

LE NUTON DE PIERRE BRANGNETTE

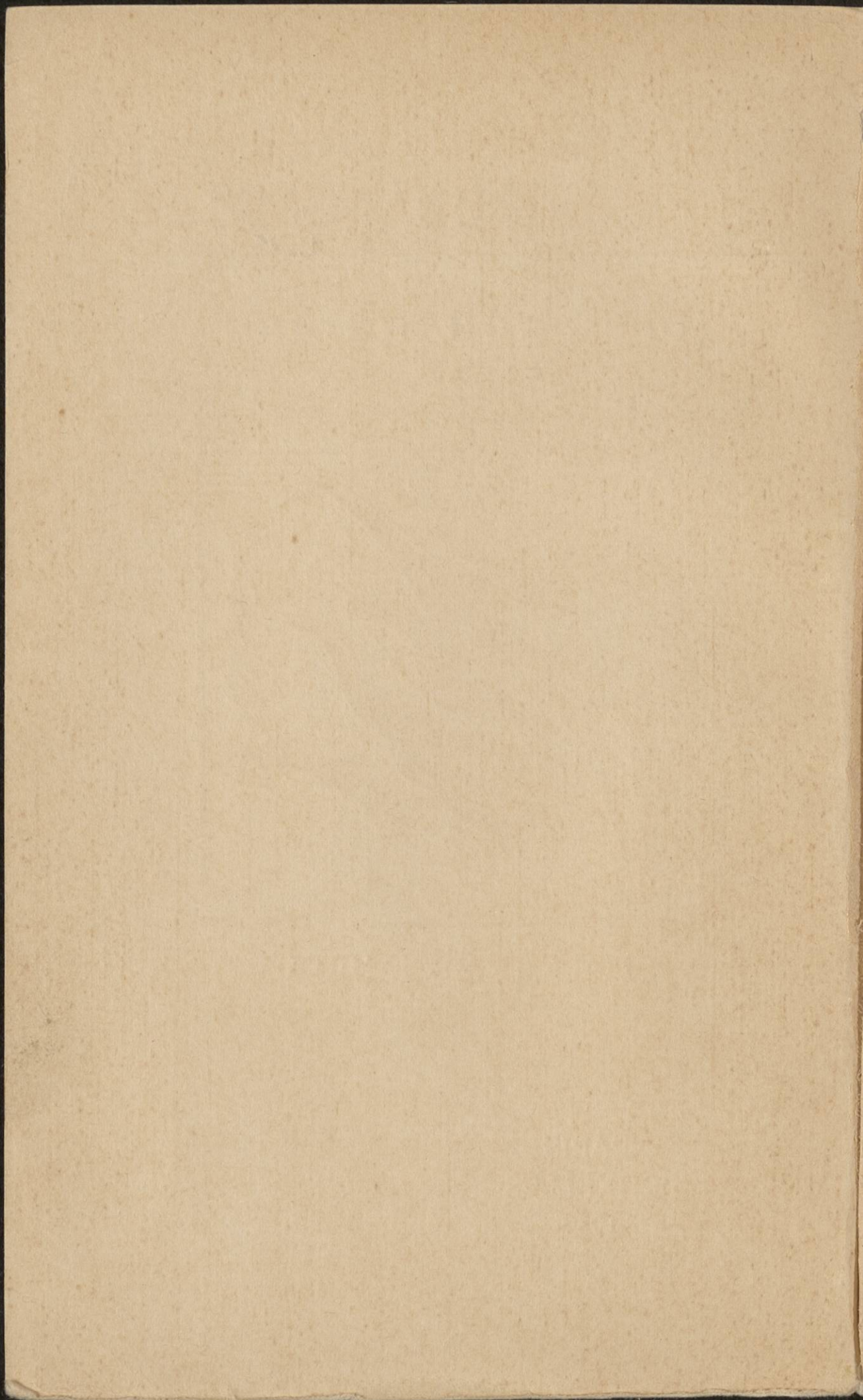
par EDOUARD NED



Illustré par PIERRE ICKX

PARIS
BRUXELLES
1939





58
Mus 20942

COLLECTION DURENDAL

VOLUMES PARUS EN 1933 :

1. Job le Glorieux, par EDOUARD NED. — 2. Corbin et d'Aubecourt, par LOUIS VEUILLOT. — 3. Mémoires de THÉODORE BOTREL. — 4. Kiki, par ERNEST CLAES, trad. R. KERVYN. — 5. Jacques de Dixmude, par J.-M. DE BUCK.

VOLUMES PARUS EN 1934 :

6. Phillibert chez ses Tantes, par la Princesse DE LIGNE. — 7. Contes extraordinaires, par ERNEST HELLO. — 8. Toussaint de la Hulne, par PAULIN RENAULT. — 9. Sur le forum et dans le bois sacré, par le Baron F. VAN DEN BOSCH. — 10. L'offrande Filiale, par CAMILLE MELLOU. — 11. Le Cadavre dans le Silo, par RONALD KNOX, trad. STÉPHANIE CHANDLER.

VOLUMES PARUS EN 1935 :

12. La Belle-Nivernaise, par ALPHONSE DAUDET. — 13. Ce que content les Noirs, par OLIVIER DE BOUVEIGNES. — 14. Guldentop, roman par MARIE GEVERS. — 15. Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils, par ADRIEN DE PRÉMOREL. — 16. Daphné, roman par MONA DANE. — 17. Djila Moleï, roman par EM. GAILLARD.

VOLUMES PARUS EN 1936 :

18. L'Odyssée de l'Impératrice Zita, par JÉRÔME TROUD. — 19. Le Roman de Louis Veillot, présenté par le Vicomte HENRI DAVIGNON. — 20. Le dernier Chant des Gardes Wallonnes, récits épiques par JULES SOTTIAUX. — 21. C'est pour la Vie, roman, par PIERRE GOURDON. — 22. Asturies et Castilles, par JOSEPH MELOT, ministre plénipotentiaire. Ill. de PIERRE MELOT.

VOLUMES PARUS EN 1937 :

23. *La Maison des Simples*, récit par LOUIS LEFEBVRE. — 24. *La Flamme qui dévore*, roman par ALBERT HUBLET. — 25. *L'Ouragan rouge*, souvenirs d'un journaliste russe, par N. BELINA-PODGAETSKY. — 26. *Drames et Idylles de l'Etang*, par LÉO SENDEN (trad. par LÉON BRÉCKX). — 27. *L'Enfant à la tête folle*, roman par PAULIN BÉNAULT.

VOLUMES PARUS EN 1938 :

28. *L'Assassin de la Poupée*, par TIESO MEDINA, roman traduit de l'espagnol. — 29. *La Simple Histoire du Bon Père Petit*, par HENRI DAVIGNON, de l'Académie de Belgique. — 30. *Hors de la Tempête*, suite à *L'Ouragan Rouge*, par N. BELINA-PODGAETSKY. — 31. *Sous le Signe de Jean de Nivelles*, roman folklorique par LOUIS WILMET. — 32. *Le Spectre d'Ellora*, roman d'aventures par GUY D'AVELINE.

A PARAÎTRE EN 1939 :

33. *Souvenirs littéraires*, par le C^{te} H. CARTON DE WIART. — 34. *Le nuton de Pierre Brangnette*, par EDOUARD NED. — 35. *Le sang des Gaules*, par ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE. — 36. *Faux Appel*, par LÉON LELOIR. — 37. *L'horrible aventure du Docteur Osmont*, par PIERRE MONTMAJOUR.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

**LE NUTON
DE PIERRE BRANGNETTE**

chefs, prix 11.000 f. Int. s'abs. S'ad. prop. Café Canari 44, r. la Limite 484540

A VENDRE WATERLOO

Jolie propriété, grd jardin, tennis, 26. D'ave Marguerite, 26. Pr vis. s'adr. Sikovert, 166, r. St-Germain, Waterloo-Chenais, 107180C

A VENDRE riche résidence de pierres calcines

25 Ha., facilité de raccordement à la Meuse et aux chemins de fer. Estimé évalué à 55 millions de mg. pierres de toute 1^{re} qualité. Ecrite Ag. Rossel au n° 250110

A VENDRE WATERLOO

Jolie propriété, grd jardin, tennis, 26. D'ave Marguerite, 26. Pr vis. s'adr. Sikovert, 166, r. St-Germain, Waterloo-Chenais, 103150C

PARC Saint-Gilles

VILLA A LOUER tout confort, 11 pl. et jard. garage 13.500 chaf. comprises, 103, aven. Raïne Marie-Henriette. Visible le mercredi et le samedi de 2/1/2-4/1/2. 294560C

A VENDRE 65.000 FR.

Mais. ouv., e., f., éli., tr. jard., à Anderlecht Ec. Ag. Rossel no 11871 C

GENTIL. maison mod.

6 m., conf. partout, 9 bel. pie à v. ou louer 159. r. Athènes 256256

A VENDRE. Magnifique

propriété pour hôtel-restaurant à Esneux, bord de l'Ourlbe, grand parc, cenotage, tennis, pêche. Ec. Ag. Rossel 27503 C

MAISON, 10, rue Geets,

500 f. p. mois, conv. meubl. Cité au 12 203900C

A LOUER

petite maison de rentier, r. rue Vanden Bogaerde (rue Leopold II), Cond. 21, rue de l'Ourlbe, Vis. tous les jours. 120150C

BEAU château meublé

A louer avec parc 7 Ha., Pépigny pr. Hal, Rem. chez Huybaert Adm. de biens Oostcamp, 20321

CINQUANTENAIRE

A louer bel. mais. jard., 1. conf., chauff. centr., eau ch. et fr. de ts. ch. chamb., sal. bain, très gaz élect., tél. 66, rue de Corbeie, 66, Bruxelles. Tél. 34.17.35. 11638 C

CINQUANTENAIRE

Mais à vend., 400.000 f., usage, sup. 8 ares, 3 ét., ent. cochl., gd jard. 61, ent. cochl., 68.10 C

URGENT 63,000 fr.

Bel. mais. à v., b. situation, 26.000 compt., solide 290 f. p. m. Rens. Lavyr, 4, square Résidence, de 4 à 7 h. (1^{re} sq. comm. 211, ch. Waverre, 415550C

YAGNE ENPLACEMENT

à vend., jolie propr. com. tenant env. 40 Ha. b. île sapinière, 10 a. pl., rapp. Ec. Ag. Rossel no 277060C

A LER atelier ou garage

à louer, 422, tél. 66, rue de Boendale, Cond. (T. ch. an no 48.21.28. 10384 C

LUCAUX INDUSTRIE

300 à 10.000 m² à louer Tél. entre 10 h. et midi au 44.76.97. 28086 C

1,400,000 FR.

Splend. immeuble moderne, 21 appartements francs, tous, Rapport 133.000 fr. Ecrite Ag. Rossel au n°417530C

Splendide VILLA moderne

3 ares de jardin, garage, chauffage central, 3 ch. à coucher, cuisine, salle bain équipée et falciée, décorat. chène et marb. SITUATION EXCEPT.

Avenue du Manoir

UCOLE. Fraîs compris, S'adress. L. TENAERTS, 43, rue du Midi, Bourse, 606-20C

MAISON MOD.

Broqueville, 2 ét., gar., jard. Cond. et vis. Tél. no 34.29.70. 27066 C

UCOLE - CENTRE

A v. ou à l'ar. villa mod. entour. jard., sup. 12 a. fac. 18 m., 11 p., sal. b. inst., gar., chauff. cent., 58, avenue Vanderve, 58 Tél. 44.03.39. 279370C

L'ABRI

POUR VOUS ET VOTRE FAMILLE Dans la montagne près D'OTTIGNES du terrain à 7 fr. 50 le m² S'adr. 132, av. P. Deschanel, Seb. 11794 C

KNOCKE-ALBERT-PLAGE à vendre

Villa meublée, Digue, 7 ch. à c., conf., 170.000 f. Bangalow mod. 5 ch. à c. tout conf., 167.000 f. Petit immeuble rapport meublé, 4 appartements complets, digue, rapport annuel 30.000 fr., 283.000 f. Appart. Digue, meublé, 3 ch. à c. tout c. 115.000 f. Ferme avec 2,500 m² terrain. Belle campagne, 6.000 m² mètres carrés. Facilités de paiement. S'adress. P. VAN DAELE, r. Les Tillouls, à KNOCKE. 290300C

SI VOUS AVEZ VOTRE TERRAIN

ou le capital pour l'acheter, je construis à votre choix maison bourg. de rapport ou de commerce villa ou bangalow payable par pt. mensua. Ter. dispon. Ne traitez pas sans consulter: Archibede KAMAKERS, 17, rue Hôtel des Monnaies Bruxelles 2 à 7 heures Tél. 11 82 24. - Projets sans frais éments. - Visite sur demande. 961 19



Le linge rincé au

Bleu Reckitt

Vous pouvez lessiver et lessiver votre linge très longtemps sans ce pendant qu'il perde cet aspect jaunâtre qui vous désespère. Mais passé au BLEU RECKITT lors du dernier rinçage... il redeviendra blanc comme neige et beau comme neuf. Aucun effort supplémentaire. Coût? Quelques centimes.

COXIDE-BAINS
Plus VILLAS à VENDRE. Cond. inf. Asc. et c. La Terrasse 2, av. de la Mer. 99. 243920C

COLIEGE ST-MICHEL
A louer, 22A v Ed. La combe, spacieuse maison de maître, moderne et équipée, façade 16 m. 25.000 fr. plus contrib. Vis. lundi et mercredi, de 2 à 4 p. ou sur rendez-vous. T. 33 69 96 36 10

VILLA A LOUER
Confort, moderne, beau jardin, situation agréable, 35, avenue des Tillous, Ucole. 42375 C

A louer ateliers
à l'ar, 114, rue Brabant (Gare du Nord), 18807C

A VENDRE ou A LOUER
fr pens, famille, imm. 75, r. Commerce, Bruxelles. Vis. et conf. s'adr. 29, Bd du Jubilé, Brus 161. 26.39.52. 236-12

MAIS. com. à l., 56, rue
Marie-Christine. 394990C

A L., ou v. Garage 8 x 13m., av. hab. conv. à ind., 29, rue d'Ardenne (G. Lukenm.). Vis. mardi vend., 2-5 h. 356582 C

A V. mais, tout conf.,
gar. 2 v. 250.000 fr. av. Gioires Nationales, Parc. Tél. 12.07.30. 29388 C

RAPPORT
165.000 FR.
Alt. 100, bel. mais. mod. 2 ét., 2 app. francs, 5 pièces, garage.

Le Bien Public
66, r. Hot. Monnaies 204040C

RAPPORT
325.000 FR.
Quart. Université, imm. 4 app. t. conf. moderne, bon rapport.

Le Bien Public
66, r. Hot. Monnaies 204040C

RAPPORT
390.000 FR.
Cinqquante, imm. 4 app. mod., t. conf. garage, tt loué, r.v., net 7 p. c.

Le Bien Public
66, r. Hot. Monnaies 204040C

RAPPORT
590.000 FR.
Place Madou imm. rapp. loué à bail gros intér., sup. 13 ares, perm. de constr. un 2e imm. avec issue vers rue.

UCOLE-CENTRE, à l'ar mais, rend. ou prof. 110, sup. 13 ares, perm. de constr. un 2e imm. avec issue vers rue.

A VENDRE APPART. gr. lux., avenue Longtemps (Bois) loué 15.600 fr. et garage 1.500 fr. Prix: 172.000 fr., acte ar. -ains fac. paiement. Entr. Gén. Fr. Amelmeckx. tél. 17 94 80 290-100

OMNIUM DU BATIMENT
Tél. 15.29.13, avenue Rogier, 299

LOUÉ AVEC BAIL 3 ANS
A VENDRE APPART. gr. lux., avenue Longtemps (Bois) loué 15.600 fr. et garage 1.500 fr. Prix: 172.000 fr., acte ar. -ains fac. paiement. Entr. Gén. Fr. Amelmeckx. tél. 17 94 80 290-100

A vendre à Nivelles, Gr-Place BELLE MAISON DE COMMERCE
pourant convenir pour tous genres de négoce et en particulier pour brasserie, hôtel, restaurant, grande boulangerie, dentiers coloniales, encoursale de grand magasin, etc. S'adr. SI-PAR, S.A., 2, rue de la Régence à Bruxelles. Téléphone 11.64.50. 121460C

Gd BLOC D'APPARTS ANVERS
Un des plus importants blocs à appari. de luxe est à vendre; tout loué; loyers moyens; beaux tenants; rapport brut: 500.000 fr. Prix de vente: 5.700.000 fr., acte en mains. S'adresser par écrit: Notaire VAN MIEBEX, rue Navet, à Anvers 200-60

APPEL A TOUS
Devenez propriétaire en faisant construire UN IMMEUBLE A VOTRE CHOIX, par 10, C. I. A., 10, place Philippe Werlle, Jette, Téléphone: 35.15.30.
Remboursement moins cher qu'un loyer.
Exemp.: Une construction de 65.000 fr. remboursée en 300 fr. par mois, sans tenir compte du rapport de sous-location. 202700C

LES PRIX REDUITS

NEW-YORK

visitez

UN EXPOSITI

recommandable

c'est la Holland-America

trois bateaux ultra-mod

36.000 tonnes et

qui jauge

« Noordam » et « Zaandam »

renommée pour sa cuisine

renomée pour sa cuisine

reueurs avec salle de bain

La Holland-America Line

réduction à l'occasion de

HOLLAND-AMERICA

AGENTS BRUXELLES-RIDES COLONIES RUYSS

58-TEL. 12.14.93 - 12.89.90

Furées de leurs grées branches; elles émettaient des souffles pire que ceux des foudres de verre.

Tout à coup, là-haut, un des géants de la forêt s'effondra, barrant d'un pont de feu la veine rocheuse qui suivait le banc. Cette fois, c'était un bloc sans mé-

Le Nuton de Pierre Brangnette

Au sud de notre Luxembourg, entre l'Ardenne et la Lorraine, est le pays gaummet — qu'il ne faut pas écrire « gaumais » car il y a de jolies gaumettes que le vocabulaire « gaumais » enlaiditrait. Région moins âpre que l'Ardenne, sans montagnes ni rochers abrupts, dont les collines harmonieuses encadrent largement des vallées fertiles. Il se continue, par dessus la frontière, en un pays ami où les villages sont semblables à ses villages. Les cogs de Signenx provoquent au duel du chant ceux de Ville, en France, issus parfois de la même niche. La Gaumme fut, d'ailleurs, nommée Lorraine belge et son parler savoureux, hermétique, aux non initiés, débordé largement le cours même de la Chiers jusqu'à toucher la Moselle. Où commence le pays gaummet ? Il semble difficile de lui assigner, au nord, une frontière bien précise. Une ligne passant par Sainte-Ceille, Marbehan, Habay-la-Neuve en fixerait à peu près la limite. Arlon, Messancy, Aubange forment, à l'est, une limite où le patois gaummet cède au parler grand-ducal. La capitale est au nord, à Virton, ses bourgs pittoresques se nomment Florenville, Chiny, Etalle, Habay-la-Neuve, Saint-Léger. Il est, en Gaumme, des forêts profondes, de bois remplis d'oiseaux dont les taillis de charmes et de noisetiers s'embaument, au mois de mai, d'un tapis de mugnets. Le mugnet est la fleur gaumette du printemps comme la jonquille en est la fleur ardennaise. La naissance Semois, la Rulle, la Vierre, le Ton et le Viré reflètent dans leurs calmes valées le vol des hirondelles tandis que sur leurs bords jouent des enfants, s'immobilisent des pêcheurs dont les villages au nom chantant se nomment : Sainte-Marie, Rossigny, Thintigny, Bellefontaine, Suxy. Les Bulles... Pays, hélas ! ravagé par les hordes allemandes où veillent, au bord même des routes où bien, comme à Rossigny, au sein des bois, la fidèle piété des tombes militaires. Des ruines — Latour, Montquihlin — y parlent encore des temps chevaleresques. L'ombre de la belle marquise glisse, en un rayon de lune, sur le grand étang du Pont d'Oye. Les Bois de Buzenol enserrèrent les fondations du château de Montauban, fortresse des quatre fils Aymon, lesquels y bondirent au galop magique de Bayard. Une célèbre abbaye, au Val d'Or, renait de ses cendres et ses cloches éveillent en écho le souvenir du plus célèbre de ses moines : l'abbé Bernard de Montgalliard.

Si févoqué, à propos du dernier livre



EDOUARD NED ET ADRIEN DE PREMORÉL



d'Edouard Ned, le joli pays gaummet, c'est qu'il est impossible de citer le nom de l'écrivain sans provoquer la vision de cet eden luxembourgeois dont il est le chanteur le plus justement célèbre et le plus harmonieux. S'y promener avec lui, comme je l'ai fait souvent, est une bonne fortune. Il en connaît les vieilles coutumes, les légendes, les traditions. Il en a gardé, en dépit de la grande ville, l'esprit de franchise un peu narquoise et la ténacité dans l'effort. Son village natal, Châtillon, est proche du mien et fait partie du domaine que parcourait allégrement Jean de Mady, cet Ulenspiegel de la Gaumme. Ce village et, dans ce village, la vaste maison claire des grands terriens que furent ses aïeux revivent dans chacun de ses livres. Ainsi qu'il s'en est évadé pour des absences de plus en plus longues, repartant chaque fois plus riche de souvenirs, son cœur tout enfièvre en sort et l'y ramène. C'est : « En pays gaummet », « L'ombre du cœur », « Job le glorieux » où Châtillon devient joliment Chataleine, « L'histoire des quatre fils Aymon », et dernier venu « Le Nuton de Pierre Brangnette ». En voici la première phrase : « Il y avait longtemps que je n'étais revenu dans mon village... » Pierre Brangnette, c'est Edouard Ned, homme d'âge mûr, revenant avec une pointe de mélancolie chercher, aux lieux aimés, les mille souvenirs d'une enfance choyée, insouciance, espièglerie : heureuse, en un mot. « Ven faisons-nous pas tous autant, les yeux fermés, d'autant plus fréquemment que la vie mauvaise nous a rendus plus malheureux ? Pierre Brangnette, cette fois, ne loge pas dans la vieille maison un peu en retrait sur la petite place de l'église, mais de quel regard ému il la couvrait en passant ! Il loge à l'auberge. »

« A l'aube, un malicieux rayon de soleil glissa par une fente des rideaux et, par manière de taquinerie, se posa sur mon nez. J'ouvris les yeux pour aussitôt les refermer à demi. A travers l'entre-lacs des cils, je vis le rayon de soleil qui filait de tout l'or de ses dents. Il filait, d'un rire si espiègle et en même temps si engageant que la vie se mit à chanter dans une demi-somnolence. Elle disait :

M'n Gaumme, il y a un village,

Y a un village
On court un frais ruisseau d'argent,
Ruisseau d'argent, »

Et, tout de suite, naissent en foule les souvenirs. Pierre Brangnette nous les conte en une langue claire, riche, précise, sans impuretés ni faiblesses : un poète que son sens de l'harmonie guide à tra-

vers la prose. Après une visite au cimetière, il monte vers les bois évoquant en route la silhouette des géants qui peuplaient son enfance. Cela nous vaut ces jolis portraits :

« Le Quoirin et la Quoirine avaient été la terre et une des joies de mon enfance. Lui était grand, sec, taïseux. Deux yeux vifs, toujours au guet, trouaient son visage glabre. Il y passait des flammes quand on s'approchait seulement de son bien. Le vieil avaré possédait plusieurs vergers, non loin de sa demeure. Au temps des cerises, des prunes, des pommes, gare au maraudeur assez audacieux pour y butiner les fruits tombés. Le Quoirin sortait de sa maison comme le diable de sa boîte, tenant un vieux fusil qui lui feignait d'être un bâton. Les maraudeurs s'égalitaient comme des moineaux. Simulacres sans doute. On disait pourtant qu'il chargeait de gros sel son vieux tromblon, jamais, au grand jamais, je n'ai pratiqué la maraude dans les vergers du vieux Quoirin... »

Mais s'ils redoutaient les décharges de l'antique tromblon, les mauvais garnements du village ne rougissaient pas d'exciter la colère du Quoirin pour la joie d'en tendre ses glapissements héroïques. Elle possédait une merveilleuse puissance d'invocatives, un mifritique vocabulaire de poivilles impitoyables. Avec cela une voix rauque de grenouille enrouée qui sortait d'une figure à la peau plissée, ratatinée comme celle que l'on voit aux sorcières dans les images d'Épinal. »

Pierre Brangnette est dans le bois, dans l'ombre tiède aux flaquees de soleil. Qu'il en reconnaît bien tous les sentiers ! L'éternelle jeunesse de la nature, pour les guider, donne la main au printemps de ses souvenirs. Parmi les digitales, il se promène, évoquant la cueillette des fraises, des myrtilles, des noisettes, faisant débouler un lièvre, un lapin, monter à l'arbre un écureuil. Enfin, fatigué, il se couche sur la mousse et s'assoupit. Lors, voici que :

« Tout à coup, dans l'ombre mauve du soir, j'avisai, sur un ébèneau, un petit être barbu qui fixait sur moi des yeux glauques. Il se tenait, les jambes pendantes, à califourchon sur la première branche et n'était pas plus haut qu'un enfant d'un an. Sa barbe s'étalait, jabot de mousseline blanche, sur sa veste rouge. Des mèches de cheveux gris débordaient sous son bonnet pointu, rouge aussi, d'un rouge passé. Il paraissait plongé dans un étonnement profond. Retenu des deux

mais au tronc du chêneau, il se penchait vers moi dans une sorte d'ébahissement qui lui élargissait les prunelles. Tandis que je me demandais si cette manière de gnome ne sortait pas simplement de mon imagination comme une parole de moi-même, il éclata de rire : « Ah ! c'est » tout de même toi, Pierre Brangnette, » c'est tout de même toi ! »

C'était Youli, le nuton qui se cachait dans la maison familiale. Le nuton a reconnu l'enfant de jadis et bien que les êtres de son espèce ne se montrent guère qu'aux petits, il apparaît au poète qui a gardé le don d'enfance. Youli et Pierre Brangnette, l'un ravivant les souvenirs de l'autre, tout au long du livre ne se quitteront plus. Ils tront ainsi jusqu'au jour où Pierre devenu interne au petit séminaire de Bastogne, entendre son père lui dire : « Tu vas travailler à devenir un homme. Tu n'es plus un enfant. »

Le Nuton de Pierre Brangnette est un beau livre. Il est d'une veine semblable à celle de *Job le Glorieux* avec un accent plus ému dans sa perfection même. Ce qui frappe chez Edouard Ned, c'est la fraîcheur inaltérée de son inspiration. C'est elle qui lui permit d'écrire en plus de ses autres poèmes, son éclatante *Fée-vie de mai*.

Et, fermant le livre, je me représente son auteur tel que je l'ai vu si souvent au pays natal : « Au bord du plateau la vue s'élargissait et s'allongeait. Je dominais les bois. A droite, ils allaient, s'accrochant aux escarpements de la route d'Arion jusqu'au Haut-Terme. Devant moi, au delà des vagues de feuillages, s'étalait, avec ses villages devinés seulement, Vance, Etalle, Sainte-Marie, Thintigny, la large vallée de la Semois gaummette. A gauche pointaient dans le ciel les clochers de Saint-Léger, de Mussy-la-Ville, d'Ethie, de Saint-Mard. Combien de fois les ai-je contempnés, ces horizons, cherchant par temps clair à situer ces localités dont les noms chantaient à mes oreilles :

En Gaumme, il y a un village,
Y a un village... »

Et, sorti de ce village, Pierre Brangnette est devenu, Youli aidant, un délicieux poète, un remarquable écrivain, au grand talent duguel on n'a pas suffisamment, chez nous, rendu justice.

Adrien de PREMORÉL.

(1) Collection Durandal, 83, rue des Atrebatés, Bruxelles 1939.
P. Leclitieux, 10, rue Casette, Paris.

COLLECTION DURENDAL

N° 34

Il a été tiré de cet ouvrage, pour la Collection Durendal, outre l'édition ordinaire sur papier édition mat, cent exemplaires sur Featherweight véritable, numérotés de 1 à 100.

DU MEME AUTEUR :

POEMES — MON JARDIN FLEURI.

L'Energie belge, opinions d'une élite. — En Pays gaumet, essai. — Les Idées de M. Goedzak, philosophe bruxellois. — L'Ombre du Cœur, contes et nouvelles. — Les Martyrs de Latour, 1914. — M. l'Abbé Fleur et le Visage des Mots. — Une âme d'apôtre : M. Edouard Poppe, prêtre, en collaboration avec O. Jacobs. — Job le glorieux, roman.

Le Jeu dramatique de Notre-Dame de Walcourt, six tableaux en vers. — Féerie de Mai, un acte en vers. — Cordule, ou la onze millième vierge, un acte en vers.

au p
Virtu
ment
la-Ne
des
d'oise
noise
d'un
fleur
jonq
naiss
Ton
mes
que
s'im
lages
Sain
font
rava
veill
bien,
bois,
Des
parlé
L'om
un r
Pont
rent
taub
lesqu
de F
d'Or
éveil
lèbre
Mon
Si

EDOUARD NED

**LE NUTON
DE PIERRE BRANGNETTE**

ILLUSTRÉ PAR PIERRE ICKX

BRUXELLES
Collection Durendal
83, Rue des Atrébates, 83

PARIS
P. Lethielleux
10, Rue Cassette, 10

au pa
Virton
ment
la-Neu
des fo
d'oisea
noiseti
d'un ta
fleur
jonqui
naissa
Ton e
mes v
que st
s'imm
lages
Sainte
fontai
ravag
veiller
bien,
bois, l
Des r
parler
L'omb
un ra
Pont
rent ?
tauba
lesque
de Ba
d'Or,
éveille
lèbre
Mont
Si

I. — LE RETOUR.

Il y avait longtemps que je n'étais revenu dans mon village.

J'y arrivai à la nuit. Heureusement, je trouvai une chambre dans la vieille auberge, près de l'église.

J'étais harassé.

La flamme du bougeoir, en vacillant, animait, sur la tapisserie du mur, des personnages au dessin presque effacé : de jeunes gars, en manches de chemise et bolivar de jonc, chargeaient de foin les grands chariots à ridelles; de mignonnes villageoises, en corsage blanc et cotte de couleur, la tête coiffée de la halette lorraine, batifolaient dans les andains, retournaient d'un coup sec de leurs rateaux l'herbe fauchée; dans une clairière de la forêt, des nutons barbus virevoltaient en riant, dans

une ronde si preste qu'elle relevait les pans de leur habit rouge et cassait la corne de leur bonnet pointu.

Le lit était moelleux.

La nuit bleue, d'un bleu de velours presque noir, à peine perceptible, se penchait vers les vitres de la petite fenêtre voilée de guipure.

Je m'endormis d'un sommeil profond.

A l'aube, un malicieux rayon de soleil glissa par une fente des rideaux et, par manière de taquinerie, se posa sur mon nez. J'ouvris les yeux pour aussitôt les refermer à demi. A travers l'entrelacs des cils, je vis le rayon de soleil qui riait de tout l'or de ses dents. Il riait, d'un rire si espiègle et en même temps si engageant que la vie se mit à chanter dans ma demi-somnolence.

Elle disait :

En Gaume, il y a un village,
Y a un village,
Où court un frais ruisseau d'argent,
Ruisseau d'argent.....

Elle disait cela, comme si je ne le savais pas, comme si je ne revenais pas précisément

pour le revoir ce vieux village, pour cueillir, accrochés en guirlandes à ses maisons, à ses toits, à son église, à ses arbres, à ses collines, les souvenirs dorés de mon enfance lointaine.

Les retrouverais-je seulement?

Leurs images, entrées en moi avec la magie de leur émerveillement, se sont recouvertes les unes les autres, dans mon inconscient, pareilles aux feuilles de la forêt accumulées par les automnes et les hivers pour épaissir l'humus sylvestre, où s'est terni leur éclat, où se sont émiées leurs formes, où s'est consommée leur grâce.

Rien que joie matinale ainsi qu'une rosée,
toutes deux par le vent d'onze heures effacées...

dit le poète Jacques Soenens.

Les retrouverais-je?

Pourquoi non?

La chanson continuait à fredonner sa ritournelle, tandis que je descendais l'escalier :

En Gaume, il y a un village
Y a un village...

* * *

Les gens de l'auberge étaient aux champs. Seul, le père Ugène m'attendait pour déjeu-

ner. Nous mangeâmes d'excellent appétit une pleine bolée de pain trempé dans du lait. Ah! le bon pain! Sur la table, la miche dorée, avec sa croûte fauve écartelée de coutures en forme de croix, la miche parfumée, large comme une roue, fleurait bon le froment du pays.

— Te v'là revenu, Pierre Brangnette? dit le vieillard.

— Oui, père Ugène, me voilà revenu, pour revoir les choses et les gens.

— Les choses? Elles n'ont pas changé, ou guère. Il y a toujours la forêt, la rivière, les champs. Tu les connais. Tu les retrouveras. Mais les gens?

Il se tut un moment. Sa cuiller touillait le pain dans le bol, et il regardait fixement dans le vide comme pour y surprendre des apparences fugitives.

Il reprit :

— Les gens, c'est pas pareil. Il y a les défunts, les morts qui dorment là-haut sur la colline, où sont couchés ton père, ta mère et tes anciens. Tes anciens! Une bonne race! De braves gens! Et travailleurs!

Travailleurs, précieux éloge aux lèvres des terriens. Là-bas, plus qu'ailleurs, dirait-on, le

travail est la loi sainte, loi dure, mais bonne à qui l'observe. Celui qui aime le travail ne périra pas. Il pourra subir les chocs inévitables du sort, choper contre la pierre noire du malheur, s'abandonner même un moment aux détresses d'une misère imméritée. Le travail le relèvera. Le travail exécuté avec amour vêtira de splendeur les plus misérables.

Je dis :

— Vous avez bien connu les miens, père Ugène?

— Si je les ai connus? J'ai travaillé pour eux, avec le Guili, le Guédet, de rudes manœuvres. J'ai besogné dans tous leurs champs, à Hipré, à la Borde-des-Renaux, au Haut-de-la-Vierge, à Brivaux, au Pinsu, Drî-la-Tombe. Tu te souviens de ces lieux-dits? Tu te souviens quand tu menais les chevaux à la luzerne dans les champs en escalier de Brivaux? On les y menait, la journée finie, et souvent le samedi soir, pour la nuit. Malgré la défense du père, tu donnais rendez-vous aux garnements de ton espèce à la sortie du village et tu distribuais les bêtes. Toi, tu montais Noiroton. Tu étais le capitaine. Tu commandais : au trot, au galop! Les bêtes, fourbues du travail

de la journée, soufflaient pour grimper au galop la côte du Haut. Tu t'en souviens, brigand? Arrivé dans la luzerne, tu allumais des feux pour la cuisson des pommes de terre sous la cendre, la « cuite » comme on disait. Tu jetais sur le feu des brindilles sèches arrachées à la haie voisine et les flambées rouges se voyaient de Villancourt et des hauteurs de Mussy-la-Ville.

— Et ceux de Villancourt et de Mussy-la-Ville répondaient par d'autres feux dans la nuit.

— C'est pardieu vrai. Et quand on allait au sable aux forges de Gorcy, tu t'en souviens? Tous ceux-là qui y allaient, le Célestin, l'Arsène, l'Augustin, le Victor, le Julien, ton père François, tous partis. Le François était enragé. Des fois, quand j'attelais mon cheval le matin pour mes charrois, je voyais redescendre le François, avec sa huche (1) et ses trois chevaux. Il revenait de Gorcy. Il avait chargé sa huche le soir, ou la nuit, à la carrière Devant-la-Croix. Il était parti vers les trois heures du matin. Il revenait vers les sept,

(1) Huche : chariot dont les ridelles sont remplacées par des cloisons de planche pour le transport du sable. Il ressemble ainsi à une grande huche à pain.

huit heures et se mettait à charrier son foin, son blé ou son avoine, toute la journée. Quel homme! Ah! oui, c'était un travailleur, celui-là!

» Il est vrai qu'on n'était pas riche en ce temps-là et qu'il y avait des bouches à nourrir : sept enfants, solides et grands mangeurs. La maison était grosse, une des grosses du village, mais peu de champs, à cause des malheurs des anciens, et des champs maigres, pour la plupart sur le sable, à petites récoltes. Ah! oui, un travailleur, le François!

» Et avec ça, bon comme le pain, timide comme une fille, pas ambitieux, d'une honnêteté poussée au scrupule.

» Veux-tu que je te dise? Un jour, ses chevaux avaient pâturé au bord du champ de trèfle de la Simounette, oh! peu de chose! quelques goulées en passant. Le lendemain, à la brune, le François porta une botte de son trèfle dans la grange de la Simounette, sans rien dire à personne. Moi, je l'ai vu. Tu peux m'en croire. Elle était toujours ouverte cette grange. Tu te souviens de la Simounette? Un fichu caractère et une sacrée langue. Elle est morte aussi. Dieu lui fasse paix!

Je laissais parler le père Ugène.

Pendant qu'il parlait, les hommes et les femmes d'autrefois se levaient dans mon souvenir, les Augustin, les Jean-Pierre, les Philomène. Ils allaient, de leur allure coutumière. Ils parlaient, j'entendais leur voix. Les visages se dessinaient au fond de mes yeux, tels que j'en avais gardé l'effigie. Je revoyais mon père, François Brangnette, étendu sur son lit de mort, son visage de cire d'une noblesse sans pareille dans sa sereine immobilité, ses mains blanches nouées sur le chapelet et le crucifix. J'entendais la voix de mon curé, une voix cassée par l'émotion, me dire : « Malgré toute ta science et ton talent, mon cher Pierre, tu ne vas pas à la cheville de ce vieux terrien, que tu vois là gisant dans la mort. » A quoi je répondais : « Je le sais, Monsieur le curé, oui je le sais. » Ah! cher vieux curé, vos paroles sont là, burinées dans ma mémoire, magnifique témoignage du prêtre à l'humble ouvrier de la terre, si humble, et si grand.

Le père Ugène continuait :

— Et sa femme Hélène, quand elle est arrivée au village, avec son air de princesse, comme disait le Siméon, des gens souriaient

en hochant la tête. Elle était trop mignonne pour la femme d'un cultivateur. Et puis la mignonne s'est révélée une maîtresse femme, c'est moi qui te le dis, aussi travailleuse que son mari, et bien élevée, et tout. Elle soignait comme pas une la maison, les bêtes, l'homme, les enfants. Je vous vois encore toi, tes frères et tes sœurs, propres, lavés, peignés, des tabliers qui gardaient un air de neuf, des cols blancs, de la tenue, je ne te dis que ça. D'aucunes la trouvaient bien un peu grandiveuse. Elle n'était pas du village. Et savante qu'elle était! Elle lisait de gros livres qu'elle rangeait dans son armoire, avec les registres où elle inscrivait les achats et les ventes, les journées des manœuvres, les labourages et charrois du patron, les fêtes et les anniversaires, les naissances et les morts. C'est bon. C'était une femme! Dieu lui fasse paix!

Brave père Ugène!

Comme il les connaissait! Tout se sait au village, les vertus et les tares. Toujours quelque œil ouvert guette en quelque endroit, l'œil d'une vieille au coin soulevé d'un rideau, l'œil d'un vacher tapi derrière une haie, l'œil d'un valet à la fente d'une porte charre-

tière. Tout se voit, le bien et le mal. Tout se sait, mais rien ne se publie. Les paysans taiseux gardent pour eux leurs découvertes. Pour ouvrir les cœurs et les lèvres, il faut une clef d'or. Et rien ne vaut la communauté d'origine et de sympathie.

Lui-même, le père Ugène je le connaissais bien, pour l'avoir vu vivre dans mon enfance. Il était sans malice et sans envie. Sous les averse inévitables des mauvaises années, les bêtes qui crèvent, la moisson qui pourrit sur pied, la maladie qui se met sur les pommes de terre — heureux quand ce n'est pas sur les gens — il courbait le dos; mais il se redressait après l'averse et, sans se plaindre, puisque c'est le sort commun, reprenait stoïquement la tâche de sa destinée. Il vit tranquille à présent, chez sa fille qui tient l'auberge, une vaillante comme lui.

— Et les autres, poursuivait le vieillard, tous les autres que tu as connus et que tu ne retrouveras plus. Les jeunes te sont étrangers, à présent.

Après un silence, il reprit :

— Les jeunes! C'est plus pareil, vois-tu. Ça a d'autres idées, d'autres manières, d'autres



Toi, tu montais Noïrot...

ambitions. Non, c'est plus pareil. Ils veulent vivre tout de suite et mieux que nous. Ce n'est pas que je leur donne tort. Quand on leur parle du temps passé, ils ont des sourires, tu devrais les voir. A part eux, ils nous traitent de rabâcheurs, de vieilles ruines, qu'ils disent. On ne leur en conte pas, à eux. Les loups garous, les fées, les nutons, qui nous faisaient si peur, ils n'y croient plus. Ils croient aux gazettes, aux sornettes du député. Ils ne croient plus aux contes de bonnes femmes. Ils vont labourer au Trou de la Faunette, et ils ne se sont jamais demandé ce que ça veut dire le Trou de la Faunette. Ils ne savent pas que c'est le Trou de la Fée, qu'il y avait là autrefois une fée ou une sorcière, comme il y a les Trous des Nutons à la Taille-du-Moulin.

— En avez-vous vu, père Ugène, des fées et des nutons?

— Des fois, j'ai cru en voir. Je n'en ai pas vraiment vu. Mais il y a des gens qui en ont vu, quand ils étaient petits. Ils ont vu des fées dans les bois. Ils ont vu des nutons dans les étables. Tiens, la vieille Tatâte. Tu te souviens de la vieille Tatâte, qui était ridée

comme une poire chiche? Elle est morte depuis longtemps. Dieu lui fasse paix! Quand elle était petite il y avait un nuton dans leur étable, qu'elle disait, un brave homme de nuton qui soignait les vaches quand elles vélaient. Et le vieux Marchau en avait vu un dans la boutique et qui actionnait le soufflet de la forge, un soir que le père allait boire la goutte avec les rouliers. Aujourd'hui, ils disent que tout ça c'est des flaves (1). Est-ce qu'on sait? Il y a ce qu'on voit. Il y a aussi ce qu'on ne voit pas.

— Certes, père Ugène, il y a aussi ce qu'on ne voit pas. Les enfants voient plus de choses que les hommes.

— Oui, conclut le vieillard, les enfants sont un peu sorciers.

* * *

Sur ce mot, je quittai l'auberge pour une exploration dans les bois. Le soleil semait de barres d'or la paille des fumiers et les crottins de cheval, que picoraient les poules. Il avivait le cuivre roux de la fontaine de la Poujenette. Il dansait devant moi sur les pierres rouges de la route qui mène au cimetière.

(1) Flave : fable.

De là, on jouit d'une vue panoramique du village. Il s'étend, au fond de la vallée, le long de la grande route, renflé seulement en son milieu par des rues secondaires, qui partent de l'église, ce qui lui donne une forme ellipsoïdale.

Au sud et au nord grimpent les collines qui dessinent un cirque; au sud, les pentes cultivées, en escalier sur leurs talus herbeux, où se mouvaient de ci de là des groupes d'hommes et de chevaux, minuscules par l'éloignement, dans l'agitation du travail. Au nord, les bois, à l'orée frangée de la dentelle sombre des épicéas et des sylvestres. Dans la vallée, à travers les jardins et les prés, la rivière.

J'entrai au cimetière.

J'y suis venu tant de fois, pendant mon enfance, soit comme enfant de chœur portant la croix, soit pour suivre le convoi d'un parent ou d'un ami. A l'extérieur du mur de moellons décrépis, se dresse une enceinte de grands épicéas, pleins de chardonnerets. Leurs pyramides noires séparent de la vie ce grand rectangle de terre où dorment les morts. Leurs aiguilles bruissent dans le vent, en une sorte de ber-

ceuse pour le grand sommeil. Tout est paix, silence, immobilité.

Ici reposent les miens. Leurs noms s'alignent en lettres d'or sur la table de marbre blanc. Ici dorment les anciens du village, dont le père Ugène évoquait les noms tout à l'heure, en mangeant sa bolée de pain trempé de lait.

Toutes les tombes se ressemblent, les anciennes du moins, les unes de pierre, les autres de fonte, surmontées de la croix, avec le tertre de terre brune, fleuri d'immortelles, de verveines, de giroflées, dans leur enceinte de buis, humbles croix, humbles tertres, humbles fleurs. Les nouvelles, plus cossues, imitent les mausolées des nécropoles urbaines. Il y a, ici aussi, des gens qui se rebellent contre la grande, la définitive égalité.

Et cependant, à six pieds sous terre...

Une seule, parmi les anciennes, se distinguait des autres. On l'allait voir, comme une curiosité. C'était une sorte de chapelle avec une porte vitrée, qui montrait dans des cadres ovales, le portrait des défunts, le Quoirin et la Quoirine. Une ruine à présent. Le crépi des murs, détaché par l'humidité, s'émie sur les

dalles. Les portraits se délabrent en un dessin terni, taché de lèpre jaune.

J'eus l'impression que, réveillés par ma visite, les deux portraits sortaient de leur cadre, quittaient leur chapelle, m'accompagnaient dans les bois. C'est une sensation bizarre, qu'éprouvent parfois les solitaires, habitués des promenades en forêt. Ils conversent avec ces compagnons de l'ombre. Ils entendent leurs paroles assourdies et leur répondent.

* * *

Le Quoirin et la Quoirine avaient été la terreur et une des joies de mon enfance.

Lui était grand, sec, taiseux. Deux yeux vifs, toujours au guet, trouaient son visage glabre. Il y passait des flammes quand on s'approchait seulement de son bien. Le vieil avare possédait plusieurs vergers, non loin de sa demeure. Au temps des cerises, des prunes, des pommes, gare au maraudeur assez audacieux pour y butiner les fruits tombés. Le Quoirin sortait de sa maison, comme le diable de sa boîte, tenant un vieux fusil qu'il feignait d'épauler. Les maraudeurs s'égaillaient comme des moineaux.

Simulacre sans doute. On disait pourtant qu'il chargeait de gros sel son vieux tromblon. J'avais grand'peur de cette mitraille. Jamais, au grand jamais, je n'ai pratiqué la maraude dans les vergers du vieux Quoirin.

— C'est vrai, approuva mon compagnon, qui lisait dans mes pensées.

— Ce n'est pas l'envie qui t'en manquait, compléta de sa voix crécelle la Quoirine.

Certes, l'envie m'en était venue maintes fois. L'un des vergers touchait au verger de mon père, qui n'avait pas de mirabellier. Et vous ne vous imaginez pas l'or transparent piqué de points rouges et le parfum séducteur des mirabelles du Quoirin. La tentation était grande. La peur du gros sel l'emportait.

Mais s'ils redoutaient les décharges de l'antique tromblon, les mauvais garnements du village ne rougissaient pas d'exciter la colère de la Quoirine, pour la joie d'entendre ses glapissements héroïques? Elle possédait une merveilleuse puissance d'invectives, un mirifique vocabulaire de pouilles imprévues. Avec cela, une voix rauque de grenouille enrouée, qui sortait d'une figure à la peau plissée, ratatinée, comme

celle que l'on voit aux sorcières dans les images d'Epinal.

Son accoutrement ne déparait ni sa voix, ni sa figure.

Aux jours de fête, elle exhumait de son armoire une robe déteinte à falbalas fripés qui datait de ses noces, et elle se coiffait d'une capote noire, ornée de fleurs, de dentelles et d'une profusion de rubans, où se battaient les rouges, les bleus, les jaunes, les verts, toutes les couleurs du printemps.

— Coquetterie de femme, insinua mon compagnon.

— Hé! hé! minaуда la vieille en se dandinant.

Cependant ce n'est pas par leurs excentricités que le Quoirin et la Quoirine ont été une joie de mon enfance.

— Ha! ha! suggéra le vieil homme, tu songes à mes chevaux de bois.

— C'est cela même, j'y songe.

Pendant l'hiver, quand la porte du grenier s'ouvrait, on les voyait alignés sur deux rangs, face à face, serrant leurs petits corps pomme-lés, levant la tête et les pieds de devant pour le galop.

Que de fois je me suis arrêté sur le chemin des champs à les contempler ! Ils me parlaient d'héroïques chevauchées vers des pays inconnus, pays des fées et des ogres, pays des légendes et des épopées, pays des rêves. Attaché à la terre et à mon village, déjà, je sentais qu'un jour la belle aventure de la vie — on la devine toujours belle à cet âge, et elle l'est vraiment — m'emporterait vers je ne savais quels destins. Je ne nourrissais pas d'ambition. L'idée de l'avenir flottait en moi, comme une brume du matin sur la rivière, qu'une lueur indéfinie pénètre sans préciser les contours ni les formes.

J'aurais consenti à n'importe quoi, même à devenir comme Quoirin, montreur de chevaux de bois, si le vieil homme ne m'avait paru si redoutable avec sa ferraille chargée de gros sel.

— Ce n'était, protesta Quoirin, qu'un épouvantail à maraudeurs, rien de plus, comme ces hardes vides dressées sur un piquet pour l'effroi des merles.

— A la bonne heure, père Quoirin ! Vous n'étiez pas si terrible que vous en aviez l'air. Quand, les jours de ducasse, vous montiez votre carrousel sur la place et que vos chevaux

de bois tournaient au son d'un petit orgue de barbarie, devenu poussif, qui moulait des airs maigrichons du vieux temps, une transfiguration s'opérait en vous, Quoirin, et en vous, Quoirine. Vous aviez revêtu le frac des grands jours et la robe à ramages. Vous deveniez des génies tutélaires, distributeurs de musiques, de mouvement et de joie. Toute la marmaille du village accourait. Fillettes en robes de gala, gamins en culottes et vestons de velours, fièrement campés sur vos petits chevaux, tournoyaient, les cheveux au vent, les joues rosies, les yeux brillant des images de la belle aventure. Un sourire plissait davantage la figure de Quoirine. Une majesté soudaine illuminait les traits de Quoirin. Ainsi se reflète sur les visages des hommes, quand ils accomplissent une belle action, la lumière de la bonté intérieure.

Emportés par le galop, nous tournions en rond, croyant franchir de longues distances. N'est-ce pas ce que nous avons fait, dans la vie ? N'est-ce pas le destin de la plupart dans cette vallée de misère ?

Nous avons dépassé les pinèdes de Tchicdié.

Soudain je me sentis seul. Le Quoirin et la Quoirine s'en étaient retournés dans leur chapelle.

Je m'enfonçai dans le bois, parmi les myrtilliers, les fougères, les digitales pourpres. D'autres présences se révélèrent à mes côtés, esprits des arbres, des sources, des oiseaux et des bêtes sauvages, apparences de fées, de dryades et de nutons.

Des tourterelles roucoulaient sur un chêne. Un écureuil se laissa choir devant moi, pour aussitôt regrimper, flamme rousse sur l'écorce grise, à la cime d'un hêtre. Un lièvre déboucha d'un buisson. Des ronds de soleil, à travers le feuillage, jouaient sur la terre rouge du sentier, roulant comme des sous de cuivre dans le jeu du bouchon.

Ici j'ai cueilli des myrtilles, des fraises, des framboises, des noisettes. Là, j'ai déniché des geais. Plus loin, par les soirs d'automne dans le papillonnage des feuilles de cuivre et d'or, j'ai vu les rondes des fées et les sauteriers des nutons.

Tout le bois m'est familier. Plus que dans

tout autre, les arbres, les buissons, les mousses, les fleurs des taillis, les feuillages des muguet, les urnes des bruyères, les dés pourpres des digitales ont pour moi une attitude, des gestes, un visage fraternels. Mon enfance revit en eux dans son émerveillement et sa douceur.

* * *

Ne plus penser, m'étendre sur la mousse verte, aspirer comme pour un renouvellement cette douceur émerveillée, quel enchantement!

La journée était chaude. J'avais fourni une longue course. Je m'étendis sur un matelas de bruyères. Peu à peu je m'assoupis.

II. — LE NUTON.

M'étais-je vraiment endormi ?

Tout à coup, dans l'ombre mauve du soir, j'avisai sur un chêneau un petit être barbu, qui fixait sur moi deux yeux glauques.

Il se tenait, les jambes pendantes, à califourchon sur la première branche, et n'était pas plus haut qu'un enfant d'un an. Sa barbe s'étalait, jabot de mousseline blanche, sur sa veste rouge. Des mèches de cheveux gris débordaient sous son bonnet pointu, rouge aussi, d'un rouge passé.

Il paraissait plongé dans un étonnement profond. Retenu des deux mains au tronc du chêneau, il se penchait vers moi, dans une sorte d'ébahissement qui lui élargissait les prunelles.

Tandis que je me demandais si cette manière de gnome ne sortait pas simplement de

mon imagination comme une partie de moi-même, il éclata de rire.

— Ah ! C'est tout de même toi, Pierre Brangnette, c'est tout de même toi !

Il rit de nouveau.

J'étais stupéfait.

— Tu ne me reconnais pas ?

Sa voix avait le timbre et les inflexions d'une voix d'enfant.

— Tu ne reconnais pas Youli, ton nuton, qui demeurait dans le coin de l'écurie, chez ton père ? Il me semblait bien sentir dans le bois l'odeur d'un enfant de chez nous. Car, bien que tu sois un homme, et déjà un vieux homme, tu as gardé l'odeur de ton enfance. Malgré les années, les poètes demeurent des enfants.

» Ils conservent toute leur vie, leur âme de tout petits, avec le don de s'émerveiller qu'ils ont reçu de la fée, leur marraine.

Je commençais à me souvenir. Je revoyais, entre l'écurie et l'étable, le coin, derrière des sacs de paillettes, où logeait Youli.

— Petit Youli, dis-je enfin en me frottant les yeux, comme je suis content de la rencontre ! Tu n'as pas changé. Quel âge as-tu donc ?

Il se sentait sans doute mal à l'aise sur sa fourche. Avec une agilité d'écureuil il glissa le long du tronc du chêneau et vint s'asseoir près de moi sur une touffe de bruyère.

— J'ai neuf cents ans, comme Mathusalem, répondit-il. Quand tu es né, j'en avais huit cent trente-cinq.

— Parle-moi de ma naissance, veux-tu ?

* * *

— Mon Dieu, tu es né comme tout le monde. Il n'y a pas deux façons. On t'attendait. Ta grand'mère Nénette était arrivée en cabriolet, depuis quelques jours, pour l'arrangement du berceau. La Guili veillait aux soins du ménage et des bêtes. Elle s'occupait aussi de la petite sœur Lyie, qui n'avait que quatorze mois et qui était la plus belle petite fille que j'aie jamais vue.

» Tu es venu la nuit, une nuit de février blanche de neige, rigide de froid. Tu as poussé un cri. La Divine s'est écriée : « C'est un garçon. Je l'avais bien dit. » Car la Divine se trompait rarement dans ses prédictions. Elle ne s'appelait pas pour rien la Divine, qui est

le diminutif de Ludivine. Ta mère souriait. Ton père avait la larme à l'œil.

» Il s'évada vers l'écurie pour annoncer la nouvelle à ses chevaux. J'étais là. Il dit : « C'est un garçon, j'aurai au moins un valet. » Car pour les cultivateurs de ton pays, un garçon, c'est un aide pour la culture.

— Hélas ! il n'avait pas comme la Divine le don de prophétie. Une cruelle déception l'attendait.

— Il en a éprouvé d'autres. Quelle vie humaine n'est tissée de déceptions ! Ça ne fait rien. Ce fut une fête pour les gens, pour les bêtes, même pour les choses de la maison. On enfourna des tartes et des couronnes de gâteau pour les gens. On distribua double ration aux chevaux, aux vaches, aux poules. On versa dans mon écuelle une bouillie de fromage à la crème. Il y avait dans le grenier une lumière éparse et veloutée venue de la neige des lucarnes. On eût dit une nuit de Noël.

» Puis tu t'es mis à grandir et à grossir tant que tu pouvais. Je veillais, la nuit, sur ton sommeil. Grimpé sur une chaise près de ton berceau, j'arrangeais tes couvertures, je refermais le voile tendu en manière de moustiquaire. Je

ravivais la flamme de la veilleuse. Si par hasard je m'approchais trop près de ta grosse figure rougeaude ma barbe chatouillait tes joues ; tu me repoussais à coups de poing.

— Je n'ai jamais supporté les chatouillements.

— Pas même ceux de la vanité ?

— Oh !

— En grandissant, tu devins insupportable, un vrai garnement, ronchonneur, avec des cris de rage à la moindre contrariété. Ta mère s'en désolait. Ton père disait : « Bah ! il se fait la voix. »

» Aux beaux jours, on portait ta chaise haute dans le jardin. Là tu t'apaisais. A l'ombre, sous le prunier, tu ne te lassais pas de regarder les feuilles qui bougeaient dans le soleil, les oiseaux qui volaient d'une branche à l'autre, les fleurs qui ouvraient pour toi leurs corolles et te grisaient de parfums.

» Parfois, on te menait aux champs, dans ton petit chariot de bois ; car on n'avait pas pas encore introduit au village les voiturettes d'enfant. Sur-le-Charme, par la voyette, ou au verger, par le chemin de sable, on t'installait au coin du champ, à l'abri d'un buisson. Pen-

dant que ton père labourait, que ta mère rate-
lait les chiendents, que ta sœur Lyie courait
après les papillons ou tressait des guirlandes
de boutons d'or et de cardamines, tu rêvais en
bavant, les yeux fixés sur l'azur.

» Des chardonnerets avaient bâti leur nid
sur la branche moussue d'un poirier ; tu les
suivais des yeux dans leur vol à la recherche
de la pâture. Tu tendais vers eux tes mains
ouvertes, avec le désir de capturer ces fleurs
ailées. Des alouettes montaient par bonds dans
le bleu, montaient encore, montaient toujours,
se perdaient dans un frémissement de lumière.
Tu ne les voyais plus, mais tu entendais leurs
tirelis passionnés.

» Quand ton père et ta mère suspendaient
leurs travaux pour pencher leur visage inquiet
sur ta frimousse, tu les regardais comme des
étrangers, tu ne les reconnaissais plus, tu vivais
dans un autre monde, avec les oiseaux, les
nuages, le bleu du ciel, avec le frisselis des
feuilles, les musiques de l'air, tous les bruits
de la campagne, roulements des chariots sur les
routes, abois des chiens derrière les troupeaux,
appels des vachers et des vachères, carillons
des cloches. Tout cela animait ton rêve.

» La nature émerveillait tes cinq sens. Caché près de toi dans le buisson, je voyais les images des choses pénétrer en toi par la vue, par l'ouïe, par l'odorat. C'est là, dans ces longues stations au coin des champs que tu as accumulé un trésor de sensations, que tu as perçu inconsciemment toute la bonté de la Nature, la grande mère des poètes comme des laboureurs. Quand tu t'es essayé à la chanter dans tes vers, tu as retrouvé au fond de ton inconscient toutes ces images. Ton imagination les a un peu redorées. Mais tu ne leur as pas rendu l'éclat qu'elles avaient dans tes sensations premières. »

Mon nuton se tut un moment comme pour évoquer dans son souvenir ces heures dorées, qui furent pour moi les premières heures du monde.

— Raconte encore, Youli, veux-tu ? lui demandai-je.

Il se mit à rire de nouveau en me regardant.

* * *

— Je vais te raconter, dit-il, une aventure survenue quand tu avais trois ans. Il y avait au fond du jardin de ton père un petit ruis-

seau qui courait vers la rivière. Il venait du jardin voisin, le jardin du curé, où il y avait aussi un pommier dont les branches passaient par-dessus le mur. Tu t'en souviens de ces petites pommes rouges ?

— Un peu acidulées, Youli. J'en ai encore les dents longues.

— Mais ce n'est pas les pommes que je veux te raconter, c'est le ruisseau. Il n'y est plus maintenant. Du moins il n'y est plus à l'air libre. On l'a emprisonné. Sur son autre rive, la vieille maison de la Célénie menaçait ruine. La Célénie voulut la rebâtir, et, pour agrandir ses étables et sa grange, elle demanda la permission d'enjamber le ruisseau, de le couvrir, de planter son pignon de votre côté.

» Tu te rappelles ? Tu ne voulais pas qu'on te volât ton ruisseau. Hélas ! Que de fois dans la vie, on t'a pris ainsi des choses auxquelles tu tenais, que tu aurais voulu conserver et qu'on t'a prises tout de même !

» Bref, quand tu avais trois ans, le ruisseau courait encore en chantant à ciel ouvert, sur ses cailloux, au fond du jardin de ton père. Ta sœur et toi veniez souvent vous asseoir

sur la rive, près du vieux lilas. Encore un qui a été sacrifié pour le pignon de la Célénie.

» Vous regardiez l'eau courir entre de larges pierres plates sur lesquelles vous dansiez, ma foi, sans danger, car un moineau ne s'y serait pas noyé. Vous installiez sur deux petites fourches de bois plantées dans le lit du ruisseau une minuscule roue à palettes que le courant faisait tourner à la manière des roues de moulin. Vous construisiez de petits bateaux en papier qui voguaient un instant pour chavirer dans un remous. Petits bateaux qui vont sur l'eau, parfois en escadrilles de cinq ou six galères mignonnes, dont vos rêves étaient les toisons d'or aussi vaines que leurs coques fragiles. Ceux qui réussissaient à flotter toute la largeur du jardin s'engouffraient dans le tunnel.

» Car il y avait un tunnel ! Sur une longueur de quelque cent mètres, sous les utilités de la maison voisine et sous le carrefour des routes, on avait jeté une arche surbaissée, sous laquelle l'eau était noire. Penchés à l'ouverture côté jardin, vous suiviez des yeux les nefs de papier blanc qui tout à coup piquaient du nez. Et loin, très loin, vous aperceviez un

curieux segment de lumière, quand l'eau débouchait à l'autre extrémité du tunnel.

» Or un matin d'été, que tout se grisait de soleil, les feuilles des arbres, les corolles des fleurs, les oiseaux des toits, les bourdons en goguette, tu déclaras à ta sœur Lyie que tu partais pour l'exploration de ce boyau noir, où tes petits bateaux allaient sombrer. Lyie, commise à la garde de son frère, eut beau te sermonner, te retenir par le coin de ton tablier bleu. Pareil à l'explorateur que rien n'arrête, ni la douceur d'une vie tranquille, ni les larmes des siens, ni l'appréhension de dangers inconnus, tu t'arrachas aux mains de Lyie et, à croquetons, car la voûte surbaissée ne te permettait pas la marche debout, tu te mis à te déplacer, de pierre plate en pierre plate, à la façon d'un crapaud.

» Caché dans une anfractuosité, je te regardais patauger. Tout alla bien tant que la lumière diffuse venant de l'ouverture indiquait les pierres où poser le pied. Peu à peu l'ombre te prit. Tu hésitas. Le froid, plus sensible dans le tunnel après la chaleur du dehors, te poignait la gorge et les épaules. Tu frissonnais. J'ai cru que tu flanchais. A ce moment, une

voix, la voix de Lyie cria : « Pierre reviens, Pierre. » Après un premier mouvement d'obéissance à l'appel, ton esprit indocile se rebiffa. Tu crias : « Non ». Et le son de ta voix, grossi par la répercussion sous la chape de pierre, t'épouvanta. Tu tins bon pourtant. Tu ne voulais pas caner à l'appel d'une petite fille. Tu as toujours été pareil. Ce que monsieur avait décidé, il le réalisait.

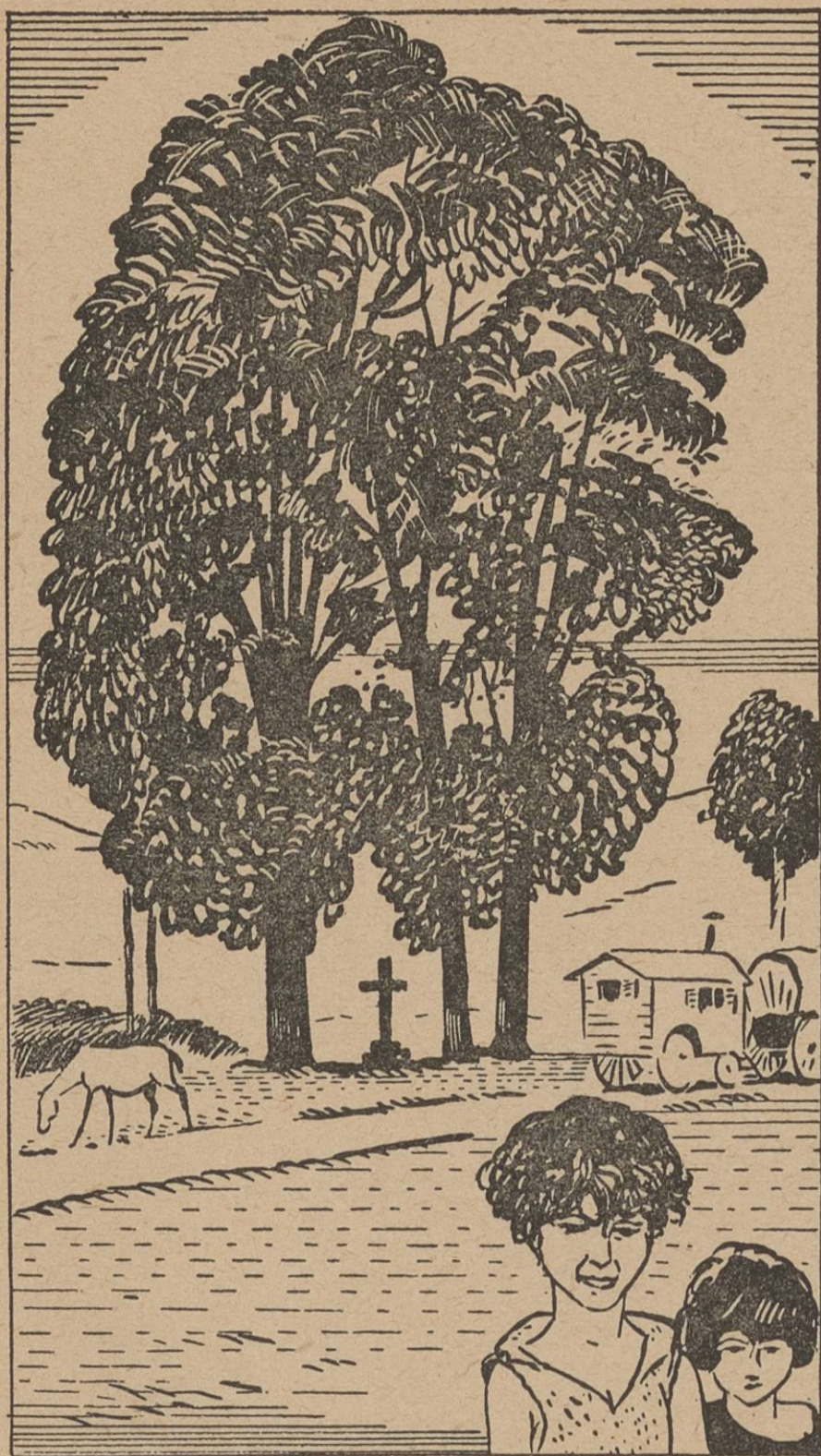
» Tu fis encore quelques pas. Soudain tu mis le pied sur une large dalle, une bête sauta, t'éclaboussant. C'était une grosse truite. Le ruisseau, aux endroits couverts, servait de refuge à ces amies de l'eau froide. Mais tu ne pensais pas aux truites. Tu crus à un monstre inconnu, de ceux qui avalent les enfants dans les contes. Tu culbutas dans la vase. Ta tête frappa contre l'arc de pierre, verdi de mousses d'eau. Le coup t'étourdit. C'est alors que je parus pour te relever et te soutenir. Tu ne t'en souviens pas, parce que la peur t'étouffait. Et tu t'en retournas, en geignant, de pierre en pierre, plus vite que tu n'étais venu. « Pierre, reviens » criait la voix de Lyie. Tu revenais en hâte clopin-clopant.

» Mais quand tu arrivas près du jardin et

que les choses recommencèrent à être visibles dans la lumière diffuse, tu repris ta marche de crapaud et ton sourire et tu sortis en te redressant comme après une conquête. Tu crânais devant ta petite sœur qui, du coin de son tablier, épongeait ses larmes. Après t'avoir cru perdu elle te retrouvait bien vivant. Aussitôt elle te prit dans ses bras. Mais elle retira ses mains toutes mouillées, couvertes d'une gelée gluante et d'un chevelu verdâtre, que tes vêtements avaient raclés au frottement contre la voûte. Tu ressemblais à un triton sortant des eaux.

» Lyie t'aimait bien. Elle était très bonne. Pour t'épargner une correction, elle te débarbouilla comme elle put. Il fallut bien t'ôter la culotte, dont le fond pendait, trempé et vaseux. Le panneau de ta chemise était lui-même une bannière historiée de dessins bizarres. Hélas ! Ta mère survint à cet instant. Le débraillé de ta toilette ne pouvait manquer de suggérer l'idée d'une correction sonore. Tu n'y pus échapper. Te souvenais-tu de cette aventure-là ?

— Oui, Youli, je me souvenais du voyage



Près du Crucifix s'arrétaient les roulettes...

au bout de la nuit, mais non de la culbute et de la correction.

— Je te dis, reprit mon nuton, que tu as toujours été pareil. Tu n'as pas oublié la gloire de la prouesse ; tu as oublié la vergogne de la culbute et de la fessée. Homme que tu es, féru de vanité et de gloriole. Tout de même, à partir de là, tu bornas ton ambition à regarder de la rive couler l'eau du ruisselet, de ce ruisselet-là et des rivières et des fleuves. Tu n'as jamais passé sur un pont sans désirer de t'accouder au parapet pour regarder couler l'eau. L'eau qui fuit t'a toujours ensorcelé. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Le sais-je, petit Youli ? Il y a en moi des sentiments, inexplicables, parfois même inexplicables. C'est vrai pourtant que l'eau qui coule m'a toujours fasciné. Par sa musique imprécise et murmurante ? Plutôt parce qu'elle est l'image de la vie. *Eheu, Postume, fugaces, fugaces anni.*

* * *

— Voilà que tu parles latin à présent. Tu n'as pas oublié ton Horace. Ça me rappelle... Oui, par une association d'images, ça me rap-

pelle une autre histoire de ton enfance dans le jardin de ton père.

» Tu servais au chœur à l'église en ce temps-là et tu parlais déjà latin sans y rien comprendre. En soutanelle rouge et surplis blanc, tu évoluais autour de l'officiant et tu étais très sérieux, quand tu ne buvais pas le vin des burettes.

» Or, une année — tu avais bien cinq ans, j'imagine, — en revenant de la procession de la Fête-Dieu, tu ramassas sur la route un bulbe à demi écrasé. Sur tout le parcours du cortège, les bonnes gens plantaient des maïs, semaient des pétales de roses, des fleurs, des verdure pour honorer le divin Passant. Dans son empressement, une main avait arraché le bulbe en même temps que les fleurs et les feuilles. C'est ce bulbe que tu ramassas. Il portait d'un côté un chevelu de radicelles; de l'autre, une pointe de verdure. Il te sembla qu'il pourrait reprendre si on le replantait avec soin.

» Ta mère t'avait donné au fond du jardin, près du lilas et du ruisseau, un napperon de terre, ton jardin à toi, à côté du jardin de Lyie. Il se divisait en planches minuscules, plantées l'une de millet pour les oiseaux, l'autre de

trèfle pour ton lapin, une troisième de froment pour les poules. Tout autour courait un cordon réservé aux fleurs, marguerites roses, narcisses des poètes, campanules bleues. C'est là que tu vins en grand mystère avec Lyie planter ton bulbe inconnu.

» Reprendrait-il? Tu avais défoncé la terre, émié du terreau dans le trou et sur le bulbe. Quelle fleur sacrée en sortirait? Ton bulbe emplissait tes rêves. Il grossissait à déborder la chambre. Il en sortait une plante géante dont la tige crevait le toit de la maison. Tu n'as jamais su que la nuit, je quittais mon gîte de l'écurie pour veiller sur ce bulbe, objet de tant de sollicitude. Je sarclais la terre tout autour, j'arrachais les chiendents; à l'aube, je l'arrosais de l'eau de la rivelette, si bien qu'un beau matin de soleil, la pointe verte souleva la croûte de marne et fit son épiphanie.

» Toute la maison fut invitée au constat du miracle. Ton père, ta mère, Lyie, la vieille Guili, ton lapin vinrent admirer la divine nativité. Les feuilles poussèrent, ensiformes, pareilles à des épées vertes. La tige monta d'un élan, terminée par un bouton clos d'une grande bractée glauque. Tu venais, chaque matin,

avec Lyie, inspecter les progrès de l'épanouissement.

» Enfin, les pétales se déplièrent, d'un bleu presque mauve, d'une forme tourmentée, dessinant une sorte de croix de pâte précieuse. C'était un magnifique Iris devant qui s'étonnaient vos deux petites âmes enchantées.

» Des abeilles pénétrèrent dans la coupe d'azur. Des papillons se posèrent sur les bords dentelés. Tout le jardin se pencha vers la beauté nouvelle. Avec Lyie qui faisait en même temps l'enfant de chœur, le chantre et le cortège des fidèles, tu refis la procession de la Fête-Dieu; tu portais un tournesol pour ostensor et tu entonnas le *Tantum ergo* auquel répondit le *Genitori* de ta petite sœur. Et, les genoux dans l'herbe, les mains jointes, les yeux baissés, vous disiez des orémus devant Sa Majesté l'Iris, qui les accueillait avec indifférence.

» T'en souviens-tu?

— Je m'en souviens, petit Youli. L'iris se multiplia. Il devint une colonie. Mais, parce qu'il s'était multiplié, il perdait en même temps que son unicité sa valeur de symbole. »

Mon nuton se leva, et, gambadant autour

de sa touffe de bruyère, il riait aux éclats, d'un rire léger qui sortait de l'ondulation blanche de sa barbe.

Je ne me lassais pas de l'entendre.

* * *

— Ne connais-tu plus d'histoires du jardin de mon père?

— J'en connais d'autres, fit-il en s'arrêtant de rire. Mais la nuit vient. Rentre à l'auberge. Le père Ugène pourrait te croire perdu et faire battre la poelette par le crieur pour qu'on organise une battue à ta recherche.

Je m'en retournai vers l'auberge par la Taille-du-Moulin et je passai devant le Crucifix.

Le Crucifix est un calvaire, planté entre quatre tilleuls géants, auprès duquel s'arrêtaient les roulottes des bohémiens. Les quatre tilleuls sont anciens. Ils ont grandi, déployant leurs branches vers le dehors, si bien qu'ils paraissent ne former qu'un seul arbre dont le dôme de feuillage s'élève très haut, au bord de la grande route, près du moulin.

On les voit de plusieurs lieues. Ils sont célè-

bres dans la région. Quand je revenais du collège, dès que j'apercevais leur somptueuse frondaison, mon cœur sautait dans ma poitrine. J'étais arrivé. Le bon Crucifix m'accueillait dans mon village.

En Gaume, il y a un village,
Y a un village...

III. — SOUVENIRS.

Nous étions seuls, dans la cuisine, le père Ugène et moi, assis des deux côtés du foyer sans feu.

Contre le fond de l'âtre, une large plaque de fonte, de celles qu'on appelle des « taques » dans mon pays, montrait en relief le paradis terrestre, l'arbre de la science du bien et du mal, le serpent en spirale autour du tronc, et la figuration d'Adam et d'Eve, debout, déjà séparés par l'idée du péché.

Les godets d'un rideau rouge bordaient le manteau de la cheminée. Dans la gorge noire de suie, pendaient trois gros jambons et deux panes de lard, restes confortables de la provende de l'hiver.

Un quinquet de cuivre coiffé d'un abat-jour vert à dessins chinois, éclairait d'un cercle de lumière jaune le chêne de la table.



FÉVRIER 1939

N° 2

PETIT BULLETIN
DE
La Collection Durendal

ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF

Sous le patronage de Son Eminence le Cardinal Van Roey de LL. EE. Nos Seigneurs les Evêques et de hautes personnalités belges

LE NUTON DE PIERRE BRANGNETTE. — Nous avons annoncé comme second livre de DURENDAL 1939, le *Sang des Gaules* de A. Mabillet de Poncheville. Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, nous sommes obligés d'intervertir l'ordre de publication et de faire passer *Le nuton de Pierre Brangnette* d'Edouard Ned, avant le roman de M. Mabillet de Poncheville. Celui-ci viendra donc en mai. Que l'on veuille bien nous excuser de cette légère modification, qui nous est imposée.

On nous demande ce que c'est qu'un *nuton*. C'est un personnage de la mythologie folklorique, comme les nains de « Blanche Neige ». Elfes des Scandinaves, follets, gnomes, lutins, trolls, nutons sont frères ou cousins germains. Le nuton est wallon. On ne trouve d'ailleurs ces sortes de génies malins ou bienfaisants que dans les pays de montagnes. Le mot vient de nuiton, génie de la nuit, qui ne se montrait que la nuit et qui, le jour, se réfugiait dans les cavernes.

Ajoutons, à propos de cette nouvelle œuvre d'Edouard Ned que Pierre Brangnette est un personnage du roman « *Job le glorieux* » du même auteur, qui a inauguré, avec quel succès on s'en souvient, la collection DURENDAL. Souhaitons au nuton le même accueil auprès de nos lecteurs.



LE DERNIER DES MOHICANS de F. Cooper, adapté dans une langue fort élégante par Mlle Magdeleine Lemaître, est le 3^e livre de ROITELET 1939. Il paraît fort joliment illustré par deux élèves de la section des arts décoratifs de l'Institut Saint-Joseph, dirigé par les Filles de Marie, à Anvers. Proficiat !



ROITELET. — On verra, à notre quatrième page, que le programme de ROITELET est désormais complet pour 1939. La belle histoire annoncée romancera des aventures de la vie des fourmis.

LISEZ DURENDAL. — S. E. Mgr. Ladeuze, dans son discours d'ouverture de l'année académique, insistait sur l'utilité de la lecture :

« Il faut, Messieurs, vous prémunir contre les dangers de la spécialisation, pour que votre culture scientifique vous aide à devenir des hommes de saine raison. Par vos études spéciales, assouplissez vos esprits à la loyale discipline du vrai ; c'est indispensable ! Mais ne vous bornez pas au travail ainsi limité. Ne soyez pas les prisonniers de vos études ! Profitez de toutes les occasions qui vous sont données pour élargir vos esprits. LISEZ. Faites-vous un programme bien conçu de lectures. »

LISEZ. Lisez DURENDAL. Autour de vous faites lire DURENDAL.



SOUVENIRS LITTÉRAIRES de Henri Carton de Wiart, 1^{er} livre de DURENDAL 1939, trouve auprès de la critique l'accueil non moins empressé que parmi nos abonnés. Citons quelques lignes extraites de la chronique de *l'Eventail* du 25-XII-8 :

« Le nouvel ouvrage du comte Carton de Wiart est trop copieux pour qu'il soit loisible, au cours d'une brève chronique, d'en essayer l'analyse intégrale. Il marque l'unité d'une vie. Il souligne en même temps l'itinéraire intellectuel et moral d'une génération, celle à laquelle appartient l'auteur, c'est-à-dire celle des jeunes hommes qui, vers 1885, eurent vingt ans. L'histoire de ce temps qui fut dominé par les premiers remous d'une vie sociale dont certaines erreurs étaient dénoncées par des esprits clairvoyants, tel qu'Albert De Mun, s'inscrit dans ce livre attentif par ailleurs à toutes les manifestations intellectuelles et artistiques. Il serait aisé de relever entre les admirations de l'auteur et les nôtres des points d'accord. Presque tous ceux qui furent pris comme chefs de file par lui ont encore nos sympathies, nous servent souvent de modèles, comptent parmi les hommes dont l'œuvre a marqué notre formation. Albert De Mun, Barrès, Godefroid Kurth, Woeste, Léon Bloy, Verlaine, Camille Lemonnier, Eugène Demolder, Edmond Picard, Jules Destrée, Mistral, Guido Gezelle n'ont pas eu tous des successeurs.

» Leur exemple et leur œuvre restent là comme autant de points de repère auxquels nous recourons plus souvent que nous ne l'avouons lorsque le doute nous obsède ou quand les jours que nous vivons nous déçoivent par leur verbalisme et leurs mesquineries.

» Cette fresque du temps révolu mais qui exerce encore sur le nôtre une influence incontestable restera comme un témoignage essentiel que ne devra jamais oublier l'historien de la vie qui part de 1885.

» En attendant, de nombreux lecteurs feront comme moi : ils liront d'affilée ces *Souvenirs littéraires*. »

ROITELET DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. — Aux membres du personnel enseignant : De M. l'Inspecteur M. Barez :

« Le personnel enseignant a-t-il réfléchi au profit qu'il tirerait et aux conditions avantageuses dont il peut jouir en utilisant les livres de ROITELET. Aucune maison d'édition ne pourrait fournir des volumes aussi intéressants, aussi bien présentés, pour un prix aussi dérisoire. »



CONDITIONS DES ABONNEMENTS SCOLAIRES :

Pour 9 Roitelets payants, 1 Roitelet en prime.

Pour 18 Roitelets payants, 2 Roitelets ou 1 Durendal en prime.

N. B. — Nos volumes de 1933, 1934, 1935 et 1937, épuisés en collections complètes, sont en vente à la Librairie Saint-Luc, 50, rue de la Montagne, à Bruxelles, au prix de 15 francs belges l'exemplaire.

VOLUMES PUBLIES EN 1936, en vente au prix de 20 francs les cinq.

18. *L'Odyssée de l'Impératrice Zita*, par J. Troud. — 19. *Le Roman de Louis Veullot* (prés. par Henri Davignon). — 20. *Le dernier chant des Gardes wallonnes*, par Jules Sottiaux. — 21. *C'est pour la vie*, par Pierre Gourdon. — 22. *Asturies et Castilles*, par Joseph Melot.

VOLUMES PUBLIES EN 1938, en vente au prix de 20 francs les cinq.

28. *L'assassin de la poupée*, par T. Medina. — 29. *La Simple histoire du Bon Père Petit*, par H. Davignon. — 30. *Hors de la Tempête*, par N. Belina-Podgaetsky. — 31. *Sous le Signe de Jean de Nivelles*, par L. Wilmet. — 32. *Le Spectre d'Ellora*, par Guy d'Aveline.

ROITELET, série 1937, épuisée.

ROITELET, série 1938, encore en vente au prix de 10 francs.

6. *Les Quatre fils Aymon*, par Edouard Ned. — 7. *Grison*, par J. Ozer. — 8. *Les prisonniers du Caucase*, par X. de Maistre. — 9. *Quatre contes*, par Blanche Rousseau. — 10. *Pireli, l'oiseau d'or*, par J. Dastières.

Paraîtront en 1939 :

dans la **COLLECTION DURENDAL :**

5 livres magnifiques pour **20 fr. belges.**

33. — *Souvenirs littéraires*, par Henri Carton de Wiart, de l'Académie Royale de Belgique (en décembre).
34. — *Le Nuton de Pierre Brangnette*, visions d'enfance, par Edouard Ned (en février).
35. — *Le Sang des Gaules*, roman, par André Mabille de Poncheville (en mai).
36. — *Faux Appel*, roman, par le P. Léon Leloir (en juillet).
37. — *L'horrible aventure du Dr Osmont*, roman, par Pierre Montmajour (en octobre).

dans la **COLLECTION ROITELET**, pour les moins de 14 ans : **5** beaux livres illustrés pour **10 fr. belges.**

11. — *La légende merveilleuse de Godefroid de Bouillon*, par Joseph Ozer (en octobre 38).
12. — *Récits de l'Illiade*, par le P. A. Hublet (en décembre 1938).
13. — *Le dernier des Mohicans*, de F. Cooper, adapté par Magdeleine Le maître (en février 39).
14. — *Val Fresnoy, village wallon*, par Gérard Cotton (en mai 1939).
15. — *Révolte chez le petit peuple*, par Ph. Sonet. (en juillet 1939).

On souscrit au chèque postal **3316,75** de la Col. Durendal, rue des Atrébates, 83, à Bruxelles.

Pour la France : Ch. p. 2100 85 Durendal Paris C.

ABONNEMENTS	DURENDAL	ROITELET
Belgique et Luxembourg	20 francs	10 francs
Congo belge	25 francs	15 francs
France	30 francs	15 francs
Canada	1 dollar 50	75 cents
Etranger à tarif spécial	5 belgas	3 belgas
» à tarif plein	6 belgas	3 belgas

Le reste de la pièce se noyait dans une ombre de velours, frémissant parfois par le vacillement de la flamme.

Les bruits du jour se taisaient.

Nous ne percevions qu'une rumeur confuse, venue des écuries, des étables, ou de la route.

Heure exquise du soir, où le corps se déprend de la fatigue du travail ou de la marche, où l'âme s'éveille à la musique intérieure des souvenirs.

Coiffé de sa casquette, la courte pipe aux dents, le bas du visage rougi par les reflets de la lampe, le vieux terrien me figurait un personnage de Rembrandt, perdu là-bas, au fond de la Gaume.

Le père Ugène me demanda si j'étais content de ma journée.

Je lui répondis que oui, que j'avais revécu dans le bois mes heures anciennes.

— Comme l'air d'ici est chargé de senteurs et de musiques familières! Les choses n'ont pas le même visage qu'autre part. Les arbres, les fleurs, les bêtes, les routes même. avec leurs méandres charmants où se révèlent soudain des coins pittoresques dans leur ligne sobre, d'une douceur prenante, tout cela vous a une

mine souriante de bon accueil à laquelle le cœur se fond.

» A remettre les pas dans mes pas, à fouler l'herbe que j'ai foulée, à chasser du pied un caillou que mon pied d'enfant a peut-être fait rouler sur le chemin, tous mes sens vibrent comme des cordes de violon. Il n'y a pas jusqu'à votre cheminée, père Ugène, et aux personnages de votre taque et notre causerie au coin de l'âtre qui ne me rappellent de belles heures d'autrefois, les veillées, les fêtes de l'hiver dans la vieille demeure de mon père.

— Ah! tu sens cela, Pierre Brangnette?

— Je le sens profondément. La neige, les vitres fleuries de givre, le poêle à étages ronflant tandis que pétillent les bûches de hêtre, le bruit de friture d'une pomme sur le feu, et, tout autour de la salle, les amis, les manœuvres, devisant sous la clarté jaune de la lampe.

» Les femmes tricotent des bas, ravaudent leur linge. Les hommes réparent les harnais, fabriquent des banses. En cachette, par peur du garde forestier, ils ont coupé au bois des tiges de coudrier, qu'ils ont ramenées, cachées au fond d'une charretée de regain ou de litière. Ils en débitent l'aubier en éclisses qu'ils tissent

autour des côtes et d'une carcasse incurvée en ovale. Cela forme d'oblongues corbeilles basses, plus petites pour le service des pommes de terre et des denrées, plus grandes pour le besoin des lessives. Les vieux fument des pipes ou content des histoires de fées, de sorcières, de loups-garous, de nutons qui émerveillent ou épouvantent les enfants.

— Ou, interrompit le père Ugène, des histoires de Jean de Mady, qui déchaînent des rires.

— Aux approches de la Saint-Nicolas, parfois la fenêtre du jardin s'ouvrait brusquement, poussée par une main invisible, pour une grêle de noix, de caramels, lancés par une sorte de fantôme blanc, tandis qu'on entendait les « hi han » nasillards d'une bourrique aussi fantaisiste que le fantôme. On se jetait sur la précieuse manne. Les yeux des petits gardaient, pour toute la veillée, un ravissement d'extase.

» Le 6 décembre, toute la nichée, debout dès l'aube, admirait les assiettées de bonbons, d'oranges, de jouets. Il y avait bien des trompettes d'un sou, des poupées au corps bourré de sciure, à la tête en porcelaine rose, des ber-

geries avec des vaches maigres, des moutons aux pattes roses, des sapins verts dressés en pyramides sur des rondelles de bois rouge, de petites choses, des riens. Mais ces riens, plus précieux pour les petits que les poupées qui parlent et les mécanos compliqués d'aujourd'hui, leur mettaient dans l'âme des morceaux de ciel, des tranches de paradis terrestre.

» A Noël, c'était la crèche dans l'église illuminée, avec les bergers jouant de la cornemuse, avec les Rois Mages portant sur leurs chameaux des présents de l'Orient, avec l'étoile en papier jaune transparent, avec la messe de minuit et ses chants d'allégresse :

Il est né le divin enfant,
Jouez, hautbois, résonnez, musettes.

Il est né le divin enfant,
Chantons tous son avènement.

» Le lendemain, c'était le fouettage. Curieuse coutume. Par petits groupes, les garçons visitaient les demeures où il y avait des filles. « Bonjour, disaient-ils, je viens chercher mon fouettage. » Ou ailleurs : « Bonjour, je viens donner sur la jambe. » Ce jour-là, les filles distribuaient aux petits visiteurs des noix

et des noisettes, des pommes, des caramels. Je me suis demandé souvent la signification de cet usage. Personne n'a pu me le dire. Le savez-vous, père Ugène?

— Non, ma foi. On le faisait déjà dans mon enfance. Ça vient peut-être des temps anciens, des temps lointains où les hommes fouettaient les femmes. Tu connais le mot de la Marie-Jeanne de Vance? Un jour qu'elle pleurnichait sur le seuil de sa porte, « Qu'avez-vous donc, Marie-Jeanne? » lui demanda quelqu'un. Elle répondit dans ses larmes : « On sait bien qu'une femme il faut qu'elle soit battue, mais mais trop c'est trop. » Alors, peut-être bien qu'autrefois, pour se racheter du fouettage, les femmes distribuaient des douceurs.

— Peut-être bien, père Ugène. Puis il y avait le nouvel an et les étrennes, de maigres étrennes, plus maigres encore que les Saint-Nicolas, une paire de bas, un tablier neuf, des cahiers de classe, des crayons.

» A la maison, on attendait la visite des deux oncles. L'oncle Jean-Joseph apportait des livres d'images que nous admirions avant même de les feuilleter. L'oncle Auguste, moins riche ou moins généreux, tirait de sa poche

profonde quelques oranges, qu'il distribuait à la ronde disant : « Moi, j'ai trouvé quelques pommes sauvages. » Chaque année, il répétait sa plaisanterie : « Moi, j'ai encore trouvé quelques pommes sauvages. » Il riait. Tout le monde riait. C'était charmant.

» Je me souviens d'une année où l'oncle Jean-Joseph me donna une Bible illustrée. Je ne savais pas encore lire. Mais il y avait des images en couleur que ma mère m'expliquait. Quel enchantement ! Je ne sache pas un livre, depuis que je sais lire, qui ait déchaîné dans mon imagination et dans mon cœur une musique pareille.

» Le paradis terrestre, c'était le jardin de mon père, où je jouais avec Lyie les personnages d'Adam et d'Eve. L'arbre de la science du bien et du mal, c'était le pommier du curé dont les branches passaient par dessus le mur et dont nous mangions les fruits rouges, à la chair juteuse et acidulée. Après en avoir croqué plus d'une, nous nous étonnions d'être aussi ignorants qu'avant la faute. Il nous semblait que l'expérience d'Adam et d'Eve dût se renouveler, nous apprendre mille choses inconnues.

» Nous nous enfoncions dans la boue du péché et le fait que les pommes appartenaient au curé, un oint du Seigneur, pimentait notre faute d'une saveur de sacrilège. Lyie en ressentait de grands mouvements de contrition. Elle me grondait si je prenais la gaule pour abattre une autre pomme. Mais une fois la pomme abattue, elle ne résistait pas au tentateur. Elle jouait le rôle de notre mère Eve avec une complaisance dans la délectation qui me faisait désespérer de son salut.

» L'arche de Noé me remplissait d'étonnement. On voyait d'abord le patriarche et ses fils manier la hache, la scie, le rabot ou la varlope, dégrossir les poutres, aplanir les planches, les incurver pour le revêtement de la coque. Pendant ce temps, sa femme et ses filles surveillaient le pot pendu à un trépied de rondins sur un feu de bûches.

» Puis, la maison de bois mise sous toit, les couples d'animaux, à commencer par les plus petits, défilaient comme en un cortège de noces à travers le désert, y dessinant l'ondulation d'un serpent. Je ne me lassais pas de les regarder, de les reconnaître, les lions, les tigres, les girafes, les chameaux.

» Chez nous, il y avait trois chevaux dans l'écurie, quatre vaches et un veau dans l'étable, trois ou quatre porcs à l'engrais dans l'haran (1), deux douzaines de poules avec leur coq dans le poulailler, mes deux lapins dans le clapier. J'aimais ces bêtes, parce qu'elles étaient bonnes et qu'elles me regardaient avec amitié. De penser qu'elles descendaient des couples de l'arche de Noé leur valait ma considération, leur conférait une sorte de noblesse. La noblesse n'est-elle pas le fruit d'une longue suite de services loyalement rendus au souverain ou à la communauté humaine?

» Mais qu'elle devait être immense, cette arche, pour contenir tant de couples d'animaux si divers!

» Et quelle idée avait ce bon père Noé d'introduire dans sa vaste maison flottante les puces et les poux, qui me faisaient horreur, les vers devant qui Lyie poussait des cris d'effroi! C'était le cas de dire que les desseins de Dieu sont insondables.

» Quelles belles histoires il y avait encore!

— Oui, interrompit le père Ugène, des his-

(1) Haran, vieux mot français encore employé en Lorraine pour désigner l'étable à porcs.



Le montreur de saint Hubert...

toires que les enfants des villages comprennent, parce que c'est des histoires de laboureurs et de pâtres, des histoires des champs.

— L'histoire de Joseph, père Ugène, vous la rappelez-vous?

— Raconte-la moi, va. J'aime quand tu racontes. Alors je me souviens.

— Le pays de Sichem, où les frères de Joseph menaient paître leurs moutons, je le situais fort bien derrière les Hazalles aux Prés-des-Allemands. J'ai été parfois garder les vaches aux Hazalles avec mon grand-père, avant la coupe des foins. C'est des savarts, impropres à la culture, où les bêtes broutaient des herbes rêches. On traversait le bois pour y arriver et, quand il faisait chaud, les vaches et les veaux gambadaient à travers les buissons des taillis pour chasser les taons.

» Joseph y arrivait par le chemin de terre que nous suivions. Aussitôt ses frères se jetèrent sur lui. Ils le jalousaient à cause de la prédilection de Jacob, et parce que les songes de Joseph semblaient lui prédire la domination sur ses frères.

— Haine de frères envieux, dit le père Ugène. Je connais ça. On en a vu au village.

— Ils voulurent le tuer. Mais Ruben, l'aîné, leur conseilla de le jeter dans la citerne. Il y avait aux Prés-des-Allemands et au Trou-de-Longwy des tourbières qui pouvaient très bien passer pour des citernes. Ils le jetèrent dans une tourbière. Ruben, plus raisonnable que les autres, étant plus vieux, songeait à sauver son jeune frère pour le rendre à Jacob. Malheureusement, quand ils s'assirent pour casser la croûte, Ruben étant absent, les frères virent des marchands Ismaélites qui passaient avec leurs chameaux du côté de Lagland et qui s'en allaient en Egypte. L'Egypte était de l'autre côté d'Arlon chez les Allemands. Ils vendirent donc Joseph aux Ismaélites et ils firent croire à Jacob qu'un loup, sorti du bois, avait dévoré l'enfant.

— C'est vrai, dit le père Ugène, qu'il y avait des loups dans le bois des Hazalles. Il y a longtemps. Les anciens les traquaient en hiver, avec des fusils et des fourches. Moi, je n'en ai jamais vu.

— Et quand Joseph parvint en Egypte, père Ugène, et que, par ses songes il prédit les sept vaches grasses et les sept vaches maigres, les années d'abondance et les années de famine,

et que Putiphar le nomma premier ministre comme Poincaré en France, et lui donna les pleins pouvoirs, pour sauver le pays, quelle merveilleuse aventure pour un pâtre!

» Les images le montraient, le sceptre en main, debout sur un char traîné par deux chevaux à la tête empanachée de grandes plumes blanches, présidant aux abondantes moissons. On voyait les immenses champs de froment, les faucheurs à l'ouvrage, les ramasseuses de javelles, les dizeaux alignés. Les charretées de grain faisaient la file devant les granges et les greniers.

» Puis, pendant la famine, quand les frères de Joseph vinrent en Egypte chercher du blé, ils ne reconnurent pas leur frère, mais Joseph les reconnut. Quelle revanche! Et comme j'aurais compris qu'il les fît jeter en prison!

» Au lieu de les punir de leur crime ancien, il leur distribua du blé et les renvoya dans leur pays. Il ordonna seulement qu'ils revinssent avec le dernier-né de Jacob, Benjamin, son frère de la même mère. Car il voulait les éprouver, inquiet de savoir s'ils s'étaient amendés de leur haine jalouse. Il les éprouva donc de divers façons. Puis quand ils touchaient le

fond de l'inquiétude et de la terreur, il se fit reconnaître d'eux : « Je suis Joseph, votre frère que vous avez vendu aux Ismaélites. »

» Quel coup de théâtre! Quel dénouement dramatique! Et comme Joseph est bon! Comme il les excuse! « Ce n'est pas par votre volonté, mais par la volonté de Dieu que j'ai été envoyé en Egypte. pour vous sauver. » On voyait sur l'image les frères honteux, détournant la tête et Benjamin pleurant dans les bras de Joseph.

» On les voyait retournant dans leur pays, avec des ânes et des chameaux chargés de gros sacs de froment. Puis Jacob, leur père, grand vieillard à la barbe blanche, se mettait en route avec toute sa maison, ses fils, ses brus et leurs enfants, ses serviteurs qui menaient des chariots bâchés, ses troupeaux dont les pâtres et les chiens guidaient la marche, comme un voit sur les routes aux jours des grandes foires. Il arrivait auprès de Joseph qui se jetait dans ses bras et le recevait avec des honneurs royaux.

» Ah! la belle histoire! Les belles images! Je me lassais pas de les contempler, quand ma mère, de sa belle voix, me contait la merveilleuse aventure de haine et d'amour. Comment

peut-on, comme on le fait aujourd'hui, peupler l'imagination des enfants d'un monde de Bécassines et de Bécasseaux et négliger la Bible, si pleine de belles histoires humaines et de souffles divins?

» Tous ces personnages, Joseph le pâtre et ses frères, Ruth et Booz parmi les moissonneurs et Noémi la glaneuse, Eliézer buvant à la cruche de Rebecca, Tobie et son poisson qu'il tient par les ouïes, Job sur son fumier raclant ses plaies avec des tessons de porcelaine, Gédéon et ses soldats buvant au ruisseau dans le creux de la main, et tant d'autres, Samson et ses renards, David et sa fronde, Balaam et son ânesse, Elie et son corbeau, je les voyais dans le cadre de mon village gaumet, dans ses bois, dans ses champs, au bord de son ruisseau.

» Ils me parlaient. Je leur donnais le visage des humbles gens que je coudoyais. Booz, c'était le vieux Gérâ, qui avait épousé en secondes noces une toute jeune femme; Job, c'était le père Polyte qui souffrait d'une carie des os et qui montrait à tout venant ses pieds sanieux, pansés de bandelettes; Rebecca, c'était la Mélanie, qui passait la quarantaine sans trou-

ver de mari, malgré ses avances; Gédéon, c'était le grand Musette qui cassait la croûte debout pour ne pas perdre une minute de travail. Je plongeais dans l'atmosphère de cet Orient si lointain, si présent à mes yeux, si plein d'une humanité primitive, pareille à celle au milieu de laquelle je vivais. Tout cela, voyez-vous, père Ugène, tout cela c'était l'enchantement de mes jours, un enchantement perpétuel aussi beau que celui des Fées et des Nutons.

— Je te l'ai dit ce matin, répéta le père Ugène, les enfants sont un peu sorciers. Ils transportent les choses à travers l'espace et à travers le temps, ils en jouissent comme si elles étaient vraiment présentes.

* * *

— Et quand venait à la maison le montreur de St-Hubert. L'avez-vous connu, père Ugène, le montreur de St-Hubert?

— Qui ne l'a pas connu au village? C'était un mendiant, un petit vieux qui portait sur son dos sa boîte grande comme un placard.

— Il passait en hiver et demandait la soupe

et le gîte. Mon père, qui était très bon, accueillait toujours ces errants des routes. Celui-ci connaissait la maison. Il entra le soir comme un habitué, déposait sa boîte et son bâton, se mettait à table. On lui servait de la soupe, des pommes de terre au lard, un bol de café chaud.

» Quand il était repu, il souriait, regardait les enfants, disait : « J'vas vous montrer Saint Hubert, si la patronne le veut bien. » La patronne ma mère faisait oui de la tête. Il ouvrait sa boîte.

» Elle s'ouvrait par deux volets, comme deux portillons et se divisait en casiers où des personnages en bois taillé représentaient des scènes de la vie du saint : d'abord Hubert, noble duc des Ardennes, dans son château, au milieu des seigneurs et des dames; puis le chasseur prêt au départ, entouré de sa meute, et de ses valets, le cor aux lèvres; puis la ruée à travers la forêt de Freyr, si bien décrite par Adrien de Prémoré.

» Les personnages articulés, mus par un jeu de ficelles et d'engrenages, branlaient leur tête, déplaçaient leurs pieds, se trémoussaient en des titillations qui donnaient l'apparence de la vie. Le cerf forlancé fuyait devant les chiens,

qui allongeaient leurs pattes. Les seigneurs et les damoiselles gesticulaient des bras. Hubert tombait à genoux devant la croix plantée entre les bois du cerf miraculeux. Puis on voyait le jeune seigneur sous la mitre et la chape, évêque dans sa basilique, guérissant les pèlerins atteints de la rage. Ce jeu scénique nous captivait les sens et le cœur. Nous demandions à le revoir.

» Il y avait à la pointe d'une branche un oiseau qui ouvrait le bec et le refermait, sans qu'on entendît aucun son. Cet oiseau me paraissait le personnage le plus mirifique. J'en oubliais les autres. Je suivais les mouvements de son bec et je me surprénais à ouvrir moi-même la bouche, à la refermer comme lui, sans émettre aucune parole. La nuit, je rêvais que j'étais l'oiseau du jeu dramatique de saint-Hubert.

— Il y a déjà longtemps, dit le père Ugène, que le montreur de saint Hubert ne vient plus dans le pays. Il a fait comme tout le monde. Il est mort. Dieu lui fasse paix! Sans doute on a jeté au feu les planches et les personnages de sa boîte. C'est dommage.

Le vieillard vida sa pipe, par petits coups sur l'ongle de son pouce gauche. Puis il dit :

— Tout ça, vois-tu, Pierrot, c'était bon dans le temps, aujourd'hui on ne fait plus de veillées, ou l'on veille chacun chez soi. La fraternité s'en est allée je ne sais où.

— Mais les enfants, père Ugène, sont toujours les enfants. La Saint-Nicolas, les étrennes, les belles histoires, les belles images les enchantent encore.

— Sans doute, dit le vieillard, je le crois. Je ne le crois tout de même pas tout à fait. On les gâte, vois-tu, comme on a gâté le village, en y important les coutumes des villes. On les gâte à l'école. Comment qu'ils disent : l'école nouvelle, l'école moderne?

— L'enseignement expérimental.

— Expérimental? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire qu'ils ne doivent plus croire que ce qu'ils voient de leurs yeux, ce qu'ils entendent de leurs oreilles, ce qu'ils touchent de leurs doigts.

— Comme saint Thomas?

— Comme saint Thomas.

— Bon, bon! Il y a pourtant des choses

qu'on ne voit pas et qui vivent. Il y a des choses qu'on n'entend pas et qui parlent. Il y a des choses qu'on ne peut toucher du doigt et qui sont réelles. Tu ne crois pas?

Je commençais à sentir la fatigue du jour, de ce jour si plein. Le père Ugène s'en aperçut au battement de mes paupières. Il dit :

— Et puis, vois-tu, Pierre Brangnette, il est temps de s'aller coucher.

IV. — MON COLAS.

Je retrouvai avec joie ma chambre, mon lit moelleux, les personnages de la tapisserie du mur.

Il ne me fallut pas grand temps pour sombrer dans le trou noir du sommeil. Je m'endormis si vite que j'oubliai d'éteindre ma bougie.

Il n'en restait plus qu'un petit bout, avec des coulées de stéarine plein la bobèche, quand j'ouvris en sursaut les yeux. Un grêle éclat de rire m'éveilla tout à fait.

A cheval sur le bois de lit, de l'autre côté de l'édredon, Youli, mon nuton, lissait la filasse de sa barbe.

— C'est moi, dit-il. Je savais bien que tu as l'habitude de t'éveiller vers cette heure-ci. Je suis venu. Puisque tu es à la recherche de tes souvenirs, j'ai pensé que je pourrais encore t'aider.

— Ma tête bourdonne, petit Youli. Tout ce que j'ai évoqué avec toi et avec le père Ugène mène une ronde endiablée sous mon crâne, comme s'il abritait un essaim de ces bourdons à miel qu'on découvre dans la mousse des prés. Je rêvais encore une fois que j'étais l'oiseau mécanique du montreur de saint Hubert.

— L'oiseau qui ouvre et referme le bec sans émettre aucun son?

— Lui-même.

Youli quitta sa position inconmode pour s'installer sur ma couverture, ses jambes croisées, à la manière des tailleurs.

*
* *
*

— Te souviens-tu de Colas, demanda-t-il?

— Colas? mon corbeau?

— Juste. Ce corbeau était une corneille. Car les grands corbeaux sont aujourd'hui très rares dans ce pays. Mais les corneilles sont tout de même des espèces de corbeaux. Tu avais dans les cinq ans. On t'avait déjà montré des nids à l'époque des œufs, à l'époque des petits. Mais tu n'as jamais été un grand dénicheur.

Si tu grimpais aux arbres en quête des nids, tu te contentais d'admirer les œufs, de mettre ton doigt dans le bec des oisillons. Car tu aimais les oiseaux comme les autres bêtes.

» Te rappelles-tu le beau dimanche où, à la descente d'un chêneau, tu restas accroché par le fond de la culotte au moignon d'une branche brisée. En te démenant des pieds et des mains, tu finis par tomber comme un gland mûr mais le fond de la culotte, cupule géante, demeura sur l'arbre, épouvantail aux merles.

— Une culotte neuve, Youli. Je la mettais pour la première fois.

— Oui, dit en riant le Nuton, et qui te valut une autre correction sonnante.

— Parbleu ! Si tu les comptes, tu n'es pas au bout de l'addition.

— Dans le jardin, reprit Youli, tu faisais la chasse au chat de la Célénie, un méchant drôle, qui se mussait dans quelque coin, à l'affût des oisillons essayant leurs ailes. Quand tu attrapais l'une de ces mignonnes bestioles, et que tu la tenais toute chaude, toute frémissante, épouvantée, dans le creux de ta main, tu lui caressais doucement le duvet de la tête et du

dos et tu la replaçais sur une branche du lilas, d'où elle s'échappait en culbutant.

« Un jour, le Guédet t'offrit un corbillat à qui il avait rogné les remiges pour tenter de l'apprivoiser. C'était un corbillat tout jeune, sans la moindre expérience et qui se trouva tout heureux en ta compagnie. Parfois il venait causer avec moi dans mon coin. Il me disait que tu étais un bon petit d'homme, un bon zigue, que tu lui cherchais des vers dans le jardin ou des restes de viande dans la cuisine, pour sa pâture. Il devint un gros monsieur de corbeau, œil clair, ventre dodu, dans sa veste noire, d'un noir bien lustré, avec une démarche de chanoine, alourdie par son embonpoint, avec une voix grailante un peu grasse, qui croassait de béatitude.

» Il te suivait partout dans la maison, dans la grange, dans le jardin, dans le ruisseau, parfois perché sur ton épaule, où il s'oubliait, jetant négligemment une grosse virgule blanche ou un point d'interrogation sur ton habit. Tu le menais aux champs. Ses remiges avaient repoussé. Il volait dans les sillons, derrière la charrue, sur les buissons de charme. Quand

tu criais : « Colas » il revenait, les ailes ouvertes, s'abattre près de toi.

— Tu te souviens, Youli, quand d'autres corbeaux à l'automne tournoyaient sur les éteules, l'appelaient de leurs croassements comme il les regardait, en penchant sur l'aile sa grosse tête attentive. Il se réfugiait sur mes genoux, comme effrayé.

— Parbleu ! Les autres le traitaient de gros capon, d'ilote emplumé, de vil renégat, de pourri. Ils lui contaient la belle aventure du vol en plein ciel, les festins savoureux sur les charognes de la forêt. Mais il avait peur de l'aventure. Le soir, il m'interrogeait sur tout l'inconnu de la vie des corbeaux. S'il n'est pas parti plus tôt, c'est bien à mes conseils que tu le dois.

— Il est parti pourtant, petit Youli ?

— Il est parti. Un soir d'avril, tu ne l'as plus trouvé dans le jardin. Depuis quelques jours il manifestait des inquiétudes bizarres. Il se becquetait le flanc. Il se lissait avec rage les plumes. On eût dit qu'il faisait toilette pour une noce. Il était travaillé par des angoisses mystérieuses. Un vent tiède courait dans les labours et les jardins. Les crocus dressaient



Il me suivait partout...

leurs flûtes pour le champagne de la rosée nouvelle. Les groseilliers empanachaient leurs bourgeons de petites feuilles vertes. La sève pétillait sous l'écorce des pêchers et des cerisiers. C'étaient les préparatifs d'une fête à laquelle tout participerait ; les herbes, les fleurs, les arbres, la rivière, les bêtes.

« Je ne sais pas ce que j'ai », me disait-il, Je ne me trouve bien nulle part. Tout m'ennuie, les caresses de Pierrot plus que tout le reste. Quand il me passe la main sur les plumes, je sens des frissons me pénétrer le corps. Qu'est-ce que j'ai donc ? Une fièvre maligne ? »

« Je le savais bien, moi, ce qui le travaillait. C'était le printemps. C'était le grand appel de la vie. Chaque année c'est pareil. Tu le sais maintenant. Chaque année le mystérieux printemps verse sa fièvre au cœur de la terre, à la sève des herbes et des arbres, au sang des bêtes et des hommes. Il les invite à l'allégresse de la Nature, mère éternellement féconde. Colas ressentait pour la première fois la chaleur de son sang et, sans savoir où il allait, ni pourquoi il désirait quitter le confort et la mollesse des jours passés, ni à quoi l'appelait

la vie, il essaya ses ailes et, dans la griserie tiède d'un soir rose, s'envola.

— Ce me fut une grande peine, Youli. En ce temps-là, je croyais encore à l'éternité de l'amitié ! Je n'avais pas pratiqué les hommes. Pendant plusieurs jours j'épiaï, dans le ciel, les vols des oiseaux. Ils me parurent incohérents, embrouillés, guidés seulement par un goût exagéré de la fantaisie. Des corbeaux passèrent en croassant. Je crus au retour de Colas. Je criai « Colas, Colas ! » Rien ne vint. Les croassements se perdirent au loin dans le ciel mauve. Assis sous le lilas, je pleurai longtemps, en sanglotant comme font les petits qui voient leurs yeux avec leur cœur. Lyie me tenait dans ses bras, câline, disant : « Il reviendra, va, ton Colas. Ne pleure plus. Il reviendra ».

— Et il est revenu.

— Cet été-là me parut vide. Aux champs, toutes les ailes me rappelaient l'absent. Je recommençais à pleurer. Les gens de journée riaient de ma désolation. « Est-ce qu'un homme pleure comme ça ? » Je n'étais pas un homme. On ne sait pas de quel poids est le chagrin sur un cœur de cinq ans. Parfois, au

fond du jardin, près de la rivière, nous causions de ma peine, Lyie et moi. Maternelle, ma petite sœur me berçait des doux mots qui apaisent, des espoirs qui endorment. T'en souviens-tu, chère Lyie, qui depuis, devenue petite sœur enseignante, a bercé les chagrins des enfants des autres, dans ton école ?

— Et Colas est tout de même revenu, répéta Youli.

— Il est revenu. Il n'est pas revenu seul. Un soir d'été, je m'y vois encore, un vent chaud agitait doucement les feuilles du prunier et du pommier, l'eau de la rivelette se hâtait vers la fraîcheur du tunnel, j'aperçus soudain sur le pignon de la Célénie six corbeaux dont l'un se trémoussait comme pour attirer l'attention.

— C'était Monsieur, Madame et les bébés.

— Je criai : « Colas ». Colas s'abattit sur le mur du jardin où, hésitant, les cinq autres le rejoignirent. Je répétais : « Colas, viens, Colas ». Il se mit à s'incliner en relevant brusquement la queue, à la façon des bergeronnettes dans leurs révérences. Les bébés l'imitèrent. Je courus vers la maison pour annoncer la nouvelle.

— Oui, dit Youli, et pendant que tu ameu-
tais la maison, Colas disait à sa Corbelle : « il
ne faut pas avoir peur. C'est un bon zigue, »
Madame répondait : « Ce n'est tout de même
qu'un petit d'homme. Les Corbeaux ne sont
pas faits pour vivre avec les hommes. »

« Tu revins avec ta maman, avec Lyie, avec
la vieille Guili, qui jetait des « Mère de Dieu!
Jésus ! Maria ! » Tu lanças ton appel :
« Viens, mon petit Colas, viens ».

» Mais après une dernière révérence, les six
corbeaux prirent leur essor et s'en allèrent vers
les grands nuages rouges du couchant. Colas
était revenu te dire adieu. On ne change pas
la nature, vois-tu, Pierre Brangnette. Mère
Corbelle avait raison. Les corbeaux ne sont
pas faits pour vivre avec les hommes, même
avec les poètes. Ils ont leur destinée. Ils sont
des charognards. Certains hommes aussi, que
tu me diras, sont des charognards, mais d'une
autre façon. Tu le sais aujourd'hui, puisque
tu les as pratiqués. »

La bougie, avec de grands vacillements de la
flamme, s'éteignit.

Je ne vis plus le nuton.

Sans doute n'étais-je pas saoul de sommeil.

Car, quand j'ouvris de nouveau les yeux, un jour ensoleillé musait dans la chambre.

Si la bougie n'avait été entièrement consumée, avec sa petite mèche noire noyée dans une mare de suif figé, j'aurais pu croire que je n'avais fait qu'un rêve.

V. — NATCHA.

Un rêve en amène un autre.

Le départ de Colas m'avait arraché mes illusions sur l'éternité de l'amitié.

L'aventure de Natcha devait me décevoir sur le prix des sentiments féminins.

— Te souvient-il de Natcha, Youli ?

La face rougeaude de mon nuton s'alluma d'écarlate, les pattes d'oie de ses yeux se plissèrent, l'ondulation de sa barbe eut des mouvements de marée. Ainsi se manifestait sa joie intérieure.

— C'est une belle histoire, dit-il.

— Une belle histoire ? Une histoire d'amour et d'abandon. C'est de belles histoires quand elles rapportent des aventures étrangères et que le cœur s'émeut sur les peines d'autrui. Des aventures personnelles où l'on a soi-même souffert et pleuré ont peut-être moins d'at-

trait. Une belle histoire ? C'est vrai, Youli, c'est tout de même une belle histoire.

— Conte-la moi, Pierre Brangnette, veux-tu ?

— Je courais, je crois sur mes six ans. Une après-midi de septembre, un beau septembre doré, où les premières feuilles des hauts peupliers de la route se détachaient en vols zigzagants dans du soleil, la nouvelle courut qu'une tribu de Bohémiens campait au Crucifix sous les tilleuls. Ils alignaient leurs roulettes en marge de la grande route et, dételées, leurs rossinantes paissaient l'herbe du talus sous les buissons de charme. Ils installèrent leur cuisine en plein vent, sous la haute croix de bois noir. La fumée du feu de rondins montait vers la face paisible du vieux Bon Dieu, à qui elle dessinait de fugitives auréoles bleues, et se perdait dans les ramures.

« Aussitôt connue la nouvelle, de tous les coins du village les gosses et les gosselines se dirigèrent vers le camp des hommes au teint bronzé. C'étaient de vrais gitanes. Les hommes sveltes, agiles, tout en muscles, avec des visages basanés, des nez aquilins, de grands yeux noirs sous d'épais sourcils, barbe et che-



Natcha parut...

veux d'ébène. Les jeunes bombaient le torse sous des dolmans rapés à brandebourgs déteints, comme on en voit aux écuyers dans les cirques. Les vieux se tassaient sous d'informes vestes rapiécées et des chapeaux tyroliens crasseux. Malgré cette pouillerie, ils avaient grand air, des airs de bergers orientaux ou de pharaons d'Égypte.

« Les femmes, presque toutes laides, aux cheveux nattés et huileux, portaient sur les bras de beaux enfants nippés de hardes multicolores. Quelques-unes se drapaient dans des châles rouges et verts à grands ramages. Des amulettes et des colliers de piécettes dorées tintinnabulaient sur les poitrines.

» Les enfants, demi-nus et pieds déchaux, couraient sur la route ou se vautraient sous les roulottes.

» Ils parlaient un jargon guttural que nous écoutions sans le comprendre, avec parfois quelques mots de patois français.

« Nous contemplions la horde étrange, incertains si ces hommes appartenaient à la même humanité que nous, ou si plutôt ils ne sortaient pas de quelque féerie primitive, née au fond des bois lointains, sous un autre soleil.

Eux-mêmes nous jetaient avec indolence des regards à la fois hardis et timides, comme ceux des bêtes sauvages à l'approche des bûcherons.

» De penser qu'ils erraient de village en village, de pays en pays, toujours sur les routes, jusqu'au bout du monde, sans autre lien que leur propre loi et leur fantaisie, déchaînait en moi un appétit magnifique de rêve et de vagabondage. J'aurais aimé vivre ainsi dans une petite maison roulante, au hasard des belles aventures, sur des routes ignorées.

» Qui donc, Youli, avait déposé en moi ce goût de l'errance ? Était-ce quelque ancêtre lointain, qui s'était sur la fin de ses jours accroché au sol de mon village ?

— Le sais-je ? répondit Youli. Chacun porte en soi, dans son inconscient, des appétences secrètes, venues de la nuit des origines.

— Soudain Natcha parut. Elle sortait de la dernière roulotte et s'arrêta sur la plus haute marche de l'escabeau. Elle se tenait, la main gauche sur la hanche, le bras droit levé, accoudée au chambranle de la porte, une jambe repliée sous la loque rouge de la jupe, dans l'attitude des petites danseuses de Degas. Dire

qu'elle me parut charmante est trop peu dire. Sa peau mordorée, ses yeux obliques, ses longs cils, sa chevelure frisée comme une écume de nuit, couronnée d'une minuscule toque rouge à galon et gland jaunes, le soleil de l'après-midi rehaussait les ors et les vermillons de ce tableautin exotique et précieux. Avec des grâces d'oiselle, la petite Bohémienne sautilla sur les marches de bois et vint se planter devant ma personne. Je restais bouche bée, rougissant et craintif.

» Son rire découvrit ses dents blanches.

» Son visage près de mon visage, ses yeux vrillant mes yeux, elle cria :

— Natcha! Natcha!

» Je compris qu'elle me disait son nom. Je lui dis le mien :

— Pierre Brangnette!

» Son éclat de rire fit s'envoler une pie du peuplier voisin. Puis elle se mit à tourner autour de moi, dansante et grimaçante. Elle chantait une ritournelle bizarre, où revenaient des mots inconnus « Petritch! Petritch! » Et « Rom! Rom! » qui déridaient les visages flétris des matrones et tordaient de spasmes hilares les grands flandrins à brandebourgs.

» J'appris plus tard que dans le langage des gitanes « Rom » signifie « Mari ». La jolie Bohémienne m'élisait pour son « Rom ». Je ne comprenais pas. Mais eussé-je compris, j'étais en ce temps-là persuadé que j'épouserai plus tard ma sœur Lyie, avec qui je jouais au petit ménage dans le jardin de mon père.

» Les cercles de la danseuse se rétrécissaient. Je sentais dans mes cheveux le vent de ses cabrioles. J'étais médusé. Peut-être même éprouvais-je quelque vanité du choix de la petite sorcière. Mais au dernier cercle, d'un geste prompt, elle m'arracha la tartine de mon goûter, que, distrait par mon émoi, j'oubliais de manger. Quatre bonds de chevrette la portèrent sous les tilleuls, au milieu de la horde, possédée par tous les dieux du rire.

» Je m'enfuis en pleurant.

» A la vérité, je ne pleurais pas mon goûter. Je pleurais de honte et de confusion et de songer que mes camarades, au courant de l'aventure, en feraient des gorges chaudes. Ma mère elle-même se moquerait de son Pierrot. De sa jeunesse rieuse, elle avait gardé un penchant à l'ironie, une ironie douce qui se révélait par un léger haussement des épaules et

par un sourire des yeux plus des lèvres. Oh! ce sourire, qui allumait le velours brun de ses prunelles! Il nous aurait fait rentrer sous terre si nous avions connu les déduits du monde souterrain.

Je l'entendais :

— Ça t'apprendra, mon petit, à fréquenter des négrillonnes.

— Mais, maman, Natcha n'est pas une négrillonne. Elle est très jolie.

— Voyez-vous ça? Guili, entendez-vous? Il connaît même son nom. Qui t'a dit son nom?

— Elle-même, maman. Et je lui ai dit le mien.

— De mieux en mieux. Elle ne t'en a pas moins chipé ta tartine. Race de charardeurs. Une voleuse, ta Natcha. Que je t'y prenne encore à rôder autour des camps-volants! Ils m'enlèveraient mon petit garçon, ma parole!

» Je ne pouvais pas dire à ma mère que j'aurais du plaisir à me laisser enlever par Natcha. D'ailleurs, en aurais-je eu vraiment? Le dépit fait dire bien des choses. Il éveille bien des projets caressés un moment, vite rejetés à la réflexion. C'est comme les gens de

Habay, « qui ont plus de dit que de fait », assure le brocard populaire.

— Allons, Guili, recommanda ma mère, il faudra ce soir fermer tout, le poulailler, les étables, la grange, et verrouiller les portes.

— Il y eut en effet, cette nuit-là, dit Youli, bien des vols de lard dans les cheminées, de pain dans les huches, de pommes de terre dans les caves.

— Il y eut aussi dans le sommeil d'un petit garçon une galopade de cauchemars. Derrière les roulottes en marche sur la route, une petite danseuse exotique exécutait des cabrioles et des rigodons. Le petit garçon la suivait d'abord de près, puis de plus loin, car à mesure qu'il s'éloignait de la maison, ses pas devenaient plus pesants. Quand la dernière maison du village fut dépassée, il s'arrêta. La petite danseuse allait, allait, dansante et grimaçante. Elle disparut au tournant du bois de Meix, tandis que le petit garçon entendait sonner des rires et éclater des appels :

— Petritch! Petritch!

» Mais Petritch, en proie à une grande désolation, demeurait planté sur la route et sa pensée, bercée par la chanson des hauts peupliers,

s'en allait seule à la suite de Natcha, sur les chemins du vaste monde. »

*
* *
*

Au printemps venaient d'autres roulottes.

— Oui, dit Youli, on les appelait aussi des camps-volants, mais elles n'étaient pas de vrais camps-volants. Elles n'avaient pas de Natcha.

— Il y avait la roulotte de l'étameur. Il s'établissait sur le terre-plein à côté de l'église et sortait son attirail, l'apprêtoir, l'éprouvette, le poêle, les paillons. Aussitôt les ménagères apportaient dans leur tablier les casseroles et les couverts. Et pendant de longues heures nous regardions travailler l'artisan tandis que sa femme allait et venait, reportant l'ouvrage et enfouissant les gros sous de cuivre dans sa saquelette de toile.

» Il y avait la roulotte du chiffonnier, marchand de faïences, de jouets, de bonbons. Il étalait sa marchandise par terre, sur un calicot vert déteint, des plats, des assiettes, des tasses, des soupières larges comme des tonneaux, puis des poupées, des soldats de plomb, des billes, des personnages en sucre rouge. Les

maisons se vidaient des vieux vêtements usés, rapiécés, inutilisables, des loques et chiffons. de toute la friperie amassée dans les greniers et dans les caves, de toute la ferraille rouillée, conservée dans les recoins de l'écurie ou du hangar. Après l'inspection de la Guili, on nous permettait, à ma sœur Lyie et à moi, de glaner dans les angles secrets, dans les coins obscurs, les déchets échappés à la vigilance de la servante. La récolte était maigre. J'y aurais volontiers ajouté quelque vêtement encore bon, quelque loque encore utile. Mais Lyie protestait : « C'est un vol » et m'imposait le respect du septième commandement. Il fallait nous contenter de notre pauvre butin que nous allions troquer contre un minuscule jouet, un soldat de plomb, une bille, un coq en sucre rouge. Et que d'hésitations devant l'étal du marchand ! Que de discussions avant de poser un doigt encore indécis sur l'objet convoité ! Ah ! On peut dire qu'il était chiche, le marchand de loques, moins chiche pourtant que sa femme, une grosse commère aux yeux terribles. Aussi choisissions-nous, pour nous présenter devant l'éventaire, le moment où son pot la réclamait.

» Il y avait bien aussi dans ces roulottes des garçons, des fillettes. Mais c'étaient des enfants pareils à nous. Il n'y avait pas pas de Natcha. Il n'y avait pas l'impression d'étrangeté qui m'avait séduit dans la petite danseuse exotique. Quand la roulotte de l'étameur ou du chiffonnier s'en allait, nous assistions au départ et nous la suivions parfois jusqu'au bout du village. Mais elle n'emportait rien de nous avec elle.

— Et, ajouta Youli, on n'entendait pas sur la route les appels pathétiques :

— Petritch! Petritch! »

VI. — LA CHAPELLE DU HAUT.

J'avais revu les bois, je voulus revoir les champs.

Par le Pachis et le Château, entre le Haut-jardin et la Hayette, je gagnai la route du Vî-Haut, qui grimpe un raidillon si escarpé qu'il a fallu, pour les charrois, construire une route nouvelle par le Trou-de-la-Faunette et le Ruaule.

La vieille route, peu fréquentée, montrait entre les anciennes ornières des roues, deux lignes parallèles de rubans herbus, avec des cailloutis déracinés par les pluies.

Des plaques de pâquerettes et de plantains tapissaient les bords. Des deux côtés, les champs piquaient à la route, alignant les unes à côté des autres leurs récoltes, des froments, des avoines, des luzernes, des trèfles, des pommes de terre.

Les deux vieux pommiers de la Simounette étaient toujours là, troncs trapus sous de vastes dômes, dont les pommes d'une chair rèche et d'une saveur âcre, rebutaient les gencives les plus audacieuses, des pommes de fer, disaient les maraudeurs.

Sous les pommiers, je me retournai.

Au fond de la vallée, le long de la grande route et de la rivière, se déployait le village aux maisons blanches, aux toits d'ardoise bleue, avec son église au milieu. Les ardoises sous le soleil jetaient des reflets mauves.

De quelques cheminées montaient des torsades de fumée, qui paraissaient blanches sur le bleu du ciel.

Au-delà des maisons, le cimetière dressait sa croix dans son enceinte d'épicéas.

Puis la route se perdait dans les pentes boisées parmi le vaste moutonnement des frondaisons.

Je poursuivis la grimpette.

Au bord du plateau, la vue s'élargissait et s'allongeait. Je dominais les bois. A droite, ils allaient s'accrochant aux escarpements de la route d'Arlon, jusqu'au Haut-Terme. Devant moi, au-delà des vagues de feuillages, s'éta-

lait, avec ses villages devinés seulement, Vance Etalle, Sainte-Marie, Tintigny, la large vallée de la Semois gaumette. A gauche, pointaient dans le ciel les clochers de Saint-Léger, de Mussy-la-Ville, d'Etthe, de Saint-Mard.

Combien de fois les ai-je contemplés ces horizons, cherchant par temps clair à situer ces localités dont les noms chantaient à mes oreilles.

En Gaume, il y a un village,
Y a un village...

Je m'avançai sur le plateau jusqu'au point culminant, la chapelle du Haut.

En vérité cette chapelle n'a jamais été une chapelle. Bâtie à la suite d'un vœu par une femme pieuse, à la fourche des deux chemins vicinaux, celui du Haut-de-la-Vierge et celui de l'Arrentement, l'autorité ecclésiastique ne l'a jamais reconnue, sans doute à cause de son éloignement des grandes routes passantes.

Inachevée, elle a servi de refuge contre les orages et les averses aux laboureurs ou aux moissonneurs des champs voisins.

Jadis, elle s'entourait d'une demi-douzaine de mélèzes, aujourd'hui disparus.

Comme j'aurais voulu retrouver debout ces arbres que j'admirais pour leur délicat feuillage vert bleuâtre, et pour leur silhouette d'une finesse et d'une élégance incomparables! Ils sont tombés. De vieillesse? Ou pour le mince profit de leur bois? Je ne sais. Mais je sais bien que leur absence me gâte ce paysage, dont les belles lignes mélodiques, toutes ascendantes, se sublimaient dans le bouquet bleu des mélèzes.

On ne les y voit plus. Le petit édifice qu'on nomme encore la chapelle y a perdu ce qui pouvait lui rester de grâce spirituelle.

* * *

J'entrai.

Le crépi des murs, en partie délabré, se couvrait d'inscriptions, de dessins burinés au couteau, d'invocations à la Vierge, absente elle aussi, de propos facétieux du répertoire de Jean de Mady, de lettres entrelacées, de cœurs percés d'une flèche, tout le bric-à-brac des variations sentimentales ou narquoises du cœur populaire.

Tandis que je déchiffrais ces grimoires et hiéroglyphes, mon nuton Youli m'apparut, nouveau saint d'une niche vide.

— Je savais bien, dit-il, que tu viendrais à la chapelle du Haut. Tu as toujours aimé ce plateau. Ton père avait un champ, là où pousse ce blé. Tu y venais avec lui, avec les manœuvres. Tu jouais seul ici dans la chapelle. Tu grimpais au premier mélèze à gauche, dont les branches basses te facilitaient l'ascension. Tu montais jusqu'à la cime flexible qui s'inclinait au moindre vent, et là, perché comme une corneille tu chantais à pleine voix : « Dans le jardin de mon père, les lilas sont fleuris. Tous les oiseaux du monde viennent y faire leur nid... » Tu étais l'un de ces oiseaux. Ce qui était fleuri, c'étaient les grandes corolles bleues du ciel au-dessus de ta tête.

— C'est vrai, Youli, j'ai toujours aimé ce plateau. J'ai toujours aimé les hauts lieux où souffle le vent, où souffle l'esprit dont parle la Bible. « Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

— Tu aimais les hauteurs, reprit le nuton. Tu as toujours eu comme l'alouette, le goût du plein ciel. Ce goût t'a servi dans la vie en te gardant le regard droit et haut. Il t'a d'une autre façon desservi. Il t'a tenu à l'écart des combinaisons grossières, mais profitables.

Tu n'as jamais aimé les endroits creux, abrités. Il y a des hommes qui se plaisent au fond des vallées, à l'abri des courants d'air. Toute leur vie se passe à se garer du risque et de l'averse. Ils couchent avec leur parapluie.

» Ce n'était pas ton genre. Tout petit, tu supportais avec peine les couvertures, tu abominais les cache-nez. Tu grimpais les côtes comme un cabri. Tu jouissais de l'effort de tes muscles. Puis tu aimas les journées de grand vent mêlé de pluie. Tu t'en allais dans la forêt, assister au concert tumultueux des bourrasques. Tu ne comprenais pas tous les mouvements de l'orchestre, les sons filés dans les branches nues, les bourdonnements des contrebasses dans les frondaisons, les castagnettes de l'averse sur les feuilles. Mais tu restais des heures, éperdu devant ce déchaînement de passion, devant cette vie intense et violente où tu sentais confusément une débauche de forces et d'instincts.

» Ou bien tu t'en venais sur ce plateau, te livrer aux mains multiples de la rafale. Suivant des yeux les nuages qui passaient en cavalca-des échevelées, tu te sentais emporté avec eux vers l'inconnu des étendues. Après quoi, tu



Tu restais des heures, éperdu...

rentrais trempé, étourdi, fourbu, comme si tu avais combattu avec l'ange, et tu ne comprenais pas les remontrances de ta bonne femme de mère, qui te bousculait en te dévêtant.

* * *

— C'est vrai, Youli, j'ai été un enfant bizarre et difficile.

— Tu ne voulais pas aller à l'école.

— J'y ai été depuis, Youli, plus que je ne l'aurais voulu.

— A six ans, tu ne savais pas tes lettres. C'était honteux. Ta sœur Lyie était première en orthographe et en calligraphie. Au nouvel an, sur des feuilles achetées chez l'épicier, de belles feuilles ornées de myosotis, de roses, de tourterelles tenant dans leur bec une enveloppe dorée, elle copiait les beaux modèles de sœur Casimir, où on lisait :

« Mes chers Parents, ou Ma chère Mairaine, je vous souhaite une bonne, sainte et heureuse année. Je vous suis reconnaissante de tous les bienfaits que vous m'avez prodigués et je prie Dieu qu'il vous conserve longtemps encore à mon affection. » La mairaine

de Lyie, en vérité peu donnante, ne méritait pas ce compliment. Mais pour sœur Casimir, toutes les marraines étaient prodigues à l'égard de leurs filleules. Le matin, au saut du lit, Lyie lisait sa belle lettre. Ta mère souriait. Ton père avait la larme à l'œil. Tu assistais indifférent à cette cérémonie. Tu ne savais pas ton abécé. Tu ne savais pas écrire.

— Cela aussi, Youli, je l'ai fait depuis, peut-être plus qu'il n'aurait fallu.

— On tint conseil. Le soir, dans la grande salle, autour de la table ronde, ton père, ta mère, la vieille Guili, que l'on considérait comme de la famille, parce qu'elle servait depuis longtemps dans la maison, délibérèrent. Du coin de la taque, j'assistais à la délibération. La Guili ne voulait pas se séparer de toi. Ton père et ta mère, plus sages, considérèrent que pour le bien de ton avenir et parce que deux nouvelles petites sœurs étaient nées, exigeant des soins, comblant tous les loisirs que laissaient les travaux des champs et du ménage, il valait mieux t'envoyer chez l'oncle Auguste, qui était curé de Buzenol. Là du moins tu serais forcé d'obéir et d'aller à l'école. L'oncle Auguste acceptait cette charge. On ne te

demanda pas ton avis, mais on connaissait ton goût des nouveautés et des aventures.

— Oui, petit Youli, je me rappelle le jour où l'oncle Auguste me mena à l'école de Buzenol. Je portais sur le dos une magnifique boîte en bois blanc, retenue à mon épaule par une courroie de cuir jaune. La courroie était trop longue. La boîte trop profonde me tapait sur les mollets. J'en étais fier. Elle contenait mon ardoise, avec deux touches, un cahier, un crayon, une plume, un abécédaire. Je ne fis aucune difficulté. J'en suis encore éberlué aujourd'hui. J'entrai à l'école d'un pas décidé, comme si je n'avais fait que cela depuis ma naissance.

» Les élèves étaient à leurs bancs, à son pupitre le maître, M. Andrin. Celui-ci se précipita au-devant de M. le curé qui lui dit :

— Monsieur le Maître, je vous amène mon galopin de neveu. Il a six ans et il ne sait ni lire, ni écrire.

— Tant mieux, monsieur le curé ! répondit le Maître. Tant mieux ! répéta-t-il.

» Je t'avoue, Youli, que j'entrai avec la plus superbe indifférence dans les voies de la contradiction. D'une part, on me faisait honte de

de mon ignorance, on me l'imputait à crime de lèse-intelligence. D'autre part, M. le Maître, une autorité en la matière, disait : « Tant mieux ! » Il considérait mon ignorance non comme une tare, mais comme une rare vertu.

» J'ai souvent porté ma réflexion sur ce conflit d'attitudes. Comment un maître d'école pouvait-il louer mon ignorance que blâmait tout le monde ? J'ai compris plus tard. Ce n'est pas mon ignorance que le Maître de Buzenol louait par son « tant mieux » ; il se félicitait seulement qu'on lui offrît à cultiver une intelligence toute neuve, non déformée par des essais et des méthodes malhabiles, une sorte de *tabula rasa*, dirait un thomiste, une table rase, où à son gré il inscrirait le rudiment.

» Vois-tu, petit Youli, l'éducation de l'esprit est pareille à l'éducation du corps. Soumis d'emblée à d'heureuses disciplines, il échappe aux vilaines habitudes si difficiles à extirper. Le ba be bi bo bu allait trouver en moi du premier coup sa voie royale.

» As-tu jamais été à l'école, Youli ?

— Les nutons, répondit Youli, n'ont d'autre école que la Nature. Mais ils ont l'esprit plus délié que les hommes et n'ont pas comme eux

le goût de la Science, par un grand S et du Progrès par un grand P. Leur ba be bo bi bu, c'est le murmure de la rivière, le frisselis des feuilles, le chant des oiseaux, et tous les bruissements, imperceptibles à des oreilles humaines, que nous entendons dans le ciel, sur la terre et sous la terre.

* * *

— L'école de Buzenol, repris-je, a été pour moi un enchantement. C'est drôle à dire. Avant mon hégire à Buzenol, je ne goûtais que les charmes de l'école buissonnière, je n'aimais que les livres d'images, Sœur Casimir me faisait l'effet d'une sorcière ou d'une faunette armée d'un signal de buis et d'une règle d'ébène. Je la détestais sans presque avoir pratiqué sa férule.

» Voici que, tout à coup, près du Maître de Buzenol, je devenais un élève modèle, appliqué, exact, docile. Comment expliquer ce renversement d'attitude et de goût ?

» A distance, je ne me l'explique pas encore. Il y a dans les souvenirs de l'enfance, à côté de traits en relief largement éclairés et coloriés, des pénombres, des flous, des moelleux, où les

lignes fuient, noyées dans une grisaille. On retrouve le dessin caractéristique et la couleur dominante; on ne parvient pas à saisir les linéaments de l'ébauche, ni les teintes des coulés. C'est le cas pour mes années d'école à Buzenol.

» Il faut croire, et c'est bien mon sentiment, que notre maître M. Andrin était un as, comme on dit aujourd'hui. Il entraît comme chez lui dans nos jeunes cerveaux. Il y créait de la vie, partant de la curiosité et de l'intérêt. C'est tout l'art d'enseigner.

» Ses leçons de français, il les rattachait par quelque point au patois lorrain que nous parlions tous et dont les mots sonnent si bien latin que je les ai reconnus depuis, dans la langue drue de Rabelais.

» Ses leçons d'arithmétique devenaient un jeu merveilleux, une fine jonglerie de chiffres. On croit que l'intelligence de l'enfant répugne au jeu des chiffres, parce que les chiffres sont des abstractions. Quelle erreur ! L'enfant se promène dans l'abstrait avec la même facilité que dans la féerie.

» Il nous enseignait la géographie et l'his-

toire de notre pays, le catéchisme et l'histoire sainte, la politesse.

» Son programme se bornait là. Il s'y tenait. Il faisait bien. Que ne fait-on de même aujourd'hui !

» En manière de récompense, il nous lisait, en les commentant, de beaux contes anciens, la *Chanson de Roland*, les *Quatre fils Aymon*, la *Jérusalem délivrée*, *Don Quichotte de la Manche*, des œuvres de légende et de passion, où nos cœurs bondissaient, où nos imaginations se débridaient en musiques merveilleuses, si bien que nous reproduisions dans nos jeux les gestes des héros dont il nous avait lu les mirifiques aventures.

» Parce que j'étais le neveu du curé, on me laissait choisir les beaux rôles. J'étais tantôt Renaud, monté sur une queue de balai qui figurait le cheval Bayard, tantôt Godefroid de Bouillon, portant au bout d'une baguette de coudrier un mouchoir rouge à dessins verts, en manière d'oriflamme. On mêlait parfois les histoires. En tant que Godefroid de Bouillon je combattais les moulins à vent et mourais au col de Roncevaux. En tant que Don Quichotte, je montais le cheval Bayard et taillais en piè-

ces les Sarrazins devant Jérusalem. Néanmoins un enthousiasme héroïque enflammait nos cœurs, élevait nos âmes, les portait sur des sommets d'où nous arrachait la cloche sonnant la fin des récréations.

» Les rôles de traître et de brigand étaient réservés au Farceur.

— Je savais bien, dit Youli, que le Farceur allait venir.

— Il était mon voisin de banc. Un drôle de corps. A sept ans, il avait déjà la réputation d'un pendable garnement, archifripon, maraudeur des jardins et des vergers, larron des poulaillers et des huches. A ses condisciples il volait des plumes, des crayons, des balles et des billes. C'est là que j'ai connu pour la première fois la majesté de la justice humaine. Pendant que j'écrivais au tableau l'énoncé d'un problème, le surnois s'était emparé de ma boîte et farfouillait dans mes affaires. Surpris par l'œil du maître, il fut fouillé, ses poches retournées, d'où sortit un bric-à-brac d'objets dérobés à ses camarades.

» Chacun vint reconnaître son bien. Puis le maître le menotta d'une corde, l'attacha jusqu'à la fin de la classe à une colonne. A onze

heures, le délinquant fut conduit chez le garde-champêtre, le brave père Fendère, qui après réquisitoire et audition des plaignants, le colloqua dans son haran en attendant les gendarmes.

» Il y avait dans l'haran deux gros cochons, dont les groins mouillés se frottaient aux mollets de l'intrus. Le prisonnier hurlait à épouvanter l'étable. On crut la leçon suffisante. On le relâcha. Ah! Youli, si tu l'avais vu décamper! Il avait des ailes. Mais les gamins ne riaient pas. Avec leur sentiment profond du droit de propriété, ils jugeaient le tribunal trop débonnaire et la peine inégale au délit. Ils eussent voulu voir emmener le brigand entre deux gendarmes. L'avenir devait leur ménager cette satisfaction. A l'âge de vingt ans, ayant assassiné une vachère dans les bois du Haut des Loges, le Farceur fut emmené, pour de bon cette fois, et condamné à quinze ans de réclusion.

Mon nuton ricana :

— Tu avais de jolis compagnons à l'école de Buzenol !

— Je ne les avais pas choisis, Youli. Il y avait de bons enfants. Il y en avait de mau-

vais. C'est comme chez les hommes. Le Farceur n'était peut-être pas tout à fait responsable. Il était pauvre. Sa famille habitait, à flanc de coteau, une mesure misérable. Son père et ses frères vivaient de mendicité et de rapines. Ils étaient contrebandiers, braconniers, déterreurs de bêtes crevées, qu'ils débitaient pour en revendre les quartiers au rabais dans les villages voisins. On disait que de la cave de leur mesure partait un tunnel, creusé dans le sable, qui débouchait dans un fouillis de ronces au bois voisin. Ils échappaient ainsi aux gendarmes. Nul n'osait les dénoncer. Car ils étaient méchants et redoutables. Il est probable aussi qu'on leur imputait plus de méfaits qu'ils n'en commettaient. Les légendes vont vite aux champs et aux bois.

— J'ai beaucoup entendu parler d'eux, dit Youli, sans les connaître ; car les nutons ne vont pas chez les hommes méchants. Et les autres ? Tes autres compagnons ?

— Les autres, Youli ? Ils étaient de petits paysans gaumets comme moi, les uns plus malins, les autres moins, comme dans toutes les écoles de mon pays.

» Dans l'émulation des devoirs et des leçons,

dans leurs jeux de billes et de barres, ils pratiquaient, sans s'en douter, à la façon des premiers hommes primitifs réunis en clans, l'art de vivre en société. Les uns étaient plus riches, les autres plus pauvres. Les uns plus robustes, les autres plus chétifs. Les germes des passions humaines enfiévrèrent déjà leurs petites âmes. Mais ils gardaient ce divin sentiment de l'égalité qui, aux champs, anime l'enfance. C'est à l'école de Buzenol que j'ai appris à aimer tous les hommes.

» Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés » dit le poète.

* * *

Pendant que nous bavardions, la nuit était venue.

Une brume blanche, écharpe du crépuscule, flottait au creux des vallées, du Ruaule, du Pinsu, de l'Arrentement.

Je me rappelai mes soirées, quand je menais les chevaux de mon père en pâture dans la luzerne et que je contemplais, vers le sud, au-dessus de la vallée de la Vir et au-delà des côtés boisés de Lorraine, rougeoyer par larges cercles le firmament noir.

C'étaient les hauts-fourneaux d'Athus, de Halanzy, de Musson, les forges de Gorcy, de Mont Saint-Martin, de Longwy, qui crachaient dans l'air les flammes de leurs brasiers.

Ils étaient là encore aujourd'hui, les cercles dantesques et mystérieux.

A leur éclat plus ou moins vif, Youli reconnaissait les opérations des grands forgerons, le chargement des fourneaux, la coulée de la fonte dans les moules, et si la scorification était abondante ou légère.

Il dansait sur le chemin, en m'expliquant les forges.

VII. — UNE FUGUE.

— Je n'ai jamais su exactement, me dit Youli, pourquoi tu fis cet été-là une fugue, qui mit Buzenol en révolution. Tu te plaisais à l'école. Tous les écoliers t'aimaient, même le Farceur, à qui tu avais pardonné ses larcins. Car, encore que ton naturel te portât à l'orgueil et à la violence, il t'inclinait aussi à la magnanimité.

Ces remarques de mon nuton me remirent en mémoire une aventure qui défraya longtemps les conversations, non seulement à Buzenol, mais encore dans mon village. Ma mère en éprouvait en même temps de la frayeur et quelque satisfaction. Elle y voyait pour mon avenir une menace et une sauvegarde.

— Vois-tu, Youli répondis-je, il faut, pour la comprendre, que je te conte mes rapports avec la vieille Marie, la servante de mon

oncle. C'était une Ardennaise du pays de Wardin, une excellente femme, de celles dont on dit « c'est un cœur d'or ». Ce cœur d'or battait sous une argile grossière, aux apparences d'une rusticité primitive et quelque peu revêche. Sous son petit bonnet noir, bordé d'une auréole de dentelle de la même couleur, Marie portait une figure rouge, un nez court perdu entre deux joues rebondies, une lèvre supérieure piquée d'une touffe de poils noirs, l'inférieure plus charnue, un peu tombante, si bien qu'on ne savait jamais si elle faisait la moue pour du bon ou par son naturel. Son corps, ramassé sur deux jambes courtes, lui donnait l'aspect de ces poteries en céramique que l'on voit sur les cheminées et qui servent à garder au tabac sa fraîcheur et son arôme.

Elle était grave, sérieuse, solennelle. Elle éprouvait à un haut degré le sentiment de sa dignité de servante de curé. Quand la sonnette l'appelait à la porte, elle ne quittait sa cuisine qu'après un examen rapide de sa toilette et avec la démarche que j'avais vue, aux images de ma bible, à la reine de Saba, dans sa visite à Salomon. Si elle rentrait du jardin, elle marchait sans hâte, d'un pas de cérémonie, por-

tant comme un Saint Sacrement un navet, une laitue, un céleri rave. Je la suivais en l'admirant. C'est d'elle que j'ai appris le respect des humbles fonctions, que j'avais, comme beaucoup d'enfants, une tendance à mépriser. De lui voir garder sa dignité quand elle balayait la chambre, lavait la vaisselle, recurait ses casseroles, je comprenais, sans en avoir une nette conscience, que toutes les tâches humaines, même les modestes et les rebutantes, peuvent se revêtir de splendeur.

» Aussi bien elle accomplissait avec fidélité ses travaux quotidiens. Sa cuisine était nette comme une chapelle de couvent. On la disait des plus experte en sciences gastronomiques. Je ne m'en rendais pas compte. A cet âge les plaisirs de la bouche vous laissent assez indifférent. Le don d'enfance assaisonne mieux les mets que les raffinements des épices. Cependant j'ai gardé le souvenir d'un plat de sa façon capable d'allécher la concupiscence la plus difficile. Elle nous servait parfois du pain perdu, non pas perdu dans le lait comme on le sert d'habitude, mais perdu dans du vin sucré et frit dans des œufs battus. Ce pain perdu



Je souffrais d'un grand besoin de sommeil...

faisait mes délices. Rien que d'y penser, une salivation abondante m'emplit la bouche.

» Tu le vois, Youli, la vieille Marie était un parangon de vertu. Bien des curés l'enviaient à mon oncle. Je la respectais, je l'aimais, je l'admirais. Je l'aidais parfois dans les travaux du jardin qui me rappelaient le jardin de mon père. Le plumeau ou le balai à la main, je « faisais » avec elle le salon ou la bibliothèque. Je ne m'en croyais pas diminué.

» Or, admire, Youli, la contradiction. Il est bien certain que ma présence dans la maison de mon oncle multipliait les besognes domestiques et il était naturel que l'âme primitive de Marie en prît ombrage. Elle insinua donc que je pourrais rendre de menus services. Mon oncle, ménager des susceptibilités de la brave femme, décida que tous les soirs, avant de monter me coucher, je cirerais les chaussures. J'avais déjà plusieurs fois de mon plein gré procédé à cette opération, en jouant. Mais je me rebiffai contre un ordre attentatoire à ma dignité d'homme et d'homme libre. Je voulais bien admirer la servante cirant mes souliers, je me refusais à l'impératif de les cirer moi-même.

— Comme c'est bien toi ! dit Youli. Comme c'est bien l'homme plein de contradictions que tu es resté malgré tout ! Aujourd'hui, tu les cirerais sans protester. Mais tu avais alors, dans ton âme, encore toutes les pointes que la vie peu à peu a limées.

— La vieille Ardennaise était têtue. Le petit Gaumet ne l'était pas moins. Je le dis à ma honte. Les deux obstinations se nourrirent et se fortifièrent l'une par l'autre. Assis dans la cuisine, sur un petit banc de bois, une chaussure à la main, la brosse à cirage à l'autre main, sous les yeux de Marie qui disait son chapelet, je demeurai inactif et somnolent jusque passé minuit. Je souffrais d'un grand besoin de sommeil. La brosse ou la chaussure me tombait des mains. Mais pareil à un héros cornélien, je bandais ma volonté à ne pas faiblir. A une heure du matin, avec des gestes violents et sauvages, la vieille Marie cira les chaussures et m'envoya coucher.

» Cette victoire me valut d'ailleurs une condamnation au pain sec et à l'eau, pendant toute une journée que je passai à la cave. Assis sur la dernière marche de l'escalier de pierre, j'eus le loisir de méditer sur la grandeur et

la décadence de la personne humaine. Tantôt je me comparais à Daniel dans la fosse aux lions ; mais ma cave ne contenait que des souris qui fuyaient à ma vue. Tantôt j'étais don Quichotte dans la caverne de Montesinos ; mais ma caverne était sans merveilles et sans enchantements.

» Je me mis à l'explorer.

» J'en eus vite fait le tour sans rencontrer autre chose que quelques pommes de terre germées, dont les tiges étiolées s'allongeaient en filaments blancs, vers la rare lumière du soupirail et une baguette de coudrier à moitié enfouie dans de la paille décomposée. Je m'emparai de la baguette, non pour m'en faire une arme, l'humidité froide de mon séjour amollissait mon ardeur guerrière, mais pour avoir une compagne à mon esseulement. J'étais alors comme le bon Maugis un grand magicien. Ma baguette me tenait lieu de camarades de jeu. Elle était tantôt l'un, tantôt l'autre. Je la maniais dans tous les sens, lui donnais diverses attitudes et divers visages. Je conversais à voix basse avec elle. Elle me répondait par des confidences. J'entendais au-dessus de moi, tami-

sés et assourdis, les bruits familiers de la maison et parfois un grand silence.

» A l'extrémité de ma geôle s'étendait une autre cave, plus sombre, sans soupirail, avec le cellier et le fruitier. On y accédait par une porte à claire-voie. Le visage collé aux barreaux, je cherchais à percer l'obscurité du lieu. Je finis par apercevoir l'or ridé de quelques pommes, reste de la provision de l'hiver. Tu penses, Youli, à l'aubaine, si j'avais pu y atteindre ! Quel régal ! Mais le passage entre les barreaux était trop étroit pour mon bras et mon bras lui-même était trop court. Je ne sais quel esprit me souffla à l'oreille :

— » Et ta baguette !

— » Ma baguette ?

— Sans doute elle serait assez longue. Et si tu l'effilais ?

» Youli mon ami, Christophe Colomb découvrant l'Amérique ne ressentit pas une plus grande joie. J'avais un canif, j'effilai la baguette et je harponnai ma première pomme. J'eus un moment de désespoir. La pomme était trop grosse pour passer. Heureusement elle tomba et, en creusant un petit canal sous

la porte, je pus l'attirer jusqu'à ma main. J'étais sauvé.

» Cette recherche m'avait distrait de ma punition. Je croquai ce qui restait de pommes et j'enterrai sous les déchets de paille les queues et les cœurs. Je songeai bien ensuite à nouer, au bout de ma baguette, une ficelle arrangée en lasso, pour pêcher une bouteille de Bordeaux. Mais je réfléchis que ma canne à pêche, rongée par l'humidité se briserait sous le poids, la bouteille tomberait sur les dalles et son fracas attirerait quelqu'un de la maison. Je renonçai donc à ce second vol, non par horreur du délit — ainsi le crime s'enchaîne au crime — mais par crainte du gendarme.

» Le soir, mon oncle descendit dans la cave. Il ne dit rien, considéra un moment mes provisions intactes, la cruche d'eau encore pleine, le chateau de pain inentamé, et remonta. Je tendis l'oreille :

— Pierre n'a ni mangé ni bu, de toute la journée, dit-il.

— Pauvre enfant, répondit Marie, je vais lui faire une tasse de café et une tartine. Faites le remonter, Monsieur le curé.

— Pierre Brangnette riait sous cape, dit Youli.

— Tu vois, Youli ; cette vieille Ardennaise était têtue comme un bourrique, mais elle était bonne femme. Elle me dorlotta, me fit boire et manger, s'étonna de mon peu d'appétit. Si elle avait su l'histoire des pommes !

* * *

— Je ne vois pas ta fugue dans tout cela, dit encore Youli.

— J'y arrive, petit Youli. La vie reprit. On ne me parla plus des chaussures. J'étais vainqueur. Pourtant ma victoire me laissait un goût d'amertume. Je n'étais pas content de moi. Je regrettais d'avoir obéi à ma mauvaise tête. La vieille servante ne m'en gardait pas rancune. Elle me continuait ses soins. Sa bonté m'accablait. Un remords vague, comme un mal sourd, me tenaillait les entrailles. Pourtant la honte m'empêchait de réparer ma faute par une soumission à l'ordre reçu. Le matin, quand je chaussais mes souliers, leur lustre me faisait monter le rouge au visage. J'avais envie de sauter au cou de Marie et de l'embrasser.

» Mon malaise dura plusieurs semaines, peut-être même plusieurs mois. Car la science de la chronologie n'a jamais été mon fort. Je remâchais ma honte et mes regrets. Une force inconnue m'entraîna et, un beau matin, revenant de l'église où j'avais servi la messe, je m'en allai, les cheveux au vent, les mains dans les poches par une ruelle, vers le bois. Si quelqu'un m'avait demandé : « Où vas-tu, Pierre Brangnette ? » J'aurais sûrement répondu que je n'en savais rien. Je ne savais pas où j'allais. Je ne savais pas pourquoi je m'en allais. L'aventure des chaussures et de la cave n'était plus en moi que comme une ombre de souvenir. Elle ne pouvait être la cause de ma fugue. Je m'en allais parce que je m'en allais.

» Ce n'est qu'à l'entrée de la forêt que me vint l'idée de retourner à la maison de mon père. Il me fallait enfilier deux lieues de route à travers bois. J'avais, en ce temps-là, des jambes qui eussent défié à la course les bottes de sept lieues de l'ogre ; il faisait bon. La route blanche se déroulait entre les taillis et les futaies. Grisés de soleil, les oiseaux vocalisaient à qui mieux mieux. Moi-même, je chantonn-

nais : « Dans le jardin de mon père, les lilas sont fleuris... » Je savais bien que les lilas étaient défleuris, car on était au temps des cerises; mais la chanson scandait la marche. Je chantais et je marchais. J'étais l'un des héros de mes chansons de gestes, Renaud à la poursuite d'Angélique dans la forêt des Ardennes, don Quichotte à la recherche des brigands, ou simplement le petit Poucet semant des pois imaginaires sur son chemin.

» Passé Chantemelle et ses champs cultivés, j'entrai dans les bois du Trou-de-Longwy. A la Croix Jacquet, un nomade sortit d'un fourré et, le bâton levé, me menaçait. Il était pieds nus. Il portait sur les épaules ses deux souliers retenus par les lacets et une besace. A la vérité, j'eus grand peur. Je m'apprêtais à jouer des jambes, lorsqu'il dit :

— Non, ce n'est pas toi.

Je ne comprenais pas. J'étais bien sûr de mon identité. Il s'expliqua :

— Ce n'est pas toi le gamin qui m'a jeté des pierres tout à l'heure à Chantemelle.

» Je respirai. Nous fîmes de compagnie un bout de chemin. Il me quitta au carrefour, pour prendre la route de Meix-le-Tige.

» J'arrivai à la maison.

— Bonjour maman.

Je me jetai dans ses bras. Les mains embarrassées par deux tartes qu'elle défournait, elle-même ne pouvait répondre à mes embrassades. La Guili, appuyée sur la palette de l'enfournage, comme une vieille fée sur sa baguette magique, s'étonnait à son habitude par des « Jésus Maria » répétés.

— Mon Dieu, d'où viens-tu Pierrot ? demanda ma mère.

— Je viens de Buzenol, maman.

— Comme ça ! Regardez, Guili, il n'a même pas sa casquette.

Elle reprit :

— Et pourquoi viens-tu de Buzenol ?

— Je viens aux cerises, maman.

» Ma mère savait parler haut quand il le fallait ; Elle savait aussi se taire à propos. Devinant un mystère, dont je ne lui fournirais pas la clef, elle me coupa un quartier de tarte aux cerises et m'envoya retrouver Lyie au jardin. Les mères, vois-tu, Youli, lisent dans les yeux de leurs enfants des choses dont les enfants eux-mêmes n'ont pas conscience. Ma mère avait lu dans mes yeux qu'une fièvre me

travaillait et qu'il fallait avant de parler attendre des choses de la maison un influx d'apaisement.

— Là, je me souviens, dit Youli. Avec ta petite sœur, tu fis le tour de la maison, de l'écurie, des étables. En ton absence un veau était né, un veau blanc, taché de rouge, que tu embrassas. Les chevaux étaient aux champs. Tu montas au grenier, où tu exécutas quelques pirouettes dans le foin. Toutes les choses riaient de te revoir. Tu leur avais manqué. Tu riais aussi. Dans la bande de soleil qui tombait sur l'aire de la grange par le pertuis de la porte, dansait la menuaille des paillettes et des poussières. Tu dansas avec elles dans le rectangle d'or dessiné sur la glaise durcie. Tu ne pensais plus à Buzenol. Tu ne songeais pas aux inquiétudes de l'oncle Auguste.

— Pauvre oncle Auguste ! J'ai su son angoisse. Dans la matinée il avait aperçu, dans un coin, ma boîte d'écolier. Il demanda :

— Pierre n'est pas à l'école ?

— Je ne l'ai pas revu après la messe, dit la servante.

» Mon oncle se rendit à l'école.

— Non, Monsieur le curé, il n'est pas venu ce matin, déclara le maître.

» On fit le tour du village, dans les maisons où j'étais accoutumé d'aller jouer. Personne ne m'avait seulement aperçu. Tu comprends, Youli. En ce temps-là, on parlait souvent de rapt d'enfants par les nomades bohémiens. Les langues des commères allèrent grand train. L'une croyait m'avoir rencontré dans la vallée du côté de Montauban. Une autre avait vu sur la route de Fratin une vieille femme inconnue. Elle entraîna un gamin qui pleurait. La vieille Marie alluma un cierge devant la statue de Saint-Antoine. A midi, on n'avait aucune nouvelle du disparu. Pauvre oncle Auguste ! Il faudrait pourtant avertir les parents. Quelle corvée ! Quand j'ai su tout cela, plus tard, petit Youli, je me suis bien reproché mon escapade. Mais l'enfance n'est pas seulement sans pitié, comme dit La Fontaine, elle est surtout, dans ses actes, insouciante de leurs effets.

» A quatre heures, nous goûtions dans la cuisine, attablés autour d'une tarte aux cerises, quand l'oncle Auguste entra. Quel soupir de

soulagement il poussa ! Il n'en fit rien paraître. Il dit :

— Quel est ce mendiant que vous admettez à votre table ?

» Puis il me prit par l'oreille et me mena à la grande salle, dans le coin, près de l'armoire, sans rien me dire. Je l'entendis ensuite qui faisait, à la cuisine, les salutations d'usage et s'attablait avec mes parents. Que leur contact-il ? Je n'en ai rien su. Quelle décision fut prise dans leur délibération ? Personne ne m'en a parlé.

Seulement, une heure après, quand l'oncle vint me chercher dans mon coin, le coin était vide. L'oiseau s'était envolé. Il était dans le jardin, avec les deux garçons de la Céliénie. Les trois garnements portaient des genêts fleuris en manière de palmes. Ils jouaient à la fête des Rameaux.

» Nous prîmes, mon oncle et moi, la route du retour, par la traverse de la Rouge Eau. L'oncle Auguste et mes parents s'étaient sans doute mis d'accord pour ne me faire aucun reproche. C'était d'une psychologie habile. Le silence enfouit dans l'oubli ces petits événements. De nouvelles réprimandes leur eussent,

dans mon esprit, conféré une importance qu'ils n'avaient pas et m'eussent confirmé dans mon rôle de victime méconnue. La vieille Marie m'accueillit avec des démonstrations de joie.

» Le lendemain, je reprenais le chemin de l'école. »

VIII. — MONTAUBAN.

Youli, sans qu'on le vît, pénétrait dans ma chambre, quand nous entendîmes un grand hourvari venant du poulailler de l'auberge.

Les poules caquetaient comme des femmes en colère. Le coq jetait des gloussements rauques, le tout mêlé de battements d'ailes en panique sur les perchoirs.

Youli, d'un bond, sauta par la fenêtre, s'agrippa à la descente du cheneau, disparut.

Le tohu-bohu s'apaisa peu à peu. Un dernier gloussement, des froissements de remiges, tout redevint tranquille.

Youli reparut :

— Le sot peuple des poules sentait la présence d'une belette, dit-il.

Je m'installai dans le fauteuil, près de la fenêtre ouverte. Youli, assis sur la tablette, le dos à l'extérieur, se découpait, comme une

ombre chinoise, sur l'écran bleu de la nuit; car je n'avais pas allumé la bougie.

— Te rappelles-tu, me dit-il, quand je te menais à Montauban?

* * *

Le village de Buzenol, bâti sur un versant s'accoude d'un côté au bord d'un plateau, où il considère la molle étendue de son damier de cultures. Je ne passe jamais sur la route d'Etalle à Virton sans tourner longuement la tête vers ces champs, et ce que j'y vois, c'est dans les chemins de terre entre les haies, une théorie de paysans et de paysannes processionnant, deux rangées d'enfants précédés des servants de messe en soutanelles rouges, un prêtre en surplis, le goupillon à la main, deux vieux chantres à lunettes, nasillant les grandes litanies.

De toutes les cérémonies de l'Eglise, à part peut-être les Ténèbres de la Semaine sainte, aussi poétiques mais d'un autre accent, les Rogations dans les champs de Buzenol ont laissé en moi le souvenir le plus net, une image précise, colorée, émouvante.

C'est en mai, au début de mai, par un clair

matin frais, alors qu'une brouée fine court entre les blés verts et à l'orée des boqueteaux. Les épines des haies aux bourgeons à demi-dépliés tiennent de ci de là, au-dessus de leurs branches noires et de leur verdure neuve, des bouquets de fleurs blanches, mousse de pétales et d'étamines qui déborde du pétilllement d'avril. Les fauvettes et les linottes, dérangées, volètent en arcs fauves et d'or. Les alouettes s'accrochent à un rayon de soleil et montent, montent, en lançant leurs tirelis. On rêve que des coquelicots géants se sont mis à marcher le long des seigles et des froments en herbe; ce sont les soutanelles rouges des enfants de chœur.

Au milieu du gazouillis du clair matin, on entend les voix chevrotantes des chantres, pleines d'appels et d'implorations :

Ora pro nobis.

Libera nos, Domine.

Parce nobis, Domine.

Exaudi nos, Domine.

Miserere nobis.

Je ne sais rien de plus beau. Je ne sais rien de plus grand. L'homme des champs est là,

devant Dieu, comme autrefois le peuple élu au pied du Sinaï. Il dit :

« Seigneur, voici mes champs, voici mes peines, voici mes sueurs. Bénissez-les. Fécondiez-les. Epargnez-nous, Seigneur. Et vous, les Saint et Saintes du paradis, qui fûtes des hommes et des femmes comme nous en proie aux durs combats, aux risques sévères de la vie, souvenez-vous de votre pèlerinage sur la terre, priez pour nous. Et vous, Anges et Archanges de Dieu, gardiens de nos villages, de nos champs, de nos bêtes, de nos moissons, protégez-nous écartez la foudre et la grêle dévastatrices, préservez-nous de la peste, de la famine et de la guerre. »

Les mots latins de la liturgie s'essorent dans l'air bleu, volent sur les labours et les cultures, y laissent tomber les grâces lumineuses des bénédictions.

Voilà ce que je vois dans les champs de Buzenol, vers le nord, sur le plateau.

Et vers le sud?

— Vers le sud, répondit Youli c'est notre domaine à nous, le domaine des fées et des nutons. La route s'enfonce dans le ravin entre des côtes boisées, qu'escaladent les chênes, les

hêtres, les bouleaux, les sapins, tous les feuillages, où se mêlent tous les verts, qu'orchestrent tous les bruissements. Le ruisseau bleu qui court dans la prairie et saute sur les cailloux de son lit, y joint l'accompagnement de ce bruit des eaux claires qui chante sous la futaie, comme fait un groupe de vieilles pèlerines grignotant des chapelets ou des litanies.

» On n'est jamais seul dans cette solitude. Tout parle aux entours et, dans l'âme, se déchaîne le troupeau galopant des rêves.

» Y es-tu venu des fois dans ce ravin, par les belles après-midi des dimanches d'été! Y es-tu venu avec l'Arsène, ton camarade, et les Alfred et les Jules. Tu cueillais des joncs dans l'étang, pour en tresser, sur les doigts, des sellettes; tu coupais des branches de saule pour en fabriquer des sifflets, des rameaux de sureau pour les vider de leur moelle et en faire des canonniers tonnantes; tu regardais couler l'eau entre les blocs de pierre comme tu faisais dans le jardin de ton père. Tu grimpais aux vieux murs écroulés des forges de Montauban, parmi les ronces et les orties; ou tu cherchais, dans les monceaux de scories anciennes les belles crasses bleues, veinées de mauve, les jades,

les turquoises, dont tu emplissais tes poches, comme de pierres précieuses sorties de l'écume du fer.

» Car cette solitude d'aujourd'hui a été peuplée jadis de forges actives et de fourneaux rougeoyants. Les ruisseaux, arrêtés dans leur cours, y fournissaient la force motrice. Les bois d'alentour prodiguaient le combustible. La terre éventrée livrait le minerai. Le jour résonnait du bruit des marteaux, la nuit brasillait du feu des fournaies. Les nutons de la Rouge-Eau et ceux de la Croix-Rouge y enseignaient aux fondeurs leur métier de cyclopes, veillaient aux soins des outils et des creusets, parfois jouaient des tours aux apprentis qui refusaient de croire à l'existence du petit peuple souterrain.

— Il y a toujours eu des incrédules, petit Youli.

— Il n'y en a jamais eu autant qu'aujourd'hui. Toi, tu ne l'as jamais été. C'est pourquoi, quand tu venais jouer à Montauban les nutons te protégeaient, te guidaient. C'est ainsi que tu as découvert le château de Montauban, qui fut l'un des donjons des quatre fils Aymon. T'en souviens-tu?

— Si je m'en souviens, Youli? Je ne sais pourquoi ce dimanche-là, j'étais descendu seul à Montauban. Peut-être par une sorte de pudeur. Certains camarades ricanaient quand on leur parlait du château des quatre fils Aymon. Leurs sarcasmes m'intimidaient. Je ne voulais pas de témoin de mes recherches, peut-être de ma déconvenue.

— J'étais là, moi, interrompit Youli, avec mon oncle Djoute des nutons de la Rouge-Eau. Mais tu ne nous a pas vus, parce qu'il faisait jour. Il faisait même un sacré soleil. Mais nous t'avons aidé à grimper le raidillon.

— Ah oui! il était fameux le raidillon! Je grimpais d'un arbre à l'autre, glissant sur les rocailles, me graffignant aux ronces, tombant sur les genoux, me relevant, aidé par les branches des buissons complices. J'arrivai tout essoufflé au sommet. Quelle joie, quand je découvris sous la mousse, la fougère, la ronce-raie, les restes des murs de fondation!

» De grands hêtres avaient enfoncé leurs racines dans les décombres, s'érigeaient dans le vaste carré qui avait été la salle d'armes. Des mousses, des fougères, des pariétaires, voilaient de leurs dentelles la nudité des moellons

effrités. Assis sur de larges pierres assemblées en demi-lune, substructions anciennes du donjon, mes petites jambes balancées dans le vide, j'ai donné le vol à mes rêves.

» Autour de moi, les feuillages bruissaient doucement. A la pointe d'un sapin noir, des chardonnerets émiettaient leurs musiques claires. Des épilobes en épis déployaient comme un étendard leurs draperies roses. Le soleil, en descendant, projetait de grandes ombres dans la futaie.

» C'étaient les ombres de Renaud, d'Alart, de Guichart, de Richard, les quatre fils Aymon, de Maugis l'enchanteur, leur cousin, et du fameux cheval Bayard.

» Dans le grand silence de cette fin d'après-midi, un enfant gaumet, s'enrichissait de la gloire des preux d'autrefois. Les exploits de Renaud et de ses frères, que nous avait contés le maître d'école; la défense de Montfort et de Montauban, le duel avec Roland, les enchantements de Maugis, le départ pour la Palestine et pour Cologne, toutes ces aventures merveilleuses, où se révélaient le goût de l'indépendance, le courage intrépide, la générosité, la volonté du magnanime, toutes ces hau-

tes prouesses chantées par le poète, elles me semblaient présentes, vivaient autour de moi dans les ombres mobiles, elles parlaient avec la voix du vent, des arbres, du ruisseau, elles entraient en moi, pour me faire une âme neuve, loyale, généreuse.

» L'air sauvage, chargé des senteurs de la forêt, l'air qu'ils avaient respiré, je le respirais à mon tour avec une sorte d'ivresse. Ma jeune poitrine se gonflait de vent et d'orgueil.

» Je restai là longtemps, ce jour-là. Quand, à regret, je descendis le raidillon, les ombres s'allongeaient dans le bois, la brume du soir montait de l'étang et du ruisseau, noyait la prairie, gagnait les arbres des côteaux. Les ruines de la forge de Montauban prenaient des aspects fantastiques.

» C'était l'heure où les Bonnes Dames du Trou des Fées commençaient leurs rondes dans la bruyère. A chaque instant, je ressentais le désir et la terreur d'apercevoir l'envol de leurs gazes légères et l'éclair de leurs colliers d'or.

» Et je m'enfuis vers le village.

— Nous te suivions, dit Youli. Djoute et moi t'avons raccompagné jusqu'aux premières

maisons, pour te garder de tout mal. Djoute, mon vieil oncle, riait. Tu étais un enfant comme il les aimait, comme il en avait connu autrefois, qui avaient le sens du mystère, la foi à la féerie, le goût de la grandeur. Depuis ce jour, il a rôdé souvent autour de tes jeux et de tes courses forestières. Il t'aimait bien.

— Djoute vit-il encore, Youli?

— Je ne sais, répondit mon nuton. Je le crois. Il a émigré vers le nord. Il doit vivre dans un coin de l'Ardenne, éloigné des chemins de fer et des routes, où les gens ont gardé la simplicité de jadis, et que les touristes n'ont pas encore envahi. Par ici, depuis que Gédéon a créé son syndicat d'initiative et qu'il promène dans la Gaume en autocars ses théories de touristes de toutes les variétés il y a bien des choses qui s'en vont.

— Oui, reprit après un silence mon petit camarade, il y a bien des choses qui s'en vont.

* * *

Youli se tut sur cette note mélancolique qu'il n'expliqua pas davantage. Derrière lui, la nuit bleue scintillait d'étoiles. J'apercevais



Nous t'avons aidé à grimper...

le chariot du roi David et la petite Ourse et l'étoile polaire à la queue de la petite Ourse. Les autres étoiles de la queue tantôt brillaient clairement, tantôt se cachaient, comme des yeux qui s'ouvrent et se ferment.

— Tu songes à la nuit du ballottage, me dit Youli. Je n'étais pas là, mais Djoute me l'a contée. Il accompagnait les chevaux de l'Ernesse, chez qui il occupait un coin dans l'écurie.

— J'y songeais en effet, répondis-je. C'est l'un de mes souvenirs de Buzenol. En vérité c'est mon souvenir d'adieu, puisque je quittais le village avec les meubles de l'oncle Auguste. L'oncle Auguste avait reçu son exeat. Il était parti en avant pour reconnaître son nouveau poste et prendre possession de la cure de Muno. Ses paroissiens de Buzenol gracieusement le ballottaient, ce qui veut dire en langage du pays, le déménageaient.

» Pendant quelques jours, la vieille Marie présida aux emballages. Elle ne décolérait pas. Les caisses n'étaient jamais à son goût. Celle-ci était trop haute, celle-là trop basse, une autre trop courte ou trop longue. Empêtrée dans des kilomètres de ficelles, des hectares de papier gris, elle mêlait les images pieuses, les crucifix

les casseroles. J'emballais les livres de la bibliothèque, mes cahiers de classe, mes collections de scories de Montauban. On rangea le tout, armoires, bibliothèques, harmonium, buffets, lits, ballots et caisses, entre les ridelles des chariots jusqu'au haut des échelettes. On avait décidé, pour épargner le prix du voyage en chemin de fer, que Marie et moi accompagnerions le ballottage. Nous faisons partie du mobilier. Ça m'humiliait bien un peu; mais la nouveauté de l'aventure endormait ma susceptibilité.

» Au-dessus de l'entassement des meubles, on nous ménagea un creux entre les planches, on y étendit matelas, oreillers, couvertures, car le ballottage voyagerait la nuit, et ce fut au milieu des rires de mes camarades, des quolibets du Farceur et des larmes des dévotes que nous nous installâmes là-haut, couchés sur le dos et face au plafond noir du ciel. Tu ris, Youli ? Il n'y avait pas de quoi rire. J'éprouvai, à quitter ce petit village endormi où j'avais vécu trois ans de mon enfance, un serrement au cœur qui m'eût tiré des larmes, n'eût été le ridicule de notre installation.

» Les chariots se mirent en marche par Fra-

tin, Sainte-Marie, Tintigny, dans la vallée de la Semois. Au début, je voulais regarder les accidents de la route. Mais je ne voyais que les cheneaux des toits, le clocher des églises, les longs voiles de brume qui se déployaient au-dessus de la rivière. J'entendais le roulement monotone des chariots, le piétinement des chevaux, les rares appels des charretiers. Le bercement même des cahots de la route m'endormit. Mon sommeil dura longtemps. Un arrêt du côté de Pin m'éveilla.

» Alors m'apparut dans toute sa splendeur la nuit étoilée. Je ne l'avais jamais vue jusque là, sauf sur les images qui représentaient la nuit de Noël. Ce me fut une révélation. Je connaissais la grande Ourse ou chariot de David, avec ses quatre roues et son timon; la petite Ourse ou petit chariot avec, à la flèche de son attelage, l'étoile polaire, qui brille au front de l'ange des neiges; Vénus ou l'étoile du Berger, la première à s'allumer dans le soir, la dernière à s'éteindre à l'aube; la Voie lactée, magnifique nébuleuse, semée d'une poussière d'astres et qu'on appelle chemin de St-Jacques, parce que saint Jacques de Galice l'a tracée pour montrer la route à Charlemagne, quand il alla

combattre les Sarrazins. Je ne savais pas les noms des autres constellations. J'étais confondu devant l'immensité du firmament de velours bleu, où se piquaient ces clous d'or, les uns immobiles dans la fixité de leurs rayons, les autres branlants comme des yeux qui clignent, d'autres encore perdus dans la profondeur de la nuit, où ils n'apparaissaient que pareils à des foyers de lueurs.

» Je m'amusaï à clore mes paupières, pour les rouvrir un instant après. La féerie se renouvelait. Nos chariots avançaient sur la route, le chariot de David et le petit chariot nous suivaient à la même allure. Les autres étoiles aussi. Chaque fois que je rouvrais les yeux, je les retrouvais à la même distance, animées du même mouvement que le nôtre. Cela me paraissait miraculeux.

» Parfois une pluie de petites étoiles filantes traversait le ciel. C'étaient les âmes des morts de la journée qui s'en allaient au paradis. J'aurais dû les envier, désirer de voir moi aussi mon âme, petite étoile, batifoler ainsi dans le ciel, aux portes de saint Pierre. Heureux ceux qui meurent jeunes! avait dit l'oncle Auguste au catéchisme à propos de je ne sais plus quel

petit camarade emporté par le croup. Mais je ne parvenais pas à comprendre ce bonheur.

» J'avais pris goût à la terre, à ses pompes et à ses œuvres. Je ne maudissais pas, comme le vieux Job, le jour de ma naissance. Je ne disais pas avec ce pessimiste d'Ecclésiaste : Vanité des vanités et tout n'est que vanité. Je goûtais au contraire avec intensité la joie de vivre. Je me sentais l'axe du monde. Toutes les étoiles du firmament avaient été créées pour m'offrir, en cette nuit somptueuse, en d'autres nuits à venir, la joie, l'immense joie de les contempler dans leur splendeur si lointaine, mais que mes yeux enfermaient dans leurs orbites.

— Tu restas éveillé jusqu'à l'aube, dit Youli.

— Je restai éveillé jusqu'à l'aube ! Dans le grand silence de la terre, le roulement de nos chariots traînait une rumeur monotone qui se perdait dans les champs noyés d'ombre. Une brume blanche montait de la rivière et des prairies, enveloppait nos attelages et nos chargements, si bien que nous semblions portés sur une mer d'ouate, face à face avec le grand ciel plein d'étoiles.

» L'aube soudain entr'ouvrit sa fenêtre der-

rière nous. L'un après l'autre les feux s'éteignirent. Seule l'étoile du Berger eut encore quelques clignotements. Un merle lança ses trois notes.

» Les chariots s'arrêtèrent au milieu du village, derrière l'église. Dans la cuisine du presbytère un coquemar chantait.

IX. — LE BEAU ROYAUME.

— Tu ne demeuras pas longtemps à Muno, me dit Youli. Tu faillis y mourir d'une bronchite capillaire. Dès que l'on put sans danger te transporter, le médecin conseilla l'air natal et la maison de famille. Un fameux homme, ce médecin, pas marchand de drogues pour un sou, comme il en est qui en font commerce profitable, un médecin des champs, qui savait la valeur curative de l'air du pays, de l'atmosphère familiale, des choses de chez nous.

— Un brave médecin, Youli, qui me bourrait de pâtes de jujube.

— Une voiture fermée te ramena un soir, emmitouflé d'écharpes de laine et de couvertures. La seule vue de la maison mit du rouge sur tes joues et des éclairs dans tes yeux.

— La bonne vieille maison, Youli! Le beau royaume de mon enfance ! Comme je plains les

enfants des villes, qui naissent dans un appartement d'un faubourg, vivent quelques années dans un quartier, quelques années dans un autre quartier, meurent dans un autre faubourg, au hasard des déménagements ! Ils n'ont pas de maison. Ils ne connaissent pas l'éden d'une vieille demeure familiale. Ma bonne maison ! Combien de fois, depuis que la destinée m'a éloigné d'elle sans m'en détacher entièrement, l'ai-je, au sein des villes et dans des demeures étrangères, évoquée sur l'écran de mon souvenir ! Je fermais les yeux. Aussitôt elle se dessinait, un peu en retrait de la grande route, devant la petite place triangulaire, par où l'on accède à l'église romane.

» C'était bien elle, coiffée de son bonnet d'ardoise bleue, avec son tambour toujours ouvert en geste d'accueil, avec les cinq fenêtres de sa façade crépie de laitier blanchi à la chaux, avec la porte verte des étables, et, sous le large cintre en pierre de France, les deux grands battants, percés de pertuis en losange, de la porte de la grange. C'était bien elle. C'était bien sa face de grand'mère, une grand'mère souriante et qui tendait ses bras au fils prodigue.

» La chère maison !

» Mes ancêtres, l'un après l'autre, y sont nés, y ont vécu, y sont morts. Elle n'était d'abord, m'a-t-on dit, qu'une petite maison basse. Ils l'ont haussé d'un étage et des greniers. Ils l'ont élargie des étables et de la grange. Ils l'ont aménagée pour que toutes ses parties fussent appropriées à leur destination. Quelle continuité d'efforts il leur fallut ! Leur vie s'y est usée. Mais leur cœur y a laissé des prolongements de joie et de douleur, qui atteignent mon propre cœur, où se résolvent leurs frémissements sacrés.

» La chère maison !

» Le beau royaume !

» Entrons, comme j'y suis rentré, Youli, à mon retour de chez l'oncle Auguste.

» Voici la vaste cuisine. Devant la fenêtre, la pompe à eau, l'évier, le vaissellier ; contre le mur de gauche, le large buffet en deux parties, le bas fermé de trois portes pleines pour le linge, le pain, les provisions de bouche, le haut clos de vitrines pour la vaisselle et les verres ; au milieu, la table étroite et longue, aux pieds de chêne, au dessus de hêtre, poli par les nettoyages ; au fond, la large chemi-

née, où s'abritait le four pour la cuisson du pain, des gâteaux, des tartes, la chaudière pour la préparation du manger des bêtes, la crémaille, noire de suie, où pendaient les pots de fonte sur le foyer nourri de bûches entre ses chenets, le vaste manteau fanfreluché de rouge, avec sa tablette portant un crucifix de cuivre et sa gorge noire, peuplée de panes de lard, de saucisses, de jambons.

» C'est dans la cuisine que pendant la semaine, se prenaient les repas, mon père et ma mère au bout de la table, puis les enfants par rang d'âge, puis les manœuvres et les gens de journée. Ma mère nous servait tous, copieusement en commençant par le père, roi du royaume. C'est lui qui commandait. Il portait la main droite à son front. Lyie récitait le « Bénédicite », les « Grâces ». Nous répondions dévotement, la pensée de Dieu présente, de Dieu qui fait pousser le blé et mûrir les fruits de la terre.

» A côté de la cuisine, en façade, il y avait la chambre, moitié salon, moitié bureau, où l'on recevait les étrangers. On l'appelait la petite chambre. Elle contenait un secrétaire en acajou, un fauteuil, des chaises. Sur la ta-

blette de la fenêtre, dans des pots de terre cuite, des fuchsias, des héliotropes offraient leur joie au soleil.

» Vers le jardin s'ouvrait la grande salle, qu'on appelait le poêle, parce que s'y dressait le poêle à étages, grand mangeur de bûches, autour duquel se tenaient les veillées d'hiver. Là, à côté du placard, dans sa cage de chêne, la vieille horloge, qui portait Longwy sur son cadran, de son tic-tac éternel, grignotait doucement les heures. Le balancier de cuivre se voyait à travers une lucarne ovale. Son mouvement d'aller et retour hachait les minutes, qui tombaient au fond de sa gaine dans la poussière du temps. Contre la muraille de gauche, la grande armoire de chêne à trois portes gardait le linge et les vêtements. Au revers des portes, ma mère, grande liseuse, collait des coupures de journaux rapportant des pensées de Pascal, de Montalembert, de Veillot, d'autres penseurs moins illustres, qu'elle nous lisait parfois en nous les expliquant. Car, bien qu'elle n'eût guère fréquenté que l'école de son village, ma mère dédaignait les lectures frivoles. Elle goûtait par contre les œuvres des grands écri-

vains, ceux qui émeuvent fortement et nourrissent de hautes pensées.

» Puis il y avait la grande table ronde sur laquelle fumaient les dîners des dimanches et des jours de cérémonie, sur laquelle aussi, chaque soir après la classe, s'écrivaient les devoirs de l'école, dans un recueillement coupé de questions des plus jeunes aux aînés, ou de batailles pour la possession de l'encrier. Au milieu d'un problème sur la règle de trois ou d'une analyse grammaticale, on relevait soudain la tête, distrait par les bruits venant de la cuisine ou des étables.

— Les étables, coupa Youli, j'y demeurais, attentif à la surveillance des bêtes. A l'écurie, Noirof l'ancien, Bijou l'aveugle, Blondet le jeune, ne me donnaient pas grand souci. Noirof y régnait sans conteste. Il était le cheval de flèche. Il occupait la première place près de la grange, Bijou la seconde, Blondet la troisième. Mais, dans l'étable des vaches, Grisette, un peu folle, faisait parfois des siennes. Elle se détachait la nuit et malgré mes efforts et ma baguette, déclenchait parmi ses compagnes et les veaux un remue-ménage à réveiller les poules, les cochons et le diable. Le vacarme

s'entendait de la maison. Aussitôt le maître paraissait, la lanterne à la main. Sans élever le ton, il avait une manière douce et impérative de commander. Sa voix emplissait l'étable et l'écurie. Quel flux d'apaisement elle versait dans la nuit ! Tous la reconnaissaient. Les porcs cessaient de grogner dans l'haran, les poules de glousser sur les perchoirs, les vaches de piétiner dans leur litière. Les chevaux tournaient vers elle leur tête alourdie de sommeil. Tout rentrait dans l'ordre.

— Oui, Youli, tout rentrait dans l'ordre. Une maison des champs bien ordonnée est un beau royaume. La vie m'y paraît la plus propre à donner à un enfant le sens des nécessités sociales.

» Il voit la belle ordonnance d'une vie judicieusement réglée, la soumission à l'autorité, l'obéissance à la loi du devoir, la pratique du dévouement affectueux des père et mère aux enfants, des frères et des sœurs entre eux et envers leurs parents, l'exercice de la solidarité entre le patron, les manœuvres et les gens de journée, entre les hommes et les bêtes, ces humbles serviteurs des hommes, le respect des disciplines imposées par le labeur collectif et

le déroulement des saisons, la sauvegarde des droits de tous dans la justice et la charité.

» Il voit tout cela. La vieille sagesse paysanne entre en lui sans qu'il s'en doute. Elle demeure au fond de son inconscient, jusqu'au jour où quelque circonstance de la vie la réveillera pour l'appeler à l'action.

» Que ce soit au temps des semailles, de la fenaison, de la moisson, de l'arrachage des pommes de terre ou des betteraves, il voit le maître, le premier levé, qui s'occupe du soin des bêtes, veille au bon état des charrues et des chariots, accueille les gens de journée, hommes et femmes, distribue les tâches. Un coup d'eau-de-vie, pour tuer le ver, est pris sur le coin de la table, à la cuisine par les manœuvres debout, qui s'appuient, celui-ci sur sa faux ou sa fourche, celle-là sur son rateau ou sa houe. Les visages reposés par la nuit sont confiants, attentifs aux recommandations, joyeusement soumis aux ordres. Il n'est pas besoin de les répéter. « Ça va, ça va, dit le Guédet ou tel autre. On connaît la besogne, patron. On la fera comme tu veux qu'elle soit faite. On la fera bien. Si la denrée est belle, on se réjouira avec toi, parce que ce qui arrive

de bon au patron est bon aux ouvriers. Si elle est maigre, on geindra un peu, par habitude, on n'en donnera pas moins un fameux coup de collier pour hâter la besogne. Ça va, ça va, patron. » On rit. Le maître se complaît au dévouement de ces humbles. Humble lui-même, il les comprend et les estime. Les manœuvres sont fiers de la confiance du maître. Si, à ce moment, la patronne vient leur souhaiter une bonne journée, ils répondent par des gentilleses. « Viendrez-vous nous voir, patronne? Quand on aperçoit votre halette il semble que la besogne soit moins dure. Elle avance plus vite. »

» Il voit, le soir, la rentrée des denrées, des bêtes et des hommes. Les chevaux hennissent. Ils sentent l'écurie, le ratelier bourré de foin ou de trèfle vert, la mangeoire pleine d'avoine et de hachis de paille. Les hommes secouent la fatigue du jour, échangent de joyeux propos en déchargeant le foin, les gerbes de froment ou d'avoine, les sacs de pommes de terre. L'enfant lui-même est appelé à la rescousse. Que de fois je suis descendu du grenier, les cheveux empoussiérés, mêlés de brins d'herbe ou de paillettes, heureux comme un roi d'avoir



Les étables, dit Youll, j'y demeurais...

pu me rendre utile, faire œuvre d'homme, apporter mon humble collaboration à la tâche commune ! Après quoi, l'on passait sous la pompe pour une abondante ablution et, autour de la table de cuisine, sur laquelle fumaient des montagnes de pommes de terre au lard, patrons et gens de journée satisfaisaient en même temps leur fringale aiguïlée par le travail et leur penchant au badinage et à l'honnête gaudriole.

» C'était le royaume de la concorde.

— De la solidarité aussi, dit Youli, de la solidarité et de la fraternité. Te rappelles-tu, Pierre Brangnette, l'année du grand feu, quand toute une rue brûla, là-bas, au bout du village ?

— La rue Neuve. Je m'en souviens, Youli. C'était la nuit. Au cri de « au feu » tout le village, hommes, femmes, enfants, fut aussitôt sur pied. On sauva tout ce qu'on put, les vieillards, les bêtes, les meubles. On organisa des équipes pour faire la chaîne de la rivière aux foyers de l'incendie. La nuit rougeoyait. Le vent échevelait les flammes, rabattait les fumées, emportait des paillettes rouges qui s'éteignaient sur les toits. Des ordres brefs se mêlaient au rugissement du feu, aux beugle-

ments des vaches épouvantées, aux cris des femmes et des enfants, aux appels plaintifs des sinistrés qui rôdaient affolés devant leurs maisons brûlantes. Au risque de sa vie, le vieux Claine avait pénétré dans les ruines ; il en ressortait tenant dans ses bras un pitoyable jouet d'enfant, un petit cheval de bois, sans crinière et sans queue, à moitié carbonisé. Aux premiers heures du matin, faute d'aliment, le feu s'éteignit. Du pâtre de maisons il restait des murs calcinés, des pierres rougies, des amoncellements de décombres, d'où sortaient des fumées, un spectacle de désolation.

» C'est alors que se révéla le cœur du village. On offrit l'hospitalité aux vieux et aux vieilles. Les autres s'en tireraient. On se partagea les enfants et les bêtes. Les enfants mangeraient à la même table, au même plat que les enfants de la maison. Les bêtes mangeraient au même ratelier, à la même mangeoire que les bêtes des écuries et des étables épargnées. On ne compterait les coups de dents ni des uns ni des autres. On songerait qu'on n'est pas pour rien de la même communauté humaine, que le malheur s'abat aujourd'hui sur les uns, demain sur les autres, que la cha-

rité n'a jamais ruiné personne, qu'elle enrichit celui qui donne plus que celui qui reçoit. Pensée admirable, que ces humbles jugeaient toute simple, parce qu'elle était humaine.

» Puis on organisa les corvées. Chacun réserva de sa journée quelques heures pour aider à l'enlèvement des décombres. Les charretiers prêtèrent leurs chariots et leurs chevaux pour la corvée des pierres, du sable, de la chaux, du bois, des ardoises. Les jeunes gens se firent les manœuvres des chantiers de reconstruction, gâchèrent le mortier, endossèrent l'oiseau, servirent les maçons. Une allégresse fusait en rires, en joyusetés, en chansons, dans ce travail que l'on exécutait sans salaire, mais non sans joie, avec la joie magnifique, exultante, de donner un peu de soi-même, à ceux qui ne possédaient plus rien. C'est une joie que connaissent peu les riches. Les pauvres la connaissent et s'en rassasient.

— Pas comme en ce temps-là, interrompit Youli, parce que tous, au village, sont devenus un peu plus riches. Plus riches, ils sont moins hommes.

— Quelles leçons pour un enfant dans ces

mœurs patriarcales! Quelle sagesse profonde!
Quelle noblesse dans la simplicité !

» A la Saint-Martin, chez les patrons se réglait les comptes de l'année. Les manœuvres amenaient leurs femmes. Au village, en ce temps-là, la femme tenait la bourse, présidait à l'administration des finances domestiques. J'entends encore les propos tenus autour d'une table de famille, le matin d'une vente de champs. La mère disait :

— Il y a là un champ, jouxte le nôtre. Il nous conviendrait bien.

Le père interrogea :

— As-tu de l'argent ?

— A quel prix, questionna la mère, crois-tu qu'il montera ?

— Dans les quatre cents.

Elle réfléchit et dit :

— J'ai deux cents francs. Peut-être bien qu'en se serrant...

Le père conclut :

— On se serrera s'il faut. J'irai à la vente.

— Il y alla, Youli. Le champ fut acheté quatre cents francs. On versa les deux cents francs au notaire. On parfit la somme par ver-

sements de vingt francs, quand on pouvait. N'est-ce pas admirable ?

» Donc les manœuvres amenaient leur Catherine, leur Marianne, leur Philomène. On les recevait dans le poêle. Ma mère extrayait de son armoire le grand registre, où elle avait tout noté. D'un côté, les prestations du patron : tant de verges de labour à tel lieu dit, tant à tel autre, tant de charrois de fumier, tant de foin, tant de blé, tant de pommes de terre. Les gens faisaient oui, de la tête. Sur l'autre page, les prestations des manœuvres : tant de journées de l'homme au battage en grange, tant au foin, tant au blé, tant à l'avoine, tant aux pommes de terre ou aux betteraves, tant de journées de la femme aux lessives ou aux champs. Jamais je n'ai entendu de discussion. A chacun son dû. On faisait la balance. Il revenait au manœuvre tant de napoléons en or, tant de pièces d'argent, tant de sous, que la femme enfouissait dans sa saquelette. Le compte y était. Dans la grande salle où le feu ronflait, on servait le café et l'eau-de-vie. Aux bonnes années, la patronne, ma mère, offrait aux femmes en gratification, un coupon de

drap pour une jupe, une pièce de toile pour des chemises, un vêtement de laine pour la layette du nouveau-né. On se congratulait. On ne disait pas : « L'année a été bonne » parce qu'elle clochait toujours par quelque endroit. On disait : « l'année n'a pas été trop mauvaise. Le bon Dieu veuille que la prochaine soit meilleure. »

— Vois-tu, Youli, j'ai un peu déraillé. J'ai étendu mon beau royaume de la maison au village, de la communauté de la famille à la communauté de la cité, pour revenir en fin de compte à la maison. C'est ainsi qu'enfant j'ai connu les hommes. Au fond d'eux-mêmes les hommes ne sont pas méchants. Leurs vices sont des faiblesses ou de la sottise plus que de la malice. Je l'ai appris en regardant vivre les gens autour de moi, en vivant avec eux, en les aimant. Et vois comme je suis resté le même, Youli ; malgré toute mon expérience et mes épreuves, je les aime encore.

— Tu les aimes ! s'exclama Youli. Tu les aimes encore, eux qui t'ont méconnu, eux qui t'ont fait tant de mal, à toi et aux tiens ?

— Oui, Youli, je les aime. Ils sont des hom-

mes. Ils sont mes frères en faiblesse, en contradictions, en souffrances, en humanité. Ils sont, comme moi, les enfants de Dieu.

X. — PANACHE.

Le père Ugène me dit :

— Tu causes souvent la nuit, Pierre Brangnette. Je ne dors plus guère. J'entends comme un bourdonnement qui vient de ta chambre. Est-ce que tu rêves tout haut.

— Je rêve, père Ugène. Je rêve tout haut du temps passé. Ma tête est comme une ruche de mouches à miel qui a perdu sa reine. Elle est folle.

— C'est comme ça, quand on prend de l'âge, vois-tu. Moi aussi je rêve ; mais je rêve éveillé. Je repasse les années de ma garce de vie. Des petites choses me reviennent, toutes petites, des riens, qui me sautent à la tête, comme des sauterelles dans les prés, après le regain.

Je ne pouvais pas dire au père Ugène que je conversais avec mon nuton. Il aurait voulu le voir, et l'on sait que les nutons sont capri-

cieux. S'ils aiment à se montrer aux enfants, ils se cachent des grandes personnes. Moi, ce n'était pas la même chose. Je suis resté un enfant, comme dit Youli. C'est pourquoi je me plais à évoquer d'humbles faits, sans intérêt pour l'histoire, ni pour l'humanité. Je m'en excuse auprès de ceux qui liront ces souvenirs. Mais ces humbles faits forment la trame de mon enfance, une trame de soie brillante et multicolore.

Youli m'attendait dans ma chambre.

Il me prit la main gauche, étendit mon index, montra du doigt la cicatrice qui balafre la première phalange.

— Je vois que tu portes toujours la marque de Panache, me dit-il.

* * *

Panache n'était, comme on pourrait le croire, ni un guerrier glorieux, ni un matamore. Panache était un écureuil vif, alerte, à l'âme pacifique. On lui avait donné ce nom à cause de la beauté de sa queue à longs poils. Souvent, au retour de l'école, je flânais devant la fenêtre du Cagibi, derrière laquelle cet amour de bête faisait des ronds dans sa tournette.

— Tu as toujours aimé la flânerie, dit Youli. Bien entendu, cette inclination n'était pas du goût de ton père ni de ta mère. Au village, flânerie égale paresse et chacun sait que la paresse est la mère de tous les vices. On s'efforça vainement de te corriger. Tu aimes toujours la flânerie.

— En vérité, je n'étais point un paresseux. Il est vrai aussi que la musardise m'enchantait. Elle aiguïait ma curiosité et déchaînait mon imagination. Elle était pour moi pleine de surprises et d'enseignements.

» En premier lieu, la forge du maréchal-ferrant m'arrêtait. Protégé par son tablier de cuir, la face noircie, la tête échevelée, le cyclope campagnard battait sur l'enclume, dans un éventail d'étincelles, la masse de métal rouge, qui s'amincissait, se cintrait en fer à cheval. Les coups répétés du marteau sur la bigorne sonnaient comme des battements de cloches. On lui amenait les chevaux déferrés. Avec quel souci du beau travail il enlevait les caboches, rénettait le sabot, dessolait le pied. Célimène à sa toilette dépensait moins d'attention.

» Plus loin, je regardais le travail du menuisier devant son établi. Le maniement des

rabots, des varlopes, des gouges, des villebrequins m'émerveillait. J'admirais le luisant des outils, leurs formes bizarres, l'adresse de l'artisan. Je puisais à pleines mains dans la masse floconneuse des copeaux que nous appelions des « rututus ». Je les portais à mes narines. Je reniflais l'âpre senteur des essences forestières. Le menuisier, et d'ailleurs le maréchal, chantaient ou sifflaient en travaillant, heureux de pourvoir à leur manière aux besoins de la terre et de la maison.

» Plus loin encore, je m'intéressais aux lavandières à la fontaine. Jupes retroussées, le ventre et les cuisses protégées contre l'eau par des paillasons sous leur tablier, les humbles Nausicaas battaient, à grands coups de battoirs, le linge ruisselant, les draps, les chemises, les nappes, les mouchoirs, les blouses de toile ou de coton. Aux arrêts des battoirs, les langues allaient bon train. Babils et papotages provoquaient de lestes ripostes et des cascades de rire. Pour tordre les grandes pièces, les jeunes femmes, une à chaque bout, parfois deux à chaque bout du drap, prenaient inconsciemment des poses gracieuses, faisaient dans leur effort des gestes simples et élégants.

Ils donnaient à leurs corps les attitudes des jolies naïades que l'on voit au flanc des vases grecs ou dans les groupes sculptés de Jean Goujon. C'est là, devant la fontaine de mon village, que j'eus, je crois, la première révélation de la beauté plastique du corps féminin.

— Cette digression, dit Youli, nous mène loin de Panache. Elle nous y ramène aussi. Car Panache, derrière la fenêtre du Cagibi, était une des étapes de ta flânerie.

* * *

— Il y en avait bien d'autres, mon pauvre Youli. Mais le spectacle de Panache en était une qui m'arrêtait parfois longtemps. S'il s'occupait dans sa logette à écaler une noix, à grignoter l'amande d'une noisette je frappais à la vitre. Il dressait ses petites oreilles pointues, me lorgnait de son œil de jais, puis, d'un bond, pénétrait dans les barreaux de son tambour. Et vire, vire, la queue en panache, il tournailait, tournaillait, avec une sveltesse, une vélocité plaisante à voir, si bien qu'il n'apparaissait plus que comme un minuscule nuage de poils roux acajou. Par coquetterie il s'arrêtait,

se balançait comme un funambule qui salue en quête d'applaudissements, repartait en un tournoiement fol. J'aimais à le regarder. En même temps un remords me tenaillait la conscience. Car si Panache avait quitté les jeux libres de la forêt pour des baladinages et des voltiges dans une tournette, c'est à moi qu'il devait son infortune.

— Pas à toi seul, corrigea le nuton, mais à toi tout de même.

— Avec le Nestor Cagibi, un garnement de mon espèce, par une belle après-midi de septembre, nous rôdions dans les bois, comme les héros de Fenimore Cooper sur le sentier de la guerre. Les feuilles commençaient à se dorer. Par endroits, le soleil allumait leurs tons fauves. Une vraie fête de cuivre et d'or! Nous avions atteint un canton de jeune futaie, où les arbres clairsemés dressaient les colonnettes de leurs troncs minces, couronnés d'une touffe de ramures. C'est là que s'égara, pour son malheur, notre étourdi d'écureuil. C'était sans doute un jeune de l'année, dépourvu d'expérience, et qui n'avait jamais rien vu, comme le souriceau du bonhomme. Aussitôt aperçu,

nous le prîmes en chasse. Pourtant j'aimais les bêtes.

— Oui, dit Youli, tu aimais les bêtes. Mais la première tentation de l'enfant devant un écureuil, comme devant un oiseau ou un laporeau, c'est un désir de possession. Il s'en empare, il le prive de sa liberté, il l'emprisonne. Quelle torture de tous les instants! C'est cela l'amour des enfants. Celui des hommes aussi. Ce n'est que quand ils sont maîtres de l'objet de leur désir qu'ils commencent à l'aimer vraiment.

— Hélas! Ce fut le sort de Panache. Epouvanté, il grimpa sur un chêneau. Une violente secousse donnée à l'arbuste fit choir comme un fruit mûr la pauvre bête. Il gagna le tronc voisin. Une nouvelle secousse le détacha de sa branche. Il virevoltait entre nos jambes, jusqu'au vain refuge d'un autre arbuste. Ce jeu cruel aurait duré longtemps si l'idée ne m'était venue de me laisser tomber sur l'animal au moment où il touchait terre. Douleur ou terreur, Panache, de ses dents aiguës, me mordit la première phalange de l'index gauche; mais l'animation de la poursuite m'empêcha de sentir le mal. Je maintins mon prisonnier. Je l'en-

fouis dans la poche de mon veston, fermée par une épingle, et je sentais sur mon flanc la chaude palpitation de la bête affolée. Alors seulement je regardai mon doigt. Un lambeau de chair pendait, retenu par un fil de peau. Nestor du Cagibi faillit pâmer. Il rajusta les chairs, les ligota au moyen de mon mouchoir, Celui-ci ne fut bientôt plus qu'un linge sanglant.

Youli riait :

— Punition, punition! Tu ne l'avais pas volée, Pierre Brangnette.

— Je ne l'avais pas volée, certes. J'en porte toujours la marque, comme le galérien. D'ailleurs, ce châtement ne fut pas le seul. D'autres suivirent.

» D'abord, Nestor du Cagibi prétendit à la moitié de la prise. Il y avait droit, ayant secoué l'arbre. Il estima la bête à quarante sous.

— Donne-moi vingt sous, dit-il, et nous sommes quittes.

» Le malin savait bien que mon porte-monnaie logeait le diable. Il les avait lui, les vingt sous. Son père, braconnier des bois et des rivières, fournissait la table du curé, du commandant de gendarmerie, du juge de paix. Il



Il virevoltait entre nos jambes...

gagnait tout ce qu'il voulait et se montrait pour son rejeton d'une générosité de père prodigue.

— Alors, vends-le moi pour vingt sous.

» Malgré mon désir de garder Panache qui me coûtait tant de sang, je finis par céder. J'empochai la pièce blanche. Je m'en promettais des orgies de chocolat et de sucre d'orge. Mais l'épicier me rendit ma pièce. Elle était du pape. C'était moi le volé cette fois.

— Tu n'as jamais eu le sens des affaires, ricana le nuton. Combien de pièces du pape t'a-t-on refilees dans ta vie?

— Ensuite, à la vue de ma main sanglante, ma mère d'abord effrayée, parla d'aller chercher la sœur Casimir, qu'on appelait Sœur Tisane et qui savait soigner les maladies et panser les plaies. Mais quand elle sut à quoi se réduisait le dommage et comment il m'était advenu, elle débita à mon fond de culotte un monologue qui fit du bruit dans la maison.

» Enfin, mon plus grand châtiment, Youli, ce fut quand je vis pour la première fois Panache dans sa tournette. D'avoir ravi aux cimes de la forêt cette grâce agile, cette vie presque ailée, réduite désormais à des jeux de cirque

pour le délassement d'un Cagibi, je me sentais coupable d'une sorte de profanation, d'un sacrilège inexpiable. Un remords mêlé de honte me poignait le cœur.

» Je me voyais moi-même privé de liberté, esclave d'un ogre mangeur de chair crue, contraint par mon geôlier à des besognes de pitre pour le distraire. La vision de ma déchéance se représentait en une image si vive que j'éprouvais des mouvements de rage et de désespoir.

» Tels devaient être les sentiments de Panache. Je lisais dans ses yeux un reproche mélancolique. Il s'ennuyait. Parfois il fermait les paupières. Il rêvait des espaces infinis, des concerts du vent dans les feuilles, de la beauté des aubes et des crépuscules, de l'ivresse de sauter de branche en branche, d'un arbre à l'autre, en des bondissements allègres. Pour se leurrer lui-même il entraît alors dans sa tournette, il tournait, tournait, arrêté seulement par le désespoir où le jetait la vanité de sa course. Je ne manquais jamais de flâner devant la fenêtre de Cagibi. Je ne pouvais m'empêcher de me rassasier de ma honte et de mon remords.

— Oui, dit Youli. Tu avais l'âme de l'assassin qui vient rôder autour du théâtre de son crime.

* * *

— Une idée germa en moi : libérer Panache. Le maître d'école nous avait conté l'histoire du chevalier français Pierre Nolasco et de l'Ordre des frères de la Merci, fondé pour le rachat des captifs chez les Maures. Je serais le Pierre Nolasco de Panache. Si j'avais eu quarante sous, je les aurais offerts à Cagibi, pour le rachat de Panache. Hélas ! Je n'avais pas les quarante sous. Aussi bien le Cagibi, fier de son écureuil, se serait sans doute moqué de ma clémence. J'appris ce jour-là de quelle difficulté se hérissé parfois le rachat d'une faute.

» Accablé de mon impuissance, résolu tout de même à poursuivre mon dessein, il ne me restait plus que la violence ou la ruse.

— Et tu optas pour la ruse, dit Youli, parce que le Nestor du Cagibi était plus fort que toi. Tu t'insinuas plus avant dans ses bonnes grâces. Tu devins son inséparable. Et un jour que vous examiniez tous deux la logette de Pana-

che, tu levas, à l'insu de ton camarade, le loquet de la porte. Le lendemain, Panache avait fui par les jardins et regagné les bois.

— Autant la fuite de mon Colas m'avait causé de peine autant l'évasion de Panache me combla de joie. Y avait-il dans ce sentiment une part inavouable? Me réjouissais-je du dépit du Cagibi plus que de la libération de Panache? Je ne veux pas me flatter. Peut-être y avait-il un peu de cette lie de conscience qu'a déposée en nous le péché d'Eve. Je crois pourtant que dominait la jouissance magnanime de mon œuvre de miséricorde à l'égard de l'écureuil. Je me complaisais du moins à le croire. Ainsi se mêlent de bon vin et de piquette les sources vives de nos actes.

» Nestor du Cagibi soupçonna bien quelque chose. Il m'interrogea adroitement. Mais j'avais mis ce jour-là sur mon visage mon plus beau masque de candeur. Seulement, à chacune de nos expéditions dans la forêt, il ne cessait de me parler de Panache, essayait de me couper dans mes réponses, prêt à me donner une volée de bois vert s'il avait surpris dans mes confidences le moindre soupçon d'un aveu. Car il avait une âme belliqueuse. Il

brandissait volontiers son tomakawk, un vieux couteau de chasse, ébréché, mais redoutable. Finalement il se contentait de crier » Panache » à tous les écureuils rencontrés.

» Ceux-ci se tenaient sur leurs gardes. A notre approche, ils grimpaient aux cimes des plus hauts arbres, d'où ils narguaient les deux trappeurs de Fenimore sur le sentier de la guerre. »

XI. — BEREZINA.

— Le sentier de la guerre, dit Youli, il y en avait au village qui l'avaient suivi, ce sentier-là, non pas un sentier, mais une grande route, une route qui allait jusqu'au bout du monde. Te souviens-tu de Bérézina, qui demeurait non loin de l'école, à la fourche des chemins?

J'aurais pu répondre comme le Normand : « Peut-être bien que je me souviens, peut-être bien que je ne me souviens pas de Bérézina. » Car ce coin de ma mémoire, noyé d'ombre, ne me livrait que des images confuses, nébuleuses, où se révélait par endroits une poudre de lueurs.

Ma songerie plongea dans cette ombre et, en silence, je m'appliquai à en ressusciter les fantômes. Je n'avais jamais vu Bérézina. Je savais, comme mes camarades, que là, dans une petite maison coiffée de chaume — une

des dernières, les autres se casquaient d'ardoise — que là demeurait, reclus par une solitude volontaire, un vieux grenadier de l'Empire, qu'on avait surnommé Bérézina. Avait-il vraiment fait la campagne de Russie? Son âge le lui eût permis. Il est possible aussi que l'imagination populaire ait embelli et agrandi son histoire, comme il arrive.

D'autres, avant lui, n'ayant pu échapper à la conscription ou séduits par le goût des aventures et l'amour de la gloire, avaient servi dans les armées de Napoléon. Les uns dormaient sous la neige des steppes russes, les autres dans les marais des forêts germaniques, d'autres encore sous les gazons de la plaine brabançonne. Leur souvenir, non encore effacé à l'époque de mon enfance, animait le village d'une flamme pathétique.

Bérézina, lui, était revenu, avait pris femme et fait souche d'honnêtes gens.

Fidèle au culte de l'idole dont il attendait le retour, il tenait pour usurpateurs le roi Léopold, le bourgmestre, les échevins, les conseillers communaux, jusqu'au garde-champêtre. Le curé même trouvait à peine grâce devant

son intransigeance. Il disait, paraît-il, car on ne savait tout cela que par ouï-dire :

— Tas de farceurs. La mort du Tondu? Allons donc. Vous le verrez revenir à la tête de ses grognards, conduit par les aigles. Alors, gare au coup de balai.

On contait qu'avec l'âge, le vieux grenadier battait la campagne. Sa tête déménageait. Ses parents et ceux qui l'approchaient, quand ils parlaient de lui, faisaient toc-toc, sur leur front.

Resté au lit pendant le jour, parce qu'il ne voulait pas participer à la vie du village sous une autorité usurpatrice, il se levait, le soir venu, pour des expéditions dans les champs et dans les bois, à travers la nuit. Il passait comme une ombre. On entendait résonner son pas encore ferme et le tac-tac de son bâton ferré sur la route. Il rythmait sa marche au fredon de chansons militaires.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière

La liberté guide nos pas...

Où allait-il? »

Comme je fredonnais moi-même le chant de départ, Youli, qui avait en silence suivi ma songerie, intervint soudain :

— Où allait-il? Il allait dans les champs où, enfant, il avait travaillé la terre. Plus souvent il se dirigeait vers les bois, le bois de Tchicdié, le bois de Meix, jusqu'à Lagland. Je l'ai suivi. Il explorait la nuit de la forêt. Il s'orientait, comptait les fûts de chêne, une autre fois les fûts de hêtre. A vingt et un, il s'arrêtait, mesurait à partir de la souche une longueur de son bâton, traçait une circonférence de ce rayon, et fouillait le cercle, soulevant les feuilles mortes et l'humus sylvestre. Il cherchait un trésor. En piquant de son bâton ferré le sol circonscrit, il articulait des mots étrangers à consonances germaniques, s'arrêtait, l'index au front, pour s'interroger, s'irritait en des jurons singuliers, inconnus au village. Quand il était fourbu, il restait un moment affaissé sous le poids d'un immense désespoir, puis se redressait, portait comme un fusil son bâton sur l'épaule droite et repartait du pied gauche dans la nuit en chantonnant :

Il était une bergère

Et ron ron ron

Petit patapon... »

Mon nuton fredonna la vieille ritournelle.

Il allait et venait dans la chambre, singeant la marche du vieux troupier, avec des contorsions très drôles du torse et des jambes. Nous reprîmes la conversation évocatrice.

— En effet, Youli, les petits Bérézina contaient, en grand mystère, qu'un jour ils seraient riches et qu'ils achèteraient la plus belle ferme des environs. Leur grand-père avait enfoui dans une cachette, au pied d'un arbre, un trésor, son butin de guerre. Dans quel village russe ou bavarois? Il ne savait. Sa mémoire défailait sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Ces racontars nous peuplaient l'imagination de conjectures magnifiques; ils égayaient de sourires les faces terreuses des vieux villageois. L'avenir donna raison aux sceptiques. Jamais les petits-fils de Bérézina n'ont acheté la ferme rêvée.

— Que de fois, dit Youli, des rêves magnifiques finissent en queue de poisson!

*
* *
*

— Tout de même, continuai-je, car mes souvenirs s'éclairaient, la présence de Bérézina, encore qu'il demeurât invisible comme un

héros des contes bleus, imposait au village une obsession fébrile qui se révélait surtout au cœur des écoliers.

» Chaque fois que dans ses cours d'histoire le maître nous parlait d'un guerrier fameux, Jacques van Artevelde, Godefroid de Bouillon, Charles-le-Téméraire, nos pensées se reportaient sur Bérézina, qui représentait pour nous d'une manière concrète les surprises des batailles, les ailes de la victoire, les trophées de la guerre.

» Un souffle belliqueux passait sur nos têtes. Aux récréations, l'école formait deux régiments, le régiment des Cosaques et celui des Grenadiers. Nestor du Cagibi commandait le premier. Je commandais le second. On entendait des : « A droite, alignement. Par file à gauche, marche! Gauche, droite! Une, deux! » De sa fenêtre, le maître contemplait ses potaches à l'exercice. Il souriait. Il songeait sans doute qu'il pourrait supprimer les leçons de gymnastique. Il les supprimait. Mais s'il tournait la tête, les troupes ennemies en venaient aux mains, avec de grands cris et des injures magnifiques, à l'imitation des Grecs et des

Troyens de l'Iliade, possédés par les dieux de la guerre.

» La cloche sonnait. Le désordre de la bataille s'ordonnait en rangement. Seulement pendant la leçon qui suivait, les cosaques et les grenadiers se lançaient de leurs bancs, par des hochements de têtes, des provocations silencieuses. Quand nous rentrions à la maison, le ravage de nos toilettes révélait la fureur de nos jeux.

Youli se mit à rire.

— Et, ajouta-t-il, les mamans remplaçaient les boutons disparus, recousaient les poches arrachées. Cela n'allait pas sans de péremptaires saboulées. Et les cosaques et les grenadiers, honteux sous l'averse, baissaient la tête, surpris de la vanité de la gloire militaire.

— Leur rêve, poursuivis-je, n'en continuait pas moins.

» J'avais, en ce temps-là, la manie d'illustrer mes livres de classe et mes cahiers. Des dessins à la plume enluminaient les marges des manuels d'arithmétique, d'histoire ou de grammaire. On voyait des forêts de pins escalader les échelles des tables de multiplication, des vaches et des veaux paître dans les paragra-

phes de la bataille des Eperons d'or, des char-
rués attelées de chevaux et conduites par des
gars robustes labourer les arpents des conju-
gaisons. Mais à l'époque où nous fut contée
l'histoire de Bérézina je devins peintre de ba-
tailles et de revues militaires.

» Des escadrons de cosaques chevauchaient
dans les blancs des pages. Les coursiers, la
patte droite levée en équerre, la tête haute,
les oreilles en avant, la queue raide, s'ali-
gnaient dans des attitudes parallèles. Les ca-
valiers en dolmans bleu de roi, la tête hirsute
sous des bonnets d'astrakan, tenaient la pique,
le sabre et le mousqueton. En face, dans un
ordre non moins bien stylé, s'avançaient les
hauts bonnets à poils, à cocarde ou plumet
rouge, la jambe tendue pour la marche, la
main droite à la crosse du fusil, la gauche ba-
lancée en arrière.

» La couleur des uniformes ne devait rien à
la vérité historique. Elle dépendait de la mine
de mes crayons. Elle obéissait à l'arbitraire le
plus fantasque. Elle ressemblait en cela à
l'art de pas mal de mes contemporains qui,
ordonnant leurs tableaux, dans les lignes et
les coloris, selon la plus aimable fantaisie,

montrent à nos yeux étonnés des prairies mauves, des vaches vertes, des coquelicots bleus.

» Au coin supérieur des pages, au sommet d'une butte de gazon, se dressait sur son cheval blanc l'empereur.

» Ah ! mon brave Youli, que de remontrances m'ont values mes dessins, que de remontrances et de critiques injustes ! Les critiques si rarement comprennent les artistes. Mon art restait incompris. Le maître prétendait que j'estropiais la nature. Mes chevaux avaient des apparences de bourriques. Mes soldats ressemblaient à des ballots mal ficelés. L'empereur lui-même figurait un pot à tabac écrasé sur une haridelle. Ce maître d'école, par ailleurs si disert, s'avérait un philistin, au goût déformé par un abus de la table de multiplication et qui ne comprendrait jamais rien aux miracles de l'art moderne.

» Quant à ma mère, qui avait du goût, elle jugeait mes illustrations remarquables et mes dessins très ressemblants. Ce qui la chiffonnait un peu, et elle me le reprochait sévèrement, mettant quelque contradiction entre ses jugements et ses reproches, c'était que mes images abîmaient des livres coûteux, qu'il

fallait ménager pour l'usage de mes frères et sœurs.

» Elle craignait aussi que l'exercice de mes facultés esthétiques ne se fît au détriment de mes études. En quoi elle se trompait. A la fin de l'année scolaire je rentrais à la maison le front ceint d'une couronne de chêne, les mains chargées d'une pile de livres rouges à tranche dorée, que j'admirais sans les lire.

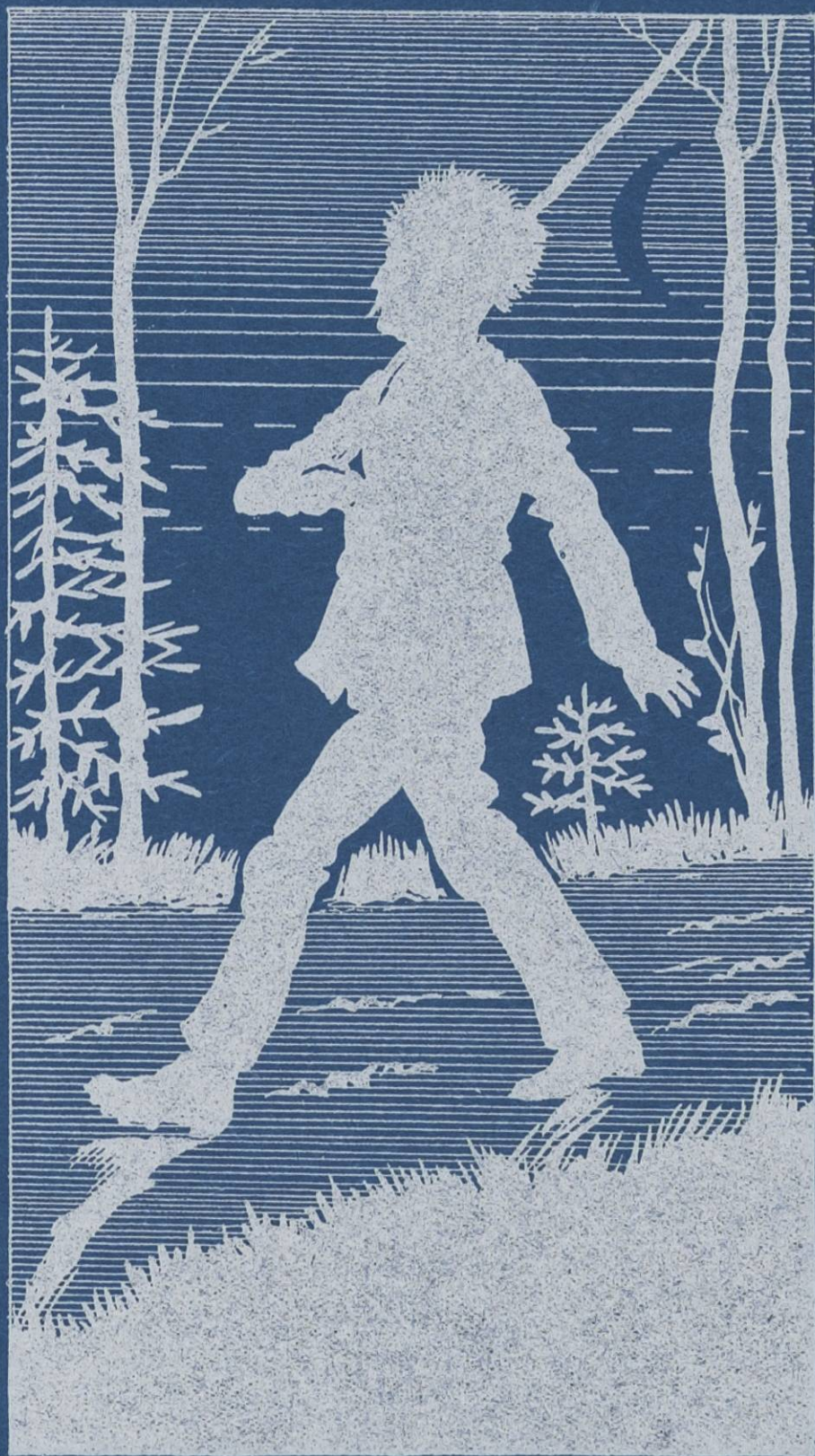
* * *

» Ma fureur guerrière trouva d'ailleurs une autre issue. Devines-tu, Youli ?

— Tu veux dire les Meichtîs ?

— Je veux dire les Meichtîs.

» Les Meichtîs étaient les indigènes de Meixle-Tige, le village voisin. Les dimanches après vêpres, sous la conduite d'un capitaine, tantôt l'un tantôt l'autre, nous partions en expédition vers le Trablou, frontière des deux territoires. Quelques-uns s'armaient de gourdins, d'autres, d'une fronde de cuir retenue par deux ficelles, la plupart, comme dans la chanson de Malborough, ne portaient rien. Ils étaient sûrs de trouver, au bord de la route, abondantes munitions dans les tas de cailloux.



Il était une bergère...

» Nous nous avancions jusqu'au-dessus du raidillon. Arrêtés là, devant le ban ennemi, le capitaine et les plus audacieux dépassaient la ligne frontière pour les provocations. « Ohé les Meichtîs ! Ohé si vous avez du cœur au ventre ! Ohé les niguedouilles ! » Les autres répondaient par des cris et de redondantes insolences.

» Vois-tu, Youli, ces gosses renouvelaient, sans le savoir, les usages des peuplades primitives. Je l'ai compris plus tard. Les poètes de l'Illiade et de l'Enéide, les trouvères de la Chanson de Roland et de la Geste des Quatre fils Aymon, mettent dans la bouche des héros, offrant ou acceptant la bataille, de mirifiques défis, des invectives tempêtueuses, propres à l'excitation du courage et au déchaînement de la fureur. Les paroles ailées volaient sur les deux camps. Les yeux s'allumaient. Les cailloux pleuvaient.

» Ainsi s'engageait la mêlée sur le Trablou. Un jour que notre avance irrésistible refoulait les Meichtîs jusque dans leur village, des hommes et des femmes armés de fourches sortirent des maisons. Les dieux et les déesses venaient au secours des vaincus. Les Mars et

les Bellones, protecteurs de Meix-le-Tige, avaient pris les apparences humaines pour repousser notre assaut. Nous sûmes accepter l'inévitable et nous reculâmes de toutes nos jambes jusque sur notre territoire, ramassant de ci de là les casquettes abandonnées par les guerriers et que nous emportions comme des trophées.

» C'étaient des joutes mémorables. L'âme de Bérézina nous enflammait. Nous rentrions au village sous l'aile battante de la victoire. Il nous est arrivé aussi de faire notre retraite de Russie, en débandade à travers les haies et les ronciers couverts de neige. Nous ne nous en vantions pas. Nous reformions notre troupe pour défiler au village avec les apparences du triomphe. Les filles suspendaient le jeu de la marelle ou la danse à la corde pour admirer nos rangs glorieux. Les femmes, debout aux seuils des portes, souriaient à notre allure guerrière. Sur les bancs devant la fenêtre fleurie de fuchsias et de géraniums, les vieux, la pipe aux lèvres et les joues creuses, rêvaient aux jours anciens et aux victoires oubliées.

» Quel dieu ou quelle déesse nous remplissait les cœurs de cette haine dominicale contre

les Meichtîs ? Car à l'ordinaire, nous considérons nos voisins comme de bons camarades et partageons leurs jeux. Le dimanche seulement, après les vêpres, nous devenions ennemis. Etions-nous la proie d'une fatalité tragique et séculaire ? En vérité, entraînés par l'action, nous négligions de philosopher sur nos mobiles. Nous retrouvions dans l'histoire des exemples de même inimitiés entre cités voisines : Bouvignes et Dinant par exemple.

» A la réflexion, si l'on songe que Meix-le-Tige, ou Meix-le-Dietsche, à la frontière des langues, était jadis Meix-l'Allemand, on peut supposer que la coutume des combats dominicaux était un reste des vieilles animosités entre deux races qui ne se comprenaient pas. Cette animosité a disparu depuis. Les enfants de mon village comme ceux de Meix-le-Tige se sont humanisés. Ils ne se battent plus le dimanche après les vêpres. Si tous les hommes communiaient dans la même sagesse, les « *bella matribus detestata* » n'ensanglantaient plus cette bonne vieille terre nourricière. L'âge d'or reflourirait. »

Soudain le rire de Youli décrocha mon

rêve. Il se remit à danser autour de moi : Et ron ron ron, petit patapon...

Puis il dit :

— Depuis neuf cents ans que je vis, je sais, Pierre Brangnette, qu'il y a toujours eu des guerres et je crois qu'il y en aura toujours. Platon disait que l'homme est un animal à deux pattes et sans plumes. D'autres disent que l'homme est un animal raisonnable. Pour les nutons, qui ne sont point de grands philosophes, mais qui ont l'expérience des siècles, l'homme est un animal qui se bat pour la gloire. Les autres animaux se battent au printemps pour la conquête d'une compagne, en toute saison pour les besoins de leur estomac ou la défense de leur gîte. Les hommes seuls se livrent entre eux de sanglantes batailles pour une fumée. Qu'allait faire le vieux Bérézina chez les Russes ? Qu'allait y faire l'empereur ? Mais ce sont là considérations qui dépassent l'intelligence du petit peuple souterrain.

— Au vrai, mon cher Youli, répondis-je, tu parles comme Saint Thomas. Mais ce n'est pas notre affaire de dissenter sur ces graves problèmes, pas plus que je ne veux tirer des leçons du cas de ces écoliers grisés par l'âme

de Bérézina. Laissons cela aux philosophes et aux pédagogues. Notre affaire à nous est de réveiller des souvenirs. On peut les juger de peu de prix en comparaison des *Mémoires du Général de Ségur* ou des *Mémoires d'Outre-tombe*. Que nous importe! Pareils au poète latin qui s'exhortait à chanter de moindres choses — *paulo minora canamus* — nous évoquons ensemble les menues aventures d'un petit garçon gaumet. Nous y prenons du plaisir. Nous en goûtons la poésie naturelle et spontanée. La douce lumière d'un paradis doré nous enveloppe et nous enchante.

» Plus tard, à la lecture des poètes et des historiens, au claironnement tumultueux des épopées, ce petit garçon connaîtra des passions plus violentes et des admirations plus enthousiastes. Il ne les aurait peut-être pas si bien comprises, ni si intensément ressenties, si toute son âme n'avait vibré à l'histoire du vieux Bérézina, reclus dans sa maison, comme son maître dans son île, si son imagination ne s'était débridée au jeu des enluminures dans ses cahiers et dans ses manuels, si son besoin de violence ne s'était exercé dans les rencon-

tres dominicales avec les garçons de Meix-le-Tige.

» Tout cela, vois-tu Youli, c'est des petites choses, si nous les considérons d'aujourd'hui. Pour l'enfant que j'étais alors, c'étaient des affaires d'Etat. J'aurais donné tous les Austerlitz et tous les Iéna pour une de nos victoires sur le Trablou. »

* * *

La nuit s'était soudain épaissie. Je ne voyais plus mon nuton, sinon comme un petit morceau de ténèbre plus noire dont les contours se fondaient dans l'ombre de la chambre.

Tout à coup, sans que je puisse me rendre compte ni de quelle manière ni par quelle issue il avait disparu, il ne fut plus là.

XII. — L'EGLISE.

J'ai voulu revoir l'église, mon église d'autrefois, que je sens toujours mienne, malgré l'absence.

C'est une petite église romane, sans ornements d'architecture comme on en voit beaucoup dans mon pays. Ses murs extérieurs crépis à la chaux, ses fenêtres encadrées de pierre de France, lui donnent le même aspect que celui des maisons paysannes, groupées autour d'elle. On dirait qu'ici Dieu, dans sa mansuétude, a voulu descendre au niveau de ses créatures, par la simplicité de sa demeure sans pompe et sans magnificence, pareille à leurs propres demeures, afin que l'accès en fût aplani à leur humilité timide et familière.

Il est ici vraiment le Bon Dieu. Il a dépouillé sa grandeur et sa puissance en faveur de sa

paternité. Il est le père dans sa maison des champs.

Seule, la tour carrée avec ses cloches et son large cadran où s'inscrivent les heures dorées, avec sa flèche élégante, gainée d'ardoises bleues, où l'aube et le crépuscule épingle des reflets mauves, avec sa croix de fer et son coq d'or, qui tourne au vent, indique que l'habitant de cette humble demeure est le Seigneur du village et le Maître de la terre.

Je suis entré.

Une vague odeur d'encens flotte encore dans cette fin de matinée. Le soleil allume les cordons rouges, verts, bleus, qui encadrent la grisaille des fenêtres. Au milieu du chœur la petite flamme eucharistique danse au fond de la coupe de grenat. Elle tire mon regard vers le maître autel. Entre ses doubles colonnes torsées qui supportent le fronton avec le grand œil ouvert dans un triangle irradié d'or, l'*Ecce homo*, le roseau à la main, la couronne d'épines au front, le manteau écarlate aux épaules, et, au-dessus du tableau, une Vierge couronnée qui tient l'Enfant et qui écrase la tête du reptile, regardent par-dessus le tabernacle,

jusqu'au fond de la nef, les bancs alignés qui attendent les fidèles.

Aux premières rangées, les bancs, plus petits, accueillent les garçons et les filettes, ceux-là du côté droit, face à l'autel de Saint Pierre, patron du village, celles-ci à gauche, devant la Vierge.

Ici, toute mon enfance pieuse me remonte au cœur. Je me revois agenouillé sur ces banquettes. Mon petit livre ouvert sur l'appuie-mains, s'illustrait d'une imagerie naïve qui absorbait plus que le texte, mes regards et mon attention. Dieu le Père, vieillard majestueux, assis sur un trône dans les nuages, tenait d'une main le sceptre, de l'autre le globe bleu du monde. La colombe du Saint-Esprit éployait ses ailes dans un halo doré au-dessus du Père. Quant à Jésus, l'artiste le représentait aux divers âges de son enfance, emmaillotté dans sa crèche entre Marie et Joseph, porté aux bras de sa mère sur l'âne de la fuite en Egypte, maniant le rabot dans l'atelier de Nazareth, dissertant avec les docteurs du Temple à Jérusalem. Puis venait le Jésus des paraboles, l'Enfant prodigue, le mauvais Riche, le bon Samaritain, pareils à des contes bleus, chers aux

imaginations puériles. Enfin toutes les stations, où l'Homme de Douleur portait sa peine et ses tourments, enflaient mon cœur d'une pitié attendrie.

Quand nous ne servions pas en enfants de chœur, c'est d'ici que nous suivions les offices, la messe, les vêpres, le salut. De temps en temps le maître quittait son banc. D'une main, il tenait son gros missel ou son vespéral, l'index plongé entre les pages à la manière d'un signet. De l'autre, il tirait l'oreille aux galopins bavards ou querelleurs. Nestor du Cagibi en gardait le pavillon droit plus développé que l'autre. On le disait du moins.

Il chuchotait toujours quelque plaisante remarque soit sur la grosse moustache du sacristain, soit sur la voix chevrotante du maître chantre, soit même sur les statues des Saints, le lys de Saint Joseph, les clés de Saint Pierre, le chien de Saint Roch. Le sentiment de la vénération lui était étranger.

On avait sa semaine, deux par deux, pour le service du chœur. En soutanelle rouge et surplis blanc, on observait scrupuleusement les rites. L'habit faisait l'enfant de chœur. Il imposait aux plus turbulents une onction, une

gravité de lévite. Cela n'empêchait pas qu'on vidât les fonds des burettes avec des airs de jouisseurs. Aux grandes fêtes, le chœur se remplissait de soutanelles rouges bordées d'hermine, dont les évolutions se déployaient dans une cadence harmonieuse, comme les figures d'un ballet sacré. Nos mères nous suivaient des yeux et nous trouvaient beaux. Plus d'une souhaitait que l'enfant devenu homme revêtît les dalmatiques et les chasubles dorées au service du Seigneur.

..

C'est dans ces bancs aussi que nous assistions aux leçons du catéchisme de la première communion.

Il y avait en ce temps-là un brave homme de curé, une sorte de Fénelon villageois qui avait de Fénelon non seulement l'onction et la bonté, mais encore l'imagination fleurie, l'esprit fin, la parole châtiée. Sa bienveillance et sa finesse s'inscrivaient sur son visage débonnaire, troué de deux yeux vifs, encadré d'une chevelure frisant.

Ses prênes enchantaient ses paroissiens. Il enseignait l'évangile et la morale avec la sim-

plicité du sermon sur la montagne, mais aussi avec une recherche de pittoresque dans les mots et dans les images, qui introduisait dans son éloquence les champs, les ruisseaux, les bois, les travaux aratoires, les animaux domestiques et les bêtes sauvages.

Le plus humble paysan percevait nettement tout cela, qui lui était familier. Il goûtait les sermons de son curé plus que les homélies des prédicateurs étrangers, orateurs des triduums, des missions, ou des retraites. A la sortie des exercices, dans les groupes où se discutait l'éloquence du missionnaire, on entendait de vieux terriens déclarer avec des hochements de tête : « Oui, oui, sans doute; mais ça ne vaut pas notre curé ». En quoi d'ailleurs ils se montraient bons juges.

C'est ce brave homme qui nous faisait le catéchisme préparatoire à la première communion, un catéchisme vivant, illustré d'histoires et de paraboles, et qui parlait à notre imagination autant qu'à notre jugement.

Il avait un jour comparé Dieu à un roi. Cela lui valut les réponses suivantes d'un jeune Lorrain, égaré dans mon village et qui se préparait à la première communion.

— Combien y a-t-il de personnes en Dieu? interrogeait le curé.

— Il en a trois, M'sieur le curé, Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint Esprit.

— Bien, mon enfant. Dites-moi maintenant. Est-ce que Dieu le Père est Dieu?

— Assurément, M'sieur le curé.

— Très bien. Et Dieu le Fils?

— Ah, non, M'sieur le curé.

— Comment, non?

— Dame, M'sieur le curé, il ne le sera qu'à la mort de m'sieur son père.

Ce fut un déchaînement de rires. Nestor du Cagibi se tirebouchonnait sur son banc comme les quartiers d'un ver coupé par la bêche. Le curé lui-même, souriant, cria un chut prolongé. Il ne jugeait pas la réponse si mauvaise. Elle s'accordait avec la logique humaine, mais la logique humaine déraille devant la logique divine et devant le mystère. Le petit Lorrain se rassit, morfondu.

Ce besoin de logique, inné à l'enfance, nous arrêta d'autres fois. Je me souviens notamment d'une réponse qui nous laissait perplexes.

— Où est Dieu? disait le catéchisme.

Il répondait :

— Ici, aux champs, et partout.

« Partout » aurait suffi.

Mais le catéchiste nous expliqua la raison de ces pléonasmes commis par Fénelon. Car notre livret était le catéchisme de Fénelon. Écrit pour les hommes des champs, il parlait aux terriens un langage concret. Il les avertissait de se tenir constamment en la présence de Dieu, *ici*, à l'église, dans leur maison, dans leurs étables, *aux champs*, dans leurs travaux coutumiers, *partout* enfin, où qu'ils fussent en dehors de leurs habitudes.

La première communion se fit en mai. Lyie avait douze ans. J'en avais onze. Car en ce temps-là les petits enfants n'étaient pas encore admis au banquet eucharistique. Dans nos villages, la religion gardait quelque chose de la rigueur janséniste. Les vieux pasteurs, nourris d'une théologie austère, durs pour eux-mêmes dans leur vie, imposaient à leurs ouailles, en même temps que des disciplines sévères des croyances rigides et inclémentes. Leur ciel était si lointain qu'il semblait inaccessible; leur Dieu si redoutable, dans sa puissance et sa colère, que le peuple ne l'approchait qu'en des prosternements, comme les Hébreux leur Jého-

vah. Nos âmes d'enfants participaient à cette transe.

Aussi est-ce la vivace impression qui me reste de cette solennité. Je me vois encore aux jours de la retraite préparatoire et surtout devant le confessionnal, scrutant ma conscience au moyen du questionnaire que nous avait donné le maître : « Ai-je rempli tous mes devoirs envers Dieu ? Ai-je assisté à la messe aux jours prescrits ? Ai-je médité de mon prochain ? Ai-je désespéré ? Ai-je eu des distractions pendant mes prières ? » Il y en avait deux ou trois pages des péchés les plus communs et aussi quelques-uns des plus étranges.

Comme le malade imaginaire, à la lecture d'un manuel de médecine, se découvre tous les symptômes des maladies les plus rares, je plongeais épouvanté dans mon marécage spirituel. J'avais commis tous les crimes du questionnaire.

Et quand il s'agissait de dénombrer mes manquements à l'obéissance et à la charité, mes colères contre les agaceries du Cagibi, mes distractions dans mes prières, mes fautes de paresse à quitter le matin mon oreiller, malgré mon recours à la formule : plus ou moins,



Le maître autel...

je désespérais de l'exactitude de mon bilan et me croyais sur la pente du sacrilège.

Cet effroi tomba le matin du grand jour, distrait par les soins de la toilette.

Lyie, en robe blanche et voile de mousseline, le missel doré et le chapelet à grains bleus dans une main, le grand cierge noué d'un nœud de moire à franges d'or dans l'autre main, ressemblait à la Vierge revêtue de ses habits de fête. La crainte de froisser sa robe et son voile lui donnait la raideur d'une statue. J'étais en habit noir, le bras gauche cravaté de moire à franges d'or et portant comme Lyie cierge, missel et chapelet. Nous marchions entre nos parents vers l'église. D'autres blancheurs et d'autres cravates à franges d'or, venaient dans du soleil, des différents points du village. Une piété souriante éclairait les figures des hommes et des femmes, au souvenir de leur enfance fleurie.

La messe se déroula dans les musiques, les encens, les prières. Puis vint la récitation des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition. Mon effroi me reprit. Des péchés oubliés remontaient comme des bulles du fond de ma conscience, éclataient à la surface, me faisaient

une âme limoneuse. Je me jugeais indigne de recevoir la divine Présence. N'eût été la honte qui devait m'en échoir, j'eusse renoncé à m'approcher de la Sainte Table.

Je n'en eus pas le courage. J'avalai tous mes scrupules avec l'hostie. Mais il m'en resta une inquiétude. A côté de moi, Lyie, le visage rayonnant, goûtait l'Ineffable. Je l'enviais. Elle n'était qu'une blancheur. Son voile de mousseline battait sur sa robe comme des ailes d'archange.

J'en suis bien fâché pour mes éventuels panégyristes — oh! très éventuels! — le jour de ma première communion ne fut pas le plus beau jour de ma vie. Il fut assombri par mes scrupules. Mon âme s'épouvantait du mystère qu'elle portait en elle. Ma mère inquiète, m'interrogea avec bonté. Je fondis en larmes et, à travers mes sanglots, elle perçut mon angoisse profonde que ses paroles raisonnables apaisèrent peu à peu. Plus tard, je compris mieux la suprême indulgence de la bonté divine et combien la bonne volonté est génératrice de pardon. Les grands serviteurs de Dieu n'eurent-ils pas leurs heures de tourment spirituel,

qui les menèrent parfois jusqu'aux confins de la désespérance?

Hélas! Je n'étais pas un grand serviteur de Dieu. A peine un petit, un tout petit, au cœur plein de vipères, plein aussi de bonnes intentions, que les vipères dévoraient. Cependant mon âme a gardé à travers la vie, malgré les faiblesses et les épreuves, une foi profonde, une espérance indéfectible, un élan ailé vers les cimes. Je le dois à mon père et à ma mère, tous deux d'une piété si éclairée. Je le dois aussi à mon brave homme de curé, à ses enseignements fleuris, et à ma petite église, dont les autels, les statues des saints, les murs même, sous leur patine, conservent la couleur de mes rêves d'enfant.

* * *

Au village plus qu'à la ville, l'église paroissiale est un pôle. Elle est la maison de tous, non seulement des enfants, comme l'école, mais des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, elle est la maison de l'âge mûr et de la vieillesse. Du baptistère au catafalque, elle contient toute la vie humaine et l'informe de sa vertu spirituelle. Elle a des prières pour tous les âges,

des sacrements pour les grandes étapes : naissance, première communion, mariage, décès.

Elle a des bénédictions pour les hommes, les maisons, les bêtes, les moissons. Fontaine de toutes les grâces, elle est aussi le refuge de toutes les peines. Quand ses cloches s'ébranlent, leurs ondes éploient leurs ailes de lumière sur le village, les champs, les bois.

Je me souviens d'un clair dimanche de mai, pendant la guerre. Obligé de me rendre en Gaume, j'arpentais la route du Haut-des-Loges, quand les clochers des environs, Vance, Chantemelle, Châtillon, Saint-Léger, lancèrent leurs appels pathétiques, dont les notes se joignaient au-dessus de ma tête. Grisées de cette multiple harmonie, les alouettes escadaient les vibrations de l'air, mêlaient leurs grisollements aigus aux voix graves des bronzes, dans un déchaînement de musiques merveilleusement orchestrées.

L'heure était triste, parce que des hommes tombaient en ce moment sous les obus et les balles. La grosse voix des canons de Verdun jetait sa fausse note dans la joie du clair dimanche.

Mais l'heure était belle dans le ruisselle-

ment du soleil et des ondes sonores. Les sapins du Haut-des-Loges dressaient plus voluptueusement vers ciel leurs pyramides d'espérance. Les genêts des talus frémissaient de l'envol de leurs papillons d'or. Les blés verts riaient de toutes leurs feuilles vernissées. Je reconnus le chant lointain des trois cloches de mon village. Quelle allégresse soudain m'envahit, gonfla ma poitrine, rendit plus léger mon pas sur la route!

L'heure était belle. Paix, paix, disaient les cloches, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Quel villageois exilé resterait insensible à l'appel des cloches de son enfance? Leur timbre à des harmoniques personnelles, dont les échos s'éveillent en notre inconscient. D'avoir reconnu, sur la route du Haut-des-Loges, la sonnerie de mon vieux clocher, parmi les autres sonneries des villages voisins, un attendrissement insinua sa suavité dans toutes les fibres de mon cœur, et je revécus les vieilles coutumes que le folklore populaire a piquées à sa coiffe d'ardoise, comme un bouquet de fleurs champêtres au chapeau de paille d'une villageoise endimanchée.

La Noël, sa crèche, ses couronnes de gâteau, ses réveillons au boudin, ses cugnons au petit jésus en sucre, et la visite des enfants aux filles du village, en quête du « fouettage » : noix, pommes, caramels, friandises; les baptêmes, dont l'on attendait la sortie sur la place, devant l'église, où le parrain jetait à la volée des poignées de dragées que garçons et filles, avec des rires et des bousculades, ramassaient dans la poussière, si bien que tous les enfants participaient à l'allégresse de cette nouvelle nativité; le carême, et ses crêpes de sarrazin; la semaine sainte, quand à la sonnerie des cloches se substituait le vacarme des crécelles et la voix des enfants de chœur criant aux carrefours : « Le premier coup! le premier coup! le premier coup! », service pour lequel, le lundi de Pâques, leur caravane faisait le tour du village, récoltant dans chaque maison quelques œufs, ingrédients de l'omelette géante de la soirée; les dimanches de mai, avec la danse de la mariée, fillette vêtue de blanc et couronnée de roses en papier de soie, qui dansait devant chaque demeure, avec de belles révérences, tandis que ses compagnes chantaient :

Jésus s'en va parmi les champs,
Sa mère le suit en pleurant
Sa bonne-mère le suit,
Sainte Marie, Jésus...

.
En vous remerciant, Messieurs,
En vous remerciant, Mesdames,
De vos bontés et de vos dons,
C'n'est pas pour nous que nous chantons
C'est pour la Vierge et son enfant.
Piera son fils, priera son fils
Qu'il vous le rende en paradis.

Jésus-Christ,
Joli mai,
Mois de mai,
C'est le joli mois de mai.

et les petits sous pleuvaient dans l'aumônière de velours bleu frangé d'or, pour la décoration de l'autel de Marie; la Saint-Jean, et ses flambées de paille et de fagots autour desquelles toute la jeunesse nouait des rondes dansantes; la Saint-Pierre, ses chevaux de bois, ses boutiques de sucrades, ses roues chargées de faïences à fleurs, ses tirs aux pipes, et, le lundi, sa messe de la jeunesse et son office pour les

défunts, afin que les morts participent avec les vivants aux réjouissances de la ducasse; la fête-Dieu, sa procession par les rues parsemées de fleurs entre le pavois des maïs de la forêt voisine, ses autels éphémères, dont les rétables de feuillages verts frissonnaient au vent des *Tantum ergo*, et, par-dessus tout cela, le grand ciel bleu soulevé d'une palpitation émouvante; la Toussaint, son glas dans l'après-midi brouillardeuse, ses vêtements de deuil en route vers le cimetière, les tertres des tombes ratissés et fleuris, la communion des vivants avec les générations disparues, dont là-haut, près du village, vivent la pensée et le sentiment, conseillers toujours aimés et toujours écoutés.

Tout cela, qui est rayonnement, part de la petite église où je médite, assis sur le dernier banc, comme le publicain de la parabole, tandis qu'une petite Sœur de la Doctrine chrétienne procède à la toilette des autels et jette parfois des regards furtifs vers le pèlerin inconnu du fond de l'église.

Comme je voudrais redevenir l'enfant que j'étais en ce temps-là !

Mon nuton Youli a beau me dire que je suis

resté un enfant. Ici je sens bien qu'il se trompe
et qu'il me flatte. Le roseau vert du printemps
a vu faner sa grâce par le vent de l'automne.

XIII. — LES HUMANITES.

Comme j'ouvrais les yeux au milieu de la nuit, je vis de nouveau mon nuton perché sur le bois de lit.

Il me parut changé. Non dans ses formes apparentes. Il avait toujours la même taille, le même visage rougeaud, les mêmes yeux pétillants de malice, la même barbe blanche qu'il lissait avec complaisance de sa même petite main d'enfant. Mais son corps perdait de son épaisseur, comme ces phantasmes en quelque sorte immatérialisés qui peuplent les rêves.

Etait-ce l'illusion de mon demi-sommeil ?

N'était-ce pas plutôt le résultat de nos progrès dans l'évocation de mes jours dorés ? L'enfant qui grandit perd peu à peu ses premières chaînes. Ses yeux, qui jusque-là percevaient le monde féérique comme une réalité,

le situent désormais dans le domaine du songe. De même, tant que nos souvenirs se mouvaient dans ma petite enfance, Youli s'imposait en chair et en os à mes yeux enchantés. Maintenant ses apparences se fondaient dans l'inconsistant d'un personnage de rêve. En vérité, il restait le même. C'est ma vision qui changeait.

— Tu as revu longuement, me dit-il, l'église de ton enfance et réveillé sans moi les souvenirs de ta piété première. Bien que nous vénérions le même Dieu, notre vénération diffère de celle des hommes. La nôtre est pareille à l'exultation des collines qui bondissent comme des béliers, à la prière de l'herbe des champs qui offre sa fleur et son parfum, à l'élan de l'arbre des forêts qui tend vers l'azur ses ramures bruissantes, au cantique de l'oiseau, au murmure de la source, au jeu de la lumière et de l'ombre, à la chevauchée du nuage dans le vent. Chaque créature a sa manière de célébrer la gloire de Dieu. Nous avons la nôtre. L'homme a la sienne qui résume et magnifie celles des autres créatures.

Dans la chambre pleine de nuit, la voix de Youli, sa voix d'enfant, résonait cristalline comme la chanson d'une eau courante. Ses pa-

roles, frémissantes flèches d'or, se plantaient dans les ténèbres. Elles remuaient en moi un monde de pensées.

Il reprit :

— C'est à ce moment de la vie que le laboureur dit à son fils : « Tu as fait ta première communion. A cette heure tu n'es plus un enfant. Tu es un homme. Il va falloir faire œuvre d'homme. Tu iras aux champs avec les manœuvres. On te confiera les besognes pas trop dures, pour commencer. On t'apprendra ton métier. Souviens-toi de la loi : l'ouvrage à faire, le plus petit aussi bien que le plus grand, mérite d'être bien fait. »

» A toi, Pierre Brangnette, ton père te dit : « M. le maître et M. le curé sont d'avis que tu continues tes études. Nous en avons parlé avec ta mère. Je comptais sur ton aide pour la culture. Mais tu as des moyens. Tu peux te faire un autre avenir. C'est bien. Je travaillerai un peu plus. Nous ferons des sacrifices. A partir de demain, M. le curé te donnera les rudiments du latin. Tu n'es plus un enfant. Tu vas travailler à devenir un homme. » Est-ce bien cela ?

— Oui, c'est cela, Youli. A onze ans, j'en-

tendis ces graves paroles : « Tu n'es plus un enfant. » Ma mère, qui écoutait, me regardait de ses bons yeux, un peu humides, pleins de rêve et peut-être de crainte. N'était-ce pas l'annonce du prochain détachement ? Le premier chaînon se lâchait de la chaîne de lumière. L'enfant, de tout son désir, aspirait vers la nouvelle source jaillissante, promesse de nouvelles joies.

* * *

« Le lendemain, muni de la grammaire de Lhomond, des *Exercices* de Pessonneaux, de l'*Épitome historiae sacrae*, je prenais ma première leçon sous la charmille du jardin. Assis dans un fauteuil d'osier, devant une table rustique, mon vieux curé, de son œil malicieux, suivait mes *rosa, rosae* qui montaient vers les feuillages. Ma récitation le rajeunissait. Près de nous le ruisseau courait en ronronnant. Les oiseaux jasaient dans les branches. Le soleil déposait des sous d'or sur la page de la première déclinaison. Il me semblait que le soleil, les oiseaux, le ruisselet répétaient avec moi *rosa, rosa, rosae, rosae, rosam, rosa*. Même les feuilles des charmes de la tonnelle murmu-

raient des bruissements à désinences latines. Le soir, à la maison, je parlai latin à ma mère, à la vieille Guili, à ma sœur Lyie. Un émerveillement riait dans la cuisine.

» Je puis le dire, puisque c'est vrai, le latin ne m'a pas coûté de larmes. Il me fut un enchantement, une sorte de lumière dorée qui irradiait dans mon imagination. Grâce sans doute à la méthode de mon vieux curé qui s'amusait et m'amusait à des rapprochements imprévus entre les mots latins et les mots français et même les mots du patois lorrain de mon village. Il rendait ainsi la vie à la langue morte. Il transfusait en même temps aux mots français une sève nouvelle, la sève des origines qui les faisait fleurir dans ma pensée.

» Avec allégresse nous pénétrâmes dans l'*Epitome* : *Deus creavit coelum et terram intra sex dies*. Je retrouvai là toutes les belles histoires qui m'étaient familières : l'arche de Noë, Joseph vendu par ses frères, Isaac et Rebecca, Ruth et Booz. Les images de ma vieille bible illustrée reparaissaient, dans leurs lignes et dans leurs couleurs. Le texte latin accentuait leur exotisme. Elles se détachaient maintenant du cadre des collines lorraines,

pour se situer dans des paysages arides, coupés de torrents, avec de rares bouquets d'arbres, palmiers, figuiers ou sycomores, sous un ciel brûlant. Mais quelle joie, à les redécouvrir toujours jeunes, toujours merveilleuses, sous le vêtement d'une autre langue ! Car c'était une véritable découverte. Chaque mot nous livrait son secret. Chaque paragraphe nous dévoilait son énigme, que nous entrevoyions d'abord dans une sorte de brume et qui se révélait soudain dans sa pleine lumière.

» Puis vint le *De viris illustribus urbis Romae*, les fils de la Louve, les Horaces et les Curiaces, Coriolan et Cincinnatus, les rudes soldats laboureurs des origines de la république. Mon imagination se peuplait de sénateurs en laticlave, de matrones en stola, de licteurs portant le faisceau et la hache, de consuls victorieux montant au capitole. L'effort requis par la traduction burinait en traits précis leur silhouette et leurs gestes, leur donnait dans mon imagination la taille des vieilles estampes.

» Que de fois, pendant mes humanités, je me suis rappelé avec émotion ces premières leçons



Les fils de la Louve...

prises sous la charmille du jardin de mon vieux maître !

» Mes premiers pas dans l'étude du grec furent plus hésitants. Ils s'accompagnaient de la difficulté de reconnaître les caractères de l'alphabet. Les lettres aux contournements étranges, si éloignées à première vue des signes de l'écriture latine, dansaient devant mes yeux en des attitudes de petites danseuses exotiques. Elles me rappelaient les cabrioles de Natcha la gitane. Mais une fois vaincues les premières difficultés, j'éprouvai pour le grec la même sympathie que pour le latin. La joie de la découverte m'y parut même plus grande. Plus tard, au cours de mes études, un de mes maîtres, helléniste disert et qui aimait les poètes de l'Attique, m'ouvrit par son enseignement les portes et les fenêtres de cette noble langue et j'y pris un goût de plus en plus vif. Les œuvres de ses écrivains, m'apportaient je ne sais quelle fraîcheur d'imagination et de pensée, qui me faisait songer à la lumière candide des premières heures du monde. Aujourd'hui encore..., mais j'anticipe. Mon vieux curé se contenta de m'enseigner les éléments. Je crois bien qu'il eut parfois quelque peine

à glaner dans sa mémoire les rares épis qui lui restaient de ses connaissances classiques.

» Nous travaillâmes ensemble tout un été, tout un hiver. A la rentrée de Pâques, je fus admis dans la classe de cinquième au petit séminaire.

» Ce fut certes un événement, mais non pas un événement tragique. Je quittais, il est vrai, la maison paternelle, avec tout ce qu'elle comportait de paix, de douceur, d'affections. J'avais fait le tour des chambres, des salles, du jardin, des étables. Instinctivement je voulais en emporter une image précise. Au tréfonds de moi-même, une émotion obscure m'avertissait de garder cette image comme un refuge à je ne savais quelle fièvre de nostalgie. Mais ce trouble obscur n'assombrissait pas mon départ. L'attrait du nouveau marchait devant moi comme une étoile. Je la suivais, mon baluchon à la main. Hors du village, je m'arrêtai un moment près du Crucifix. Au détour de la route, j'aperçus encore une fois le dôme de ses grands tilleuls. Puis, j'entrai dans les bois le cœur un peu gros tout de même. Les arbres gardaient encore dans leur nudité grise leurs attitudes figées de l'hiver. Mais dans l'odeur qui mon-

tait de l'humus mouillé on sentait les émanations de la chimie laborieuse du printemps. A la pointe des branches la sève craquelait les bourgeons dont les écailles mauves, s'avançant avant la chute, tendaient sur le fouillis des ramures une sorte de gaze violette. Les coudriers et les saules balançaient au vent léger leurs chatons glauques. Le sous-bois se piquait de pointes vertes. Des pies jacassaient. Des geais passaient en grailant. Une allégresse courait dans le vent, qui déterminait dans les choses et en moi une palpitation délicieuse. C'était l'appel du renouveau, auquel toute la nature obéit. Il me semblait qu'une voix lointaine aussi m'appelait, dont les accents éveillaient un désir fou de vivre.

* * *

» Le petit séminaire était une ancienne abbaye, l'abbaye de Bethléem, close de hauts murs de schiste. On voyait de loin, au bout de la grand'rue, s'ouvrir la porte charretière de son avant-cour, ouverture béante où, sous l'œil paternel du concierge Alphonse, s'engouffraient des rangs de potaches en casquette ou

chapeau melon. La plupart portaient un petit baluchon et un grand parapluie. Les anciens prenaient des airs décidés de gens qui connaissaient les aîtres, indiquaient le chemin des cloîtres, des salles d'étude, des dortoirs. Aussitôt déchargés de leurs bagages, ils se réunissaient dans la cour par petits groupes de pays, se mettaient à tourner sous les maronniers autour du carré central, se hâtaient pendant quelques heures encore de bavarder en leur patois, car le patois était honni, sauf pendant une récréation du dimanche, où les pays pouvaient se rassembler. Quelques nouveaux étaient accompagnés de leurs parents, qui demandaient à visiter le dortoir, d'autres suivaient un ancien, promu à la dignité de mentor, d'autres encore, solitaires, gauches, perdus, erraient jusqu'au moment où quelque surveillant les entraînait vers leur destin. De jeunes prêtres, le gros passe-partout au doigt, se tenaient dans la cour, cerbères attentifs aux évolutions des groupes. Par dessus l'animation générale, un ordre s'établissait sous l'effet de la discipline, qui reprenait peu à peu son empire.

» Ce n'est que le soir, dans la solitude blan-

che de l'alcôve que le crève-cœur de la séparation me poignit vraiment. Jusque là, les imprévus du voyage, l'agitation de l'arrivée, la fièvre des premiers contacts avec les condisciples, avaient occupé mon esprit. Etendu dans ma couchette, je suivais au plafond le cercle de lueur pâle produit par le vacillement de la veilleuse. Le bruit sourd de sanglots étouffés m'arrivait d'alcôves voisines. L'image de la maison paternelle s'éclaira au fond de mes yeux. Je revis ma mère avec Guili dans sa cuisine, mon père aux soins des chevaux dans l'écurie, mes frères et sœurs attablés dans la salle pour leurs devoirs, toi-même, Youli dans ton coin près de Blondet, tout le monde, les gens et les bêtes, et les chambres où rôdait mon ombre, et le jardin où courait le ruisseau dont j'entendais distinctement le gargouillis. Tout cela si près de moi, et pourtant si loin. Tout cela, que noyait une vague d'attendrissement déferlant de mon cœur. Mais les paroles de mon père : « Tu n'es plus un enfant » résonèrent dans ma mémoire. Elles sollicitèrent ma volonté à refouler mes larmes. Les lèvres crispées, je finis par sombrer dans le sommeil.

» Puis les jours se suivaient : exercices religieux, classes, études, récréations.

» Il y avait alors à la tête de l'établissement un chanoine vénérable, savant et saint homme, peut-être même homme débonnaire en son privé, mais qui nous paraissait redoutable et terrible. Sa taille et sa canitie lui avaient valu le surnom de « Petit Blanc ». Car, bien que son visage parût jeune et sans rides, il avait des cheveux d'une blancheur de neige, effet d'un cauchemar contait-on sous le manteau. Avec cela, trapu et court de jambes et des airs de dogue. Sans doute dépourvu du prestige que confère auprès des potaches un physique imposant, avait-il outré sa gourme et sa raideur. Il menait la maison à la prussienne. Peut-être aussi participait-il à l'esprit de rigorisme en honneur dans le diocèse. Toujours est-il que les élèves, même les meilleurs, le redoutaient à la manière d'un séisme. On n'entrait chez lui qu'en tremblant. Sa fêrule n'était ni de cuir, ni de bois, elle était de fer. C'était la Verge d'airain de Moïse. La discipline était du mode répressif. Sous un tel chef, les surveillants gouvernaient les études et les récréations sans mesure ni faiblesse, avec la sévérité

de gardes-chiourme. Etions-nous vraiment si rugueux ? Ou nos maîtres se conformaient-ils simplement aux mœurs de leur époque dans les maisons d'éducation ? *Quantum mutatus !* diront les séminaristes d'aujourd'hui.

» La vie dure que nous menions eut du moins ce résultat de nous confiner dans nos études : latin, grec, français, mathématiques. Aucune fenêtre ne s'ouvrait sur le dehors. Nous ne connaissions plus rien du monde contemporain. Nous vivions dans l'antiquité. Avec Marcus Atilius Regulus, esclaves de la parole donnée, nous retournions nous livrer en Afrique aux mains des tortionnaires carthaginois ; avec Scipion l'Africain et le roi des Numides, nous exterminions dans les plaines de Zama les bataillons d'Asdrubal ; nous mourions glorieusement avec Léonidas aux Thermopyles ; nous combattions sur les trirèmes de Thémistocle à Salamine ; avec Epaminondas nous refusions les présents d'Artaxerxès. Un souffle d'héroïsme et de merveilleux passait sur nos têtes penchées. Nos imaginations se peuplaient de beaux paysages et d'actions magnanimes. Qu'importait la nudité des murs de la classe simplement blanchis à la chaux, la grisaille du

ciel d'Ardenne où passaient des vols de corneilles, la rigueur du maître à flageller nos barbarismes et nos solécismes ! Sur les ailes des rudes mots latins et des clairs vocables grecs, nos rêves nous emportaient vers la ville aux sept collines ou sous les portiques de l'Acropole, et nous respirions l'air embaumé des Cyclades que nous apportait la brise sur les flots de la mer violette.

» Enchantement !

» Enchantement et labeur ! La discipline rigoureuse du séminaire nous apprit le travail. L'enchantement des humanités nous fleurit l'imagination, nous illumina l'esprit, nous affermit le jugement. Comment se peut-il que des hommes intelligents méconnaissent la vertu de ces belles disciplines classiques, au point de vouloir, au nom de la science et de la démocratie, en priver les enfants de nos jours ? Je n'ai jamais compris cette aberration. Pour moi, je sens bien que je dois à mes humanités l'équilibre harmonieux de mes puissances intérieures, la vision claire des choses et des hommes, le discernement de l'essentiel et de l'accessoire, et surtout le sentiment précieux de la mesure, cette fille du ciel médi-

terranéen, ennemie de tous les dérèglements, ceux de la pensée et ceux de l'action. Si je me souviens encore parfois de la rigueur du « Petit Blanc », je ne puis m'empêcher de reconnaître ce que, du point de vue de la formation, je lui dois à lui et à mes maîtres. Grâce leur en soient rendues!

» Je sais bien, Youli, que l'élève de cinquième latine que j'étais ne raisonnait pas comme je le fais aujourd'hui. Il piochait ses temps primitifs et ses racines grecques. Il bâchait sur des versions et des thèmes. Il renâclait parfois devant l'effort. Il ne savait pas que l'effort même disciplinait son intelligence comme sa volonté. Ses espiègleries lui valaient des pensums qui manquaient d'esprit et de mesure. Il éprouvait des vellétés de relâchement et des besoins d'évasion. Parfois le soir, dans sa couchette, il contemplait longuement au fond de ses yeux clos l'image de la maison et du village gaumets, il s'évadait par la pensée vers le jardin de ses jeux, vers les champs et les bois familiers.

» Mais, en proie au cafard de l'internat, soudain il se remémorait les paroles de son père :

« Tu vas travailler à devenir un homme.
» Tu n'es plus un enfant. »

*
* *
*

Pendant que je parlais, la silhouette de Youli se fondait de plus en plus dans le noir. Elle s'évanouit tout à fait. N'étais-je pas au bout du ruban doré de mes souvenirs d'enfance ? La nuit s'épaississait autour de moi. Son silence velouté frémissait à peine de l'écho de mes dernières paroles :

« Tu n'es plus un enfant. »

FIN

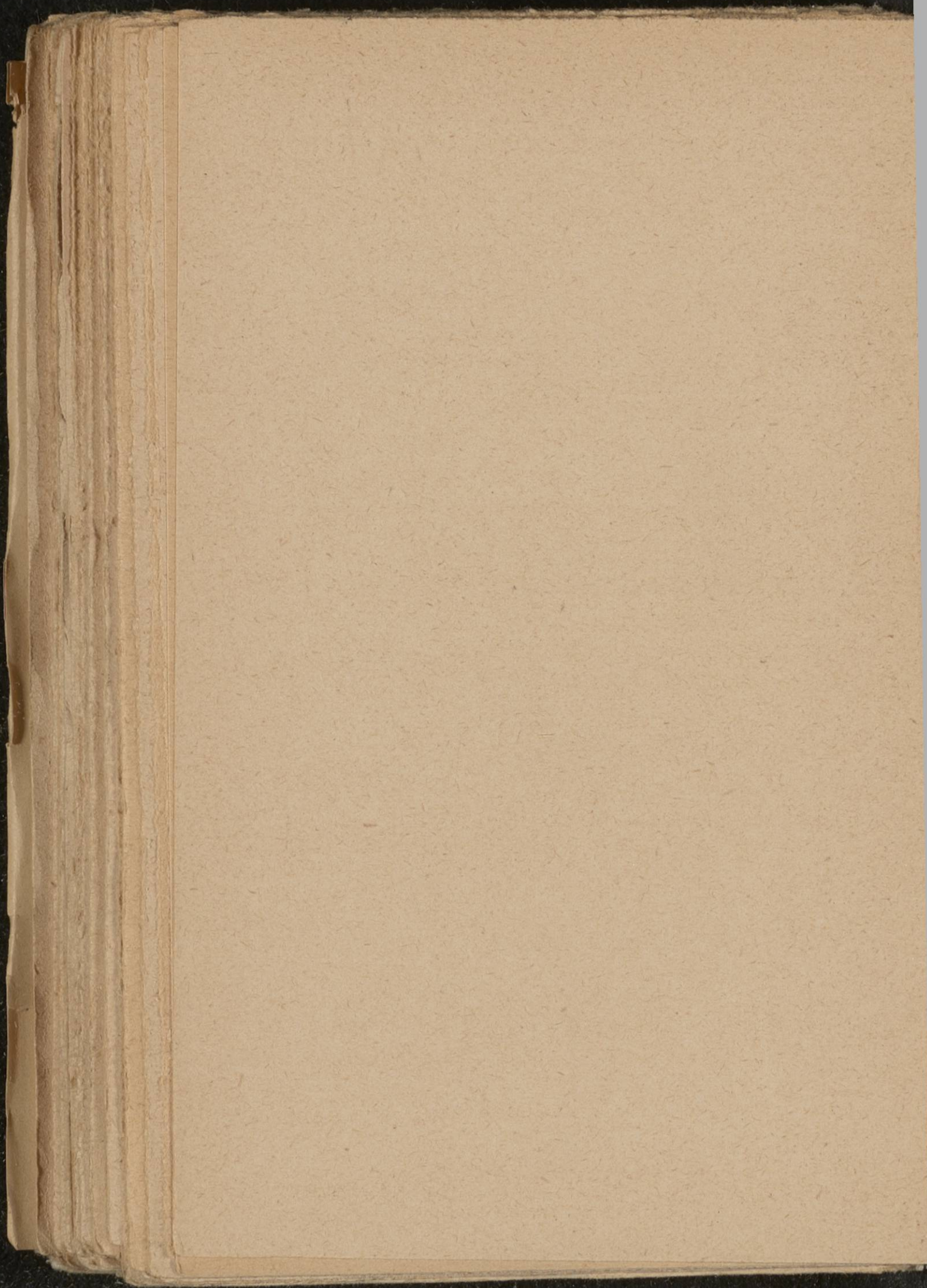
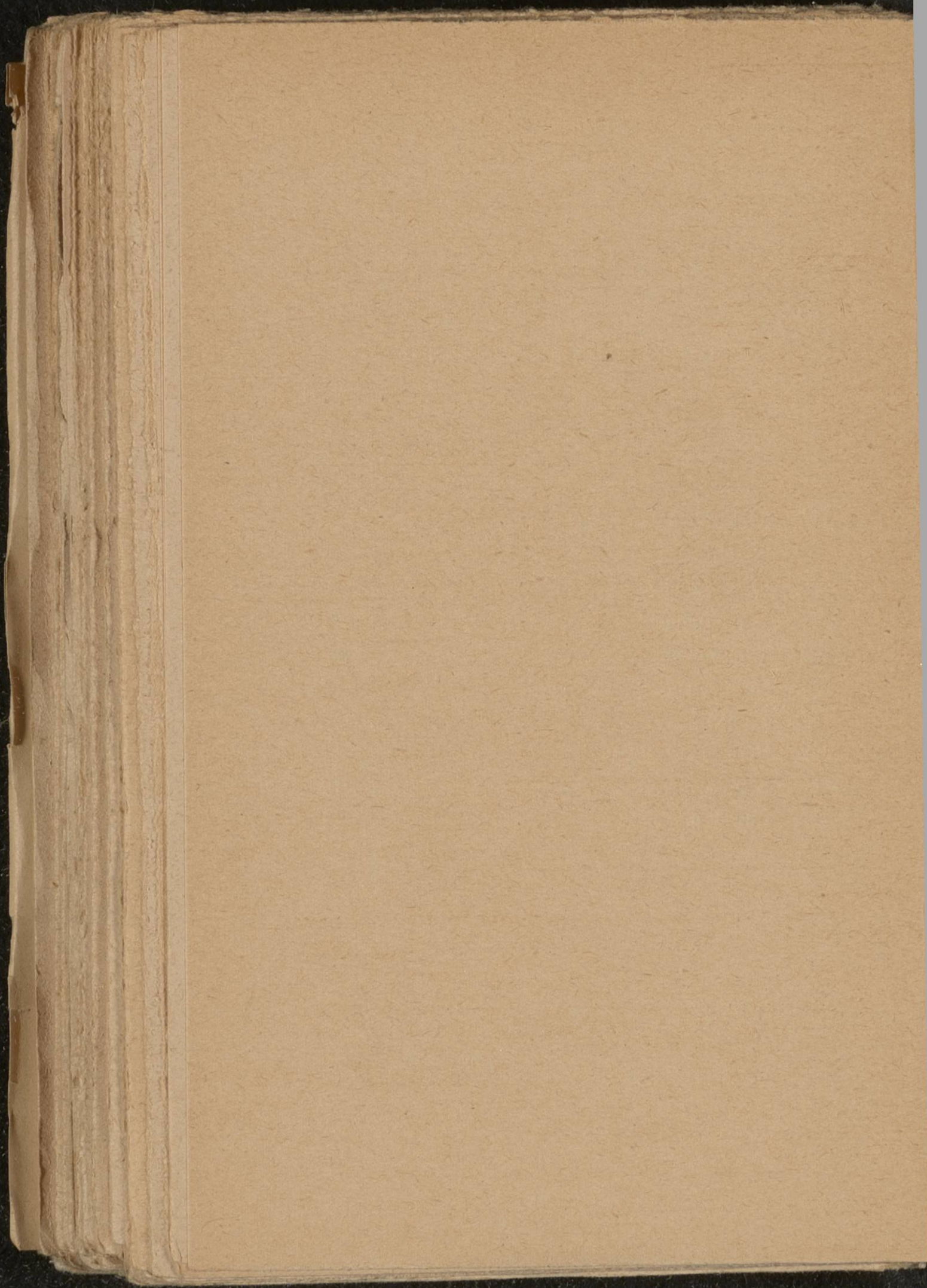


TABLE DES MATIERES

I.	Le retour	7
II.	Le Nuton	29
III.	Souvenirs	48
IV.	Mon Colas	68
V.	Natcha	79
VI.	La Chapelle du Haut	91
VII.	Une fugue	110
VIII.	Montauban	127
IX.	Le beau royaume	144
X.	Panache	161
XI.	Bérézina	175
XII.	L'église	192
XIII.	Les Humanités	211



A propos de JOB LE GLORIEUX :

« Que dire du style d'Edouard Ned? C'est le style d'un maître de la langue, rare espèce chez nous, même dans la gent professorale, écrivain expert, délicat, raffiné. »

Jos. Schyrgens.

« Ce livre, plein de descriptions de nature, plein de fraîcheur et de poésie, donne l'impression d'une œuvre vivante, poussée en pleine terre, écrite par celui qui la composa aussi naturellement que les plantes lèvent dans la bonne terre et que les oiseaux chantent dans le ciel. »

Henri Liebrecht.

« Avec « Job le Glorieux », un très beau livre, M. Edouard Ned se classe parmi les meilleurs écrivains de sa génération. »

Georges Rency.

« Job le Glorieux », une des œuvres les plus complètes que notre littérature ait produites depuis longtemps. »

A. Cavens.

« Un grand, un très grand livre. »

V. Moremans.

« Un beau et grave roman, ce livre mérite les plus grands éloges. »

Hubert Colleye.

« Œuvre profondément captivante. »

Charles Delchevalerie.

« Un livre qui mérite mieux que des compliments. »

Alfred Duchesne.

« Vous n'aurez pas souvent l'occasion de lire un aussi beau roman que celui-ci. »

Louis de Mondadon.

« Il y a dans ce livre une saveur d'antiquité et comme un accent mistralien qui en font une œuvre extrêmement rare chez nous. La langue est d'une pureté, d'une élégance et d'une vigueur qui ne se rencontrent pas non plus très souvent en Belgique. »

Jean Valschaerts.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 12 JANVIER 1939

SUR LES PRESSES DE

JOS. VERMAUT A COURTRAI

RUE LONGUE DES PIERRES, 26-28

POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA

“COLLECTION DURENDAL,,

